GRANDS CLASSIQUES DE LA

SCIENCE FICTION

1ère série

Poul Anderson
Richard Matheson
Chad Oliver
Eric Frank Russell
Clifford D. Simak
Theodore Sturgeon
William Tenn

7 grands récits passionnants

Fiction Spécial 16 (199 bis) 7 F

Grands classiques de la

science-fiction

1ère série

FICTION SPECIAL N° 16
Editions Opta, 96 rue de la Victoire, Paris-9e

Sommaire

ERIC FRANK RUSSELL

Plux X 5

CLIFFORD D. SIMAK

Mirage 78

RICHARD MATHESON

Le dernier jour 108

THEODORE STURGEON

Le bâton de Miouhou 129

POUL ANDERSON

Jupiter et les centaures 174

WILLIAM TENN

La génération de Noé 222

CHAD OLIVER

Une maison pour vivre 238

ERIC FRANK RUSSEL

Plus X

C'ÉTAIT irrévocable : la guerre était finie pour lui. Peut-être pour longtemps et peut-être à jamais... qu'il meure, se retrouve mutilé ou simplement prisonnier. Dans les quelques secondes à venir, le sort déciderait en quel état il sortirait de la bagarre.

Le petit vaisseau exécuta encore une folle giration sur son axe. Par le hublot d'observation de l'avant, la face gris-vert d'une planète parut tourner en sens inverse. Le cerveau de John Leeming semblait lui aussi tournoyer, entraîné par tout ce mouvement, et ses idées étaient momentanément confuses. Derrière la nef, la queue de feu déformée assumait l'aspect d'une spirale étirée.

Le sol montait rapidement, ses rides s'enflant en vallées et collines, le duvet de la surface s'étoffant en masses d'arbres. Ses yeux las virent un amas de toitures se renverser puis se redresser.

© 1956, Street and Smith Publications, Inc.
Reproduit avec l'autorisation de Scott Meredith Literary Agency.

Un choix exige quand même un minimum de temps, celui de décider. Pas de temps, pas de choix. Leeming n'avait d'autre souci que de poser son engin quelque part, n'importe où, fût-ce en plein milieu des ennemis, du moment que c'était sur le ventre, sans obstacle pour arrêter la glissade.

Il réussit par un pur coup de veine, ou plutôt par une heureuse absence de déveine. Une légère pente ascendante grandit devant le nez juste au bon moment. Il manœuvra tant bien que mal, Dieu seul savait par quel miracle, abaissa l'empennage endommagé, coupa la poussée, piqua dans la poussière, remonta jusqu'à mi-pente dans un accompagnement de fumée, d'étincelles et de bruits grinçants.

Durant une demi-minute, il resta à transpirer, pris d'un froid tout particulier. Puis il jeta un coup d'œil à l'analyseur d'atmosphère. Il apprit ainsi que l'air ambiant n'avait rien de dangereux.

Une fois sorti du sas — non sans peine — Leeming se précipita vers l'arrière. Il examina l'enchevêtrement de l'ensemble propulseur et constata que c'était un désastre. Cinq des tuyères n'avaient plus de chemisage et s'étaient tordues sous l'effet de la chaleur. Quatre autres étaient obturées. Son atterrissage s'était effectué à l'aide des sept autres seulement, et c'était là un exploit qui tenait du prodige.

Au départ, on l'avait d'ailleurs averti que le vaisseau ne serait peut-être pas à la hauteur de la tâche qu'on en attendait. « Nous vous confions une nef de reconnaissance spéciale avec des tuyères de croiseur de guerre et des chemises améliorées. Le bâtiment est léger, non armé, mais rapide et avec un grand rayon d'action. Qu'il reste en un seul morceau après un si long voyage, c'est ce qui reste à prouver, et seule l'expérience nous le dira. Pour le moment, nous n'avons rien de mieux à vous offrir. Dans quatre ou cinq ans, nous disposerons peut-être d'un vaisseau cinquante fois supérieur. Mais nous ne pouvons pas attendre quatre ou cinq ans. »

— « Je le comprends bien. »

— « Donc vous assumez un risque... et un gros. Peut-être de ne jamais en revenir. Néanmoins il faut bien que nous sachions ce

qui se passe derrière la frontière spatiale de l'ennemi, que nous connaissions l'étendue de sa domination, la richesse de ses ressources cachées. Pour obtenir ces renseignements, quelqu'un doit risquer sa peau. Quelqu'un doit aller se promener au hasard derrière les lignes. »

— « Je suis prêt à m'en charger. »

On lui avait tapé dans le dos, une forte escorte l'avait accompagné à travers la zone de combat. Et puis, tout seul, il avait franchi la frontière hostile, point minuscule et impossible à intercepter dans l'immensité de l'espace.

Durant des semaines — il en avait oublié le nombre — il avait transmis des renseignements de tout ordre, pénétrant de plus en plus loin dans le champ étoilé, et puis une première tuyère avait craché sa doublure torturée et desséchée dans la traînée de vapeur. Au moment même, déjà trop tard, où il virait pour regagner sa planète d'attache, une deuxième tuyère avait claqué. Puis une troisième. Après cela, il n'avait plus été question que de se poser autant que possible sans dommage sur le premier bloc de matière habitable.

Au bas de la pente, à un kilomètre de lui, un grand village s'étalait, réveillé de sa torpeur par le fracas de son passage dans les airs et de sa prise de contact. Déjà la petite garnison arrivait à la charge, toutes armes braquées, en direction de l'astronef.

Leeming replongea dans le sas, abaissa un levier dans le petit poste de commande et fonça vers le haut de la pente, tout en comptant les secondes. Plus bas, les forces ennemies s'immobilisèrent en poussant des cris rauques, mais ne déclenchèrent pas le feu.

— « Soixante-neuf, soixante-dix, » souffla Leeming et il se jeta à plat ventre.

Le vaisseau éclata dans un puissant grondement qui ébranla les hauteurs. Le vent se précipita avec force dans toutes les directions. Les shrapnels pleuvaient du ciel. Un fragment de métal de trois kilos heurta le sol à un mètre de la tête de Leeming, et il fut bien incapable de dire ce qu'avait été ce morceau de

ferraille au sein de l'engin qui avait longé tant de soleils et de planètes inconnus.

Il se leva et observa qu'il avait maintenant des ennemis des deux côtés. Une mince ligne de silhouettes en armes venait de franchir le sommet de la crête. Leurs armes le menaçaient tandis qu'ils contemplaient avec une crainte respectueuse le vaste cratère ouvert au flanc de la colline.

En bas, la troupe du village se relevait, car chacun s'était jeté à terre ou y avait été projeté par le souffle. Personne n'était blessé apparemment, mais personne ne semblait s'en réjouir particulièrement.

Leeming leva les bras en symbole universel de reddition. Ce faisant, il éprouvait de l'amertume. La chance suivie de la malchance. Si seulement son bâtiment l'avait amené à quinze kilomètres de là, dans un sens ou dans l'autre, il aurait pu s'éclipser dans les bois et rester à jouer à cache-cache durant des semaines, des mois, voire des années.

En somme, c'était le bout de la route...

L'ennemi arrivait en vitesse. C'étaient des créatures bipèdes, plutôt trapues, larges, d'une énorme puissance. Leur allure était celle d'hommes petits et lourds, balancée, le pas pesant. De près, on distinguait qu'ils avaient des peaux épaisses, écailleuses, des yeux cornés, sans paupières. Le premier qui fut près de Leeming lui évoqua un serpent à sonnettes qui aurait assumé la forme d'un singe.

Bien que visiblement secoués par cet atterrissage forcé et la violente explosion qui avait suivi, ils ne manifestèrent pas d'hostilité ouverte à son endroit. Leurs manières étaient soupçonneuses, mais réservées. Après un temps de réflexion, il en devina la raison. Ils n'avaient jamais vu d'êtres lui ressemblant et n'avaient aucun moyen de déceler s'il était ami ou ennemi, aussi pour le moment s'abstenaient-ils de prendre position.

C'était compréhensible. Dans le camp de Leeming combattaient

dix-huit formes de vie, en Fédération, dont quatre étaient humaines et cinq très proches. Contre cette fédération se dressait une union malaisée, précaire, d'au moins vingt formes de vie dont deux étaient également très proches de l'humaine. En attendant un examen plus approfondi, cette troupe de quasi-reptiliens était dans l'incapacité de distinguer l'ennemi de l'allié. Et ces individus ne savaient pas non plus si la destruction spectaculaire de l'astronef était accidentelle ou voulue.

Néanmoins, ils ne prenaient pas de risques inutiles. Une demi-douzaine d'entre eux le menaçaient de leurs armes tandis qu'un officier allait regarder le cratère. Il revint, lança à Leeming un coup d'œil perçant, prononça des mots incompréhensibles. Leeming ouvrit les paumes et haussa les épaules.

L'officier, qui prit ce geste comme l'expression d'un manque de compréhension irrémédiable, cria quelques ordres à ses soldats. Ils reprirent la formation et, encadrant le suspect, ils regagnèrent le village.

A l'arrivée, ils poussèrent Leeming dans la salle de derrière d'une maison de pierre, avec deux gardiens à l'intérieur et deux autres devant la porte. Leeming s'assit sur une chaise basse et dure, soupira et se perdit deux heures durant dans la contemplation du mur nu. Les gardes, assis eux aussi, le regardaient avec autant d'expression qu'en auraient eu une paire de serpents, sans mot dire.

Au bout de ce temps, un soldat apporta de quoi manger et de l'eau. Le repas avait un goût insolite, mais il était satisfaisant. Leeming mangea et but en silence, puis étudia le mur durant deux heures de plus.

Il imaginait assez bien ce qui se passait pendant qu'on le gardait à l'ombre. L'officier avait dû prendre le téléphone — ou ce qui en tenait lieu sur ce monde — pour appeler la garnison de la ville la plus proche. Le plus haut gradé de l'endroit avait dû se mettre à l'abri en passant la responsabilité au QG de l'armée. Une alerte à dix étoiles serait communiquée à la station principale des transmissions. L'opérateur demanderait alors aux deux races

humanoïdes alliées si elles n'avaient pas perdu trace d'un de leurs éclaireurs dans le secteur.

Si un message apportait une réponse négative, les durs locaux se rendraient compte qu'ils avaient trouvé un oiseau rare au fin fond de leur empire spatial et si loin de la zone de combat qu'il représentait une sérieuse menace. Si une chose peut être l'une de deux choses et ne soit pas l'une d'entre elles, elle est fatalement l'autre ! Par conséquent, s'il n'était pas ami, il devait être ennemi, malgré son apparition en un lieu où nul de son espèce n'était encore venu.

Quand ils découvriraient la vérité, elle ne serait pas de leur goût. Les forces de soutien, loin derrière les lignes, partagent la gloire sans courir les risques. Elles sont très satisfaites de cette situation. L'intrusion subite de l'ennemi en un point où il n'a nul droit de se trouver constitue un événement perturbateur du calme fil des jours et ne s'accueille pas avec des clameurs de joie martiale. En outre, si un individu parvient à s'infiltrer, des armées entières peuvent l'imiter, et c'est assez déconcertant d'être pris à revers par une force importante.

Que lui feraient-ils quand ils le reconnaîtraient comme un des hommes de la Fédération ? Il n'en savait trop rien, n'ayant jamais rencontré de spécimens de ce genre de vie et n'en ayant même pas entendu parler. Une chose était probable : ils éviteraient de le fusiller sur-le-champ. S'ils étaient relativement civilisés, ils l'emprisonneraient pour la durée du conflit, ce qui signifiait peut-être pour le reste de ses jours. S'ils étaient sauvages, ils feraient venir un allié parlant le langage terrestre pour le cuisiner et lui arracher tous les renseignements qu'il pouvait connaître, par des moyens sanglants et sans la moindre pitié.

En remontant à l'aube de l'histoire, alors que les guerres n'étaient que terrestres, il avait existé un instrument protecteur appelé la Convention de Genève. Elle prévoyait l'inspection des camps de prisonniers par des neutres, faisait parvenir aux captifs

des lettres du pays et des colis de la Croix-Rouge qui avaient permis de subsister à bien des hommes qui auraient autrement péri.

Il n'existait plus rien de semblable. Le prisonnier n'avait plus à présent que deux possibilités d'être protégé : ses propres ressources et la capacité pour les siens d'exercer des représailles contre leurs captifs de l'autre camp. Et cette dernière solution était plus théorique que réelle. Il ne saurait y avoir de représailles quand on n'est pas informé des mauvais traitements infligés.

Leeming réfléchissait encore à toutes ces questions quand vint la relève des gardes. Six longues heures s'étaient écoulées. Par l'unique fenêtre, il constatait que la nuit arrivait. Il examina furtivement la croisée et conclut que ce serait un suicide que de sauter par là sous le feu de deux fusils. D'ailleurs la fenêtre était haut placée et étroite.

Le premier devoir d'un prisonnier est de s'évader. Cela veut dire prendre patience, à en crever, en attendant que se présente la chance à saisir aux cheveux et à exploiter au maximum. Ou si la chance ne se présente pas, il faut se la créer... à coups de poing et d'esprit, surtout de ce dernier.

La perspective qui s'ouvrait devant lui était plutôt pénible. Et avant longtemps les circonstances seraient pires. Le moment idéal pour réussir à se sauver, ç'avait été immédiatement après l'atterrissage. Si seulement il avait connu la langue du pays, il aurait pu leur faire prendre le noir pour le blanc. Avec des paroles persuasives, plausibles, un aplomb sans bornes, et juste une pointe d'arrogance, il aurait pu les amener à réparer son bâtiment et à lui faire une ovation au départ, sans jamais se douter qu'ils auraient ainsi fourni aide et assistance à un ennemi à la langue agile.

Le manque de moyens de communication lui avait ôté cette possibilité dès le début. On ne peut pas réussir à entortiller même un jobard rien qu'en émettant des sons dénués de signification. Il lui fallait donc attendre le moment opportun et s'en saisir aussi-

tôt, des deux mains... à condition qu'ils soient assez naïfs pour le laisser faire.

Ce qui était fort improbable.

Il passa quatre journées dans cette maison, mangeant et buvant à intervalles réguliers, dormant la nuit, réfléchissant pendant des heures tout en lançant de temps à autre de noirs regards à ses gardiens. Il imaginait, étudiait et rejetait des milliers de manières de recouvrer sa liberté, sensationnelles, fantastiques et impossibles pour la plupart.

Il poussa les choses si loin qu'à un moment il tenta d'hypnotiser ses gardes en les regardant fixement, si bien qu'il crut ne plus jamais pouvoir refermer les paupières. Ils n'en furent d'ailleurs pas le moins du monde troublés. Tels des lézards, ils avaient la faculté de rester immobiles, les prunelles braquées sur lui jusqu'à la fin des temps.

Au milieu de la matinée du quatrième jour, l'officier entra d'un air important, hurla : « *Amash ! Amash !* » et désigna la porte du geste. L'attitude et le ton étaient également hostiles. De toute évidence, ils avaient reçu un message accusant le prisonnier d'être un soldat spatial de la Fédération.

Leeming se leva de son siège et sortit, deux gardes devant, deux derrière, et l'officier en serre-file. Une voiture blindée d'acier attendait sur la route. On le poussa à l'intérieur, on ferma la porte à clé. Deux gardes s'installèrent sur la plate-forme arrière, un troisième prit place près du conducteur. Le trajet dura treize heures que le captif passa à être secoué dans le noir le plus complet.

Quand la voiture s'arrêta enfin, Leeming avait réussi à inventer un mot nouveau et répugnant à l'extrême. Il s'en servit quand les portes arrière s'ouvrirent.

— « *Amash !* » gueula un soldat, qui ne saisissait pas la beauté de cet apport étranger au vocabulaire de l'invective.

Leeming *amasha* de fort mauvaise grâce. Il aperçut de hautes murailles dressées dans la nuit et une zone de lumière intense,

très haut, avant d'être poussé par un portail de fer dans une vaste pièce. Un comité d'accueil composé de six gorilles l'attendait. L'un des six signa un papier que lui présentait le garde. Les soldats se retirèrent, le portail se referma, les six examinèrent sans aucune aménité leur visiteur.

L'un deux déclara quelque chose d'une voix autoritaire et esquissa de façon claire les gestes de déshabiller quelqu'un.

Leeming leur sortit son mot personnel.

Cela ne l'avança à rien. Ils l'empoignèrent à six, le mirent tout nu et entreprirent de fouiller ses vêtements, avec une attention particulière pour les coutures et les doublures. Nul ne manifesta le moindre intérêt envers son physique différent, bien qu'il fût devant eux, révélé en totalité.

Toutes ses possessions furent mises de côté, porte-plume, boussole, couteau, briquet, porte-bonheur, tout ! Puis on lui repassa ses vêtements. Il se rhabilla tandis qu'ils examinaient un à un les objets de leur butin, tout en bavardant à qui mieux mieux. Ils paraissaient un peu étonnés, et Leeming devina que c'était de l'absence de quoi que ce fût qui évoquât une arme mortelle.

Dans le lot, il y avait en outre un appareil photographique aux dimensions d'une boîte d'allumettes, pesant quelques grammes ; tout groupement d'ignorants l'aurait examiné d'un air soupçonneux. Mais il ne fallut aux fouilleurs que deux minutes pour comprendre ce que c'était. Evidemment, ce n'était pas une population arriérée.

Sûrs désormais que leur captif ne détenait à présent rien de dangereux dans les vêtements en mauvais état qu'il avait sur le dos, ils l'entraînèrent par la porte du fond, lui firent monter un étage de gros degrés de pierre, le traînèrent dans un couloir et le conduisirent dans une cellule. La porte se referma en un claquement de jugement dernier.

Dans le noir de la nuit, quatre petites étoiles clignotaient et scintillaient à travers une ouverture garnie de gros barreaux, placée très haut dans la paroi. Au bas de la baie un vague éclat jaunâtre luisait, reflet de quelque illumination extérieure.

Il tâtonna dans l'ombre, trouva le banc de bois contre un des murs. Il le traîna sous l'ouverture et y monta, mais il s'en fallait encore de soixante centimètres pour qu'il voie au dehors. Malgré le poids du bois, il parvint à le dresser, un bout reposant au sol, l'autre appuyé à la fenêtre. Après l'avoir escaladé, il put jeter un coup d'œil au-dehors.

A douze mètres en contrebas s'étendait une aire dallée de pierres de cinquante mètres de large qui s'étirait jusqu'à la distance limitée où il pouvait voir dans les deux sens. Plus loin, un mur à la surface lisse montait jusqu'au niveau où il était lui-même. Le sommet du mur était incliné à soixante degrés et surmonté d'un unique fil métallique, sans barbelés.

D'emplacements invisibles, à droite et à gauche, de puissants faisceaux lumineux inondaient de clarté tout l'espace entre la cellule et le mur ainsi qu'une surface semblable de l'autre côté de la muraille. Rien ne bougeait. Pas signe de vie. Rien que le mur, les lumières brutales, le ciel nocturne et les étoiles lointaines.

— « Eh bien, me voilà au trou ! » conclut-il. « Comme ça, c'est foutu. »

Il sauta sur le sol, qu'il ne distinguait pas, et la légère poussée imprimée à ses pieds suffit à renverser le banc, qui fit un bruit énorme. Des pas coururent dans le couloir externe, la lumière passa soudain par un judas ouvert dans la lourde porte de métal. Puis un œil y apparut.

— « *Sach invigia, faplap !* » cria le maton.

Leeming eut une fois de plus recours à son mot et en ajouta une demi-douzaine, plus anciens, très usagés mais encore assez vigoureux. Le judas se referma sèchement. Il s'étendit sur le banc pour tenter de dormir.

Une heure après, il se dressa et alla donner des coups de pied dans le battant. Quand le judas se rouvrit, il cria : « Faplap toi-même ! »

Après quoi il réussit à dormir.

Pour le petit déjeuner, il eut droit à un bol de grain bouilli tiède qui ressemblait à du millet, accompagné d'une cruche d'eau. Le tout servi avec mépris. Peu après arriva un type aux lèvres minces accompagné de deux gardiens. A grand renfort de gestes compliqués, le nouveau venu expliqua que le prisonnier devait apprendre une langue civilisée et, qui plus est, en vitesse, sur ordre ! L'instruction allait commencer immédiatement.

D'un air très professionnel, le maître exhiba une série de livres d'enfant avec des images et commença l'enseignement pendant que le gardien s'adossait au mur, avec toutes les apparences de s'embêter ferme. Leeming collabora comme on le fait avec l'ennemi, c'est à dire en comprenant tout de travers, en prononçant mal, en n'oubliant rien de ce qui pouvait le faire passer pour un idiot congénital en matière de langues vivantes.

La leçon s'acheva à midi qui fut célébré par l'arrivée d'un second bol de gruau contenant en outre un morceau d'une substance fibreuse, caoutchouteuse, assez semblable au derrière d'un gros rat. Il mangea le gruau, suça le morceau d'animal et repoussa le bol.

Il réfléchit ensuite à ce que pouvait signifier leur décision de lui enseigner à parler. Tout d'abord, cela prouvait qu'ils ne disposaient de rien d'analogue aux sondeurs électroniques de cerveau de la Terre et ne pouvaient donc obtenir de renseignements que par la méthode des questions et réponses, peut-être appuyée de moyens de persuasion inconnues. Ensuite, ils désiraient apprendre certaines choses et ils y étaient bien décidés, si possible. Troisièmement, plus lent il serait à acquérir leur langue, plus cela retarderait le moment où on le mettrait sur le gril, si telle était leur intention.

Ses spéculations oiseuses prirent fin quand des gardes ouvrirent sa porte et l'invitèrent à sortir. Par le long couloir, par les escaliers sans fin, puis dans une grande cour emplie de silhouettes qui se traînaient sous le soleil malade.

Il s'immobilisa de surprise. Des Rigéliens ! Ils étaient à peu près deux mille ! C'étaient des alliés, des membres de la Fédé-

ration. Il les examina avec un intérêt croissant, cherchant dans leur foule quelques formes plus familières. Peut-être un Terrestre ou deux ? Ou même quelques Centauriens humanoïdes.

Mais il n'y en avait pas. Rien que des Rigéliens aux membres souples, aux yeux proéminents, qui se promenaient mollement en rond à la manière de ceux qui voient devant eux une quantité d'années gaspillées et aucun avenir.

Rien qu'à les étudier, il sentait quelque chose d'insolite. Ils le voyaient tout aussi bien qu'il les voyait et, étant le seul humain, il était par définition digne d'attention. Il était un allié d'une autre étoile. Ils auraient dû se presser autour de lui, volubiles, pour chercher à se renseigner sur le cours de la guerre, pour le presser de questions et lui communiquer des informations.

Ils ne faisaient pas du tout attention à lui. Il se mit en marche lentement et traversa la cour ; ils s'écartèrent sur son passage. Quelques-uns l'examinèrent à la dérobée, mais la majorité se comporta comme s'il n'avait pas existé. Personne ne lui dit mot. On le tenait visiblement à distance.

Il en coinça un petit groupe dans un angle du mur et demanda : « Y en a-t-il parmi vous qui parlent le terrestre ? »

Ils regardèrent le ciel, le mur, le sol, ou s'entre-regardèrent, mais ils restèrent silencieux.

« Quelqu'un connaît-il le centaurien ? »

Pas de réponse.

« Bon. Et le cosmoglotte ? »

Pas de réponse.

Il s'éloigna, avec un sentiment d'irritation, pour tenter sa chance avec un autre groupe. Pas de veine. Et un autre encore. Pas de résultat. Au bout d'une heure il en avait questionné cinq cents sans obtenir une seule réaction.

Il abandonna et s'assit sur une marche de pierre, les regardant avec colère jusqu'au moment où un coup de sifflet strident indiqua que la période d'exercice était terminée. Les Rigéliens s'alignèrent

de bon gré en longues colonnes pour regagner leurs cellules. Les gardes de Leeming lui donnèrent un coup de pied dans les fesses et le reconduisirent à son étage.

Il chassa provisoirement de ses pensées le problème que posaient ces insociables alliés. La nuit tombée était le moment de la réflexion ; il préférait employer les dernières heures de jour à étudier ses livres d'images pour s'avancer le plus possible dans la langue locale tout en feignant d'être lent à comprendre. La connaître couramment pourrait lui être utile un jour ou l'autre. Dommage qu'il n'eût jamais appris le rigélien, par exemple.

Il s'appliqua donc totalement à sa tâche jusqu'au moment où caractères et images ne furent plus visibles. Il mangea sa portion vespérale de brouet. Après quoi, étendu sur le banc, il ferma les yeux et mit son cerveau au travail.

Dans toute sa vie, il n'avait guère rencontré plus de deux douzaines de Rigéliens. Jamais il n'avait rendu visite à leur constellation. Le peu qu'il savait d'eux, c'était par ouï-dire. On disait qu'ils étaient doués d'une bonne intelligence, que leur technologie était efficace, qu'ils avaient manifesté des sentiments amicaux vis-à-vis des Terrestres dès le premier contact. Cinquante pour cent d'entre eux parlaient le cosmoglotte, un pour cent à peu près le terrestre.

En conséquence, et si ces moyennes étaient valables, plusieurs centaines de ceux qu'il avait vus dans la cour auraient dû pouvoir s'entretenir avec lui dans l'une ou l'autre langue. Pourquoi étaient-ils restés silencieux ? Et pourquoi cette unanimité dans le mutisme ?

Il élabora, discuta et rejeta une douzaine de théories. Deux heures s'écoulèrent avant qu'il aboutisse à la réponse évidente.

Ces Rigéliens étaient des prisonniers, privés de liberté au moins pour des années. Certains d'entre eux avaient dû une fois ou l'autre voir des Terrestres. Mais tous savaient bien qu'il y avait dans les rangs de l'ennemi deux races superficiellement humanoïdes. Ils le soupçonnaient donc de faire le mouton, d'être l'oreille de l'ennemi à l'écoute des complots.

Ce qui à son tour impliquait autre chose. Quand une foule de captifs craignent tellement la présence d'un espion parmi eux, c'est qu'ils ont quelque chose à cacher. Oui, c'était bien cela ! Il se donna une claque sur le genou dans sa joie. Les Rigéliens étaient en train d'organiser un plan d'évasion et, pendant ce temps, ne couraient pas de risques.

Comment se mettre dans le coup ?

Le lendemain, à la fin de la période de récréation, un garde lui décocha le coup de pied de rigueur. Leeming se redressa et lui colla son poing en plein sur le nez. Quatre matons lui sautèrent dessus et lui administrèrent une correction. Ils s'y prirent consciencieusement, de telle sorte qu'aucun des Rigéliens qui assistaient à la scène ne pouvait prendre cela pour de la comédie. C'était une leçon pratique, c'était une démonstration. On emporta son corps inerte à l'étage, le visage tout ensanglanté.

Une semaine passa avant que Leeming fût de nouveau en état de se promener dans la cour. Son visage n'était toujours pas beau à voir. Il marchait parmi la foule, qui le tenait toujours à l'écart. Puis il choisit une place au soleil, pour s'asseoir.

Peu après, un captif vint s'allonger d'un air las sur le sol, à deux mètres de lui ; il observa les gardes, assez éloignés pour le moment, et fit entendre un murmure.

— « Comment es-tu arrivé ici ? »

Leeming le lui expliqua.

— « Où en est la guerre ? »

— « Nous les repoussons lentement mais sûrement. Mais cela prendra du temps... longtemps. »

— « Combien, à ton avis ? »

— « Je ne sais pas. Personne ne le sait. » Leeming l'examina avec curiosité. « Comment se fait-il que vous soyez si nombreux ici ? »

— « Nous sommes des colons. Nous étions les groupes précurseurs — rien que des individus de sexe mâle — implantés sur

quatre nouvelles planètes qui nous appartenaient par droit de découverte. Nous étions douze mille en tout. » Le Rigélien marqua un silence, tandis qu'il examinait les environs. « Ils nous sont tombés dessus en force. Il y a deux ans. Ils n'ont pas eu de mal. Nous n'étions pas prêts. Nous ignorions même qu'il y avait la guerre. »

— « Ils ont fait main basse sur les planètes ? »

— « Tu parles ! Et en se foutant de nous, en plus ! »

Leeming hocha la tête d'un air compréhensif. Les invasions de planètes avaient été la cause première du conflit qui s'étendait à présent à une bonne tranche de la galaxie. Sur une planète, la colonie avait effectué une héroïque défense et tous étaient morts. Ce sacrifice avait déclenché la colère, la Fédération avait riposté, la guerre était devenue un fait.

— « Douze mille, m'as-tu dit ? Où sont les autres ? »

— « Eparpillés dans d'autres prisons comme celle-ci. Tu as vraiment choisi le bon coin pour attendre la fin des hostilités ! L'ennemi a réservé cette planète-ci pour en faire sa principale colonie pénitentiaire. Elle est loin du front de combat et il y a peu de chances qu'on la découvre. La forme de vie locale n'est pas formidable pour les batailles dans l'espace, mais elle suffit largement à surveiller les captures des autres. Ils installent de grandes prisons dans tout ce monde. Et, si la guerre se poursuit, toute la planète sera bourrée de soldats de la Fédération faits prisonniers. »

— « Ainsi tes copains sont ici depuis près de deux ans ? »

— « Oui. »

— « Sans réagir ? »

— « Pas beaucoup, » reconnut le Rigélien. « Juste assez pour que quarante d'entre nous se soient fait abattre en tentant de se révolter. »

— « Désolé, » s'excusa sincèrement Leeming.

— « Ne t'en soucie pas trop. Je comprends tes sentiments. Les premières semaines sont les plus dures. » Il désigna discrètement un garde solidement bâti. « Il y a quelques jours, ce salopard de

menteur s'est vanté qu'il y avait déjà deux cent mille prisonniers de la Fédération sur la planète. Il prétend que dans un an il y en aura deux millions. J'espère bien qu'il ne vivra pas assez longtemps pour voir ça. »

— « Moi, je vais filer d'ici, » déclara Leeming.

— « Comment ? »

— « Je ne sais pas encore. Mais je sors. Je ne vais pas moisir ici sans essayer. » Il attendit, espérant une observation sur l'état d'esprit des autres, peut-être une allusion à une occasion en perspective, une indication qu'on l'inviterait à se joindre à la tentative.

Le Rigélien se leva et murmura : « Eh bien, je te souhaite bien de la chance ! Il t'en faudra ! »

Il partit d'un pas nonchalant. Un coup de sifflet et les matons crièrent : « *Merse, faplaps ! Amash !* » Et ce fut tout.

Durant les quatre semaines suivantes, il eut de fréquents entretiens avec ce même Rigélien et une vingtaine d'autres, recueillant des bribes de renseignements hétéroclites, mais les trouvant particulièrement évasifs chaque fois qu'était soulevée la question de leur libération.

Il bavardait en secret avec l'un d'eux et demanda soudain : « Pourquoi chacun d'entre vous insiste-t-il pour me parler à part et à voix basse ? Les gardiens semblent se ficher pas mal de ce qu'on peut se raconter ? »

— « Tu n'as pas encore subi l'interrogatoire. S'ils remarquent entre-temps que nous avons beaucoup causé, ils essaieront de t'arracher tout ce que nous t'aurons dit... surtout ce qui pourrait se rapporter à des idées d'évasion. »

Leeming saisit le mot chéri au passage. « L'évasion, voilà bien notre seule raison de vivre à présent. Si certains ont l'intention de faire une tentative, peut-être pourrais-je les aider, et réciproquement. Je suis pilote spatial, et compétent dans mon métier, ce qui a tout de même sa valeur. »

L'autre se refroidit d'un coup. « Rien à faire. »

— « Pourquoi pas ? »

— « Il y a longtemps que nous sommes derrière les murs. Nous avons appris — et cela nous a coûté cher — que les tentatives d'évasion échouent quand on est trop nombreux dans le coup. Un espion dissimulé parmi nous nous dénonce. Ou quelque idiot égoïste gâche tout en venant s'en mêler au moment le plus inopportun. »

— « Je vois. »

— « La prison crée ses propres règles, » poursuivit le Rigélien. « Et il y en a une que nous avons instaurée ici, c'est que le plan d'évasion est la propriété exclusive de ceux qui l'ont élaboré et que ceux-là seuls peuvent participer à la tentative. Personne d'autre n'en est informé. Personne n'en sait rien jusqu'à ce que le tintamarre se déclenche lors de la découverte du complot. »

— « Je dois donc me considérer comme tout à fait seul ? »

— « Je le crains. De toute façon, tu es déjà tout seul. Nous sommes dans des dortoirs, à cinquante par pièce. Tu as une cellule individuelle. Tu n'es en position d'aider personne, en aucune manière. »

— « Mais je peux foutre bien m'aider tout seul, » répliqua-t-il, en colère.

Et, cette fois, ce fut lui qui s'éloigna.

Il était là depuis tout juste treize semaines quand son professeur fit éclater la bombe. A la fin de la leçon, le maître plaça ses minces lèvres et le regarda avec sévérité.

— « Il vous plaît de porter le masque de l'idiotie. Mais je ne m'y laisse pas prendre. Vous connaissez la langue beaucoup mieux que vous ne le prétendez. Je rendrai compte au commandant que vous serez prêt pour l'interrogatoire dans sept jours. »

— « Pardon, voudriez-vous répéter ? » demanda Leeming, affectant de froncer les sourcils.

— « Vous m'avez bien entendu et vous m'avez fort bien compris. »

Bang ! fit la porte. Puis arriva le gruau et un morceau de quelque chose, impossible à mastiquer, jaunâtre. Ensuite la période de récréation au-dehors.

— « Ils comptent me mettre sur le gril d'ici une semaine. »

— « Ne te laisse pas effrayer, » lui conseilla le Rigélien. « Ils te tueraient sans le moindre scrupule, mais une chose les en retient. »

— « Quoi donc ? »

— « La Fédération a également des prisonniers. »

— « Oui, mais ce que la Fédération ignore ne saurait l'émouvoir. »

— « Ce sera plus que de l'émotion pour les uns ou pour les autres si finalement le vainqueur doit échanger des captifs bien vivants contre des cadavres. »

— « Ton argument se tient, » concéda Leeming. « J'aimerais avoir une bonne corde avec un nœud coulant pour la balancer sous le nez du commandant ! »

— « Moi, je me contenterais d'une bonne bouteille de *vitz* et d'une femelle pour me passer la main dans les cheveux, » soupira le Rigélien.

De nouveau le coup de sifflet. Et l'étude intensifiée tant qu'il faisait jour. Encore un bol de brouet. L'obscurité et quatre petites étoiles dans l'ouverture haut placée avec ses barreaux.

Il était étendu sur son banc et ses pensées montaient comme des bulles d'air d'une source. Aucun endroit, quel qu'il soit, n'est parfaitement inexpugnable. Avec du courage, des muscles et assez de temps, il y a toujours moyen d'entrer ou de sortir. Les évadés abattus pendant leur fuite ont choisi le mauvais moment et le mauvais endroit, ou le bon endroit au mauvais moment. Ou ils ont négligé la cervelle au bénéfice des muscles, erreur fréquente chez les impatients. Ou ils ont laissé de côté les muscles en faveur du cerveau, faute courante chez les téméraires.

Les yeux clos, il passait soigneusement en revue la situation.

Il était dans une cellule aux murs d'une dureté de granit, épais d'au moins un mètre. Les seules issues étaient une étroite fenêtre garnie de cinq gros barreaux d'acier et une porte blindée sous la surveillance constante de gardes en armes.

Il n'avait sur lui ni scie à métaux, ni passe-partout, ni le moindre instrument, rien que ses frusques. S'il parvenait à démolir le banc sans se faire entendre, il serait en possession de plusieurs bons morceaux de bois, d'une douzaine de pointes de quinze centimètres et de deux boulons d'acier. Rien là-dedans qui puisse ouvrir la porte ou découper les barreaux avant le matin. Et il n'avait rien d'autre à sa disposition.

Dehors s'étendait un espace découvert de cinquante mètres, brillamment éclairé, qu'il fallait franchir pour accéder à la liberté. Puis un mur de pierre lisse de douze mètres de haut, sans la moindre prise pour les mains. En haut du mur, une inclinaison beaucoup trop marquée pour permettre aux pieds de se camper pendant le passage au-dessus du fil qui déclencherait les sirènes d'alarme au moindre contact.

Le mur entourait entièrement la prison. Il était de forme octogonale et s'ornait à chaque angle d'un mirador abritant les gardiens, les mitrailleuses et les projecteurs. Pour sortir, il faudrait franchir le mur sous le nez même des guetteurs le doigt sur la détente, en pleine lumière, sans effleurer le fil. Et ce ne serait pas tout : de l'autre côté du mur il y avait encore un espace éclairé de cinquante mètres qu'il faudrait parcourir.

Oui, l'ensemble avait un aspect professionnel qui donnait à penser que ceux qui l'avaient conçu savaient ce qu'il fallait pour conserver à jamais leurs proies. S'évader en passant le mur n'était pas tout à fait impossible, mais presque. Si quelqu'un arrivait à quitter sa cellule ou son dortoir armé d'une corde de quinze mètres terminée par un grappin et s'il avait un complice qui entre dans la salle d'électricité de la prison pour couper tous les circuits au bon moment, alors il pouvait réussir. Par-dessus le fil privé d'énergie et inopérant, dans les ténèbres les plus totales.

Dans une cellule isolée, il n'y a pas de corde de quinze mètres,

pas de grappin, rien qui puisse remplacer l'un ou l'autre. Et pas de complice désespéré et digne de confiance.

Il envisagea au moins une centaine de fois les possibilités les plus folles, tout en récapitulant les maigres ressources à sa disposition. A deux heures du matin, il s'était si bien torturé la cervelle qu'elle eût pu lui donner n'importe quelle idée, parmi quelques-unes des plus démentes.

Par exemple : il pouvait arracher un bouton de plastique de sa tunique et l'avaler dans l'espoir qu'on le transporterait à l'hôpital. Certes, l'hôpital était dans les limites de la prison, mais il offrirait peut-être de meilleurs chances de s'en échapper. Puis il réfléchit et conclut qu'un blocage d'intestin par un bouton de plastique ne garantirait nullement qu'on l'emmène ailleurs. Il y avait même des chances qu'on se contente de lui faire ingurgiter une bonne dose de purgatif, ce qui rendrait encore sa position plus inconfortable.

A l'aube, il aboutit à sa conclusion finale. Trente, quarante ou cinquante Rigéliens, travaillant en un groupe patient et décidé, parviendraient peut-être à percer un tunnel sous les zones de surveillance et sous le mur, jusqu'à l'extérieur. Mais, quant à lui, il n'avait qu'un seul recours, un unique. Et c'était son astuce. Il ne pouvait se servir de rien d'autre.

Il poussa un grognement et se plaignit tout seul : « Donc il va me falloir deux têtes ! »

Deux minutes plus tard, il s'assit brusquement, contempla le ciel qui s'éclaircissait et s'écria : « Mais oui, bien sûr ! Tout juste ! Deux têtes ! »

Quand vint la période de récréation, Leeming avait imaginé qu'il lui serait bon d'avoir un gadget. Une croix ou une boule de cristal confèrent des avantages psychologiques. Son gadget pourrait avoir n'importe quelles forme, dimension, apparence et être fabriqué avec n'importe quoi pourvu que cela fût visiblement un objet façonné. De plus il aurait d'autant plus de pouvoir qu'il ne serait

pas confectionné avec ce dont il disposait dans sa cellule, morceaux de vêtement ou bouts de banc. Il fallait de préférence utiliser des matériaux venus d'ailleurs.

Il doutait que les Rigéliens fussent en mesure de lui venir en aide. Ils peinaient six heures par jour dans les ateliers de la prison, sort qu'il partagerait d'ailleurs après l'interrogatoire qui montrerait ses aptitudes personnelles. Les Rigéliens fabriquaient des pantalons et tuniques militaires, des baudriers et des chaussures, quelques éléments mécaniques et électriqtes. Ils détestaient travailler ainsi pour l'ennemi, mais ils n'avaient que deux possibilités : travailler ou crever de faim.

Selon ce qu'on lui avait expliqué, ils avaient peu de chances de faire sortir des ateliers quoi que ce fût de vraiment utile, comme un couteau, un ciseau, un marteau ou une lame de scie. A la fin des heures de travail, les esclaves, rassemblés pour l'inspection, ne pouvaient rompre les rangs qu'après vérification complète des machines et relevé intégral des outils, qui étaient alors mis sous clé.

Durant le premier quart d'heure du repos de midi, il chercha dans la cour un objet quelconque dont il pût tirer avantage. Il se promenait, les yeux au sol, tel un gosse tourmenté par la perte d'une pièce de monnaie. Tout ce qu'il trouva, ce furent deux morceaux de bois de dix centimètres carrés sur deux d'épaisseur. Il les glissa dans sa poche sans avoir la moindre idée de ce qu'il en ferait.

Après quoi il s'accroupit contre le mur et eut un entretien à mots couverts avec deux Rigéliens. Il n'avait guère l'esprit à la conversation et ses interlocuteurs s'éloignèrent quand un gardien se rapprocha. Plus tard, un autre Rigélien se montra.

— « Terrestre, tu veux toujours sortir d'ici ? »

— « Tu parles ! »

Le Rigélien émit un petit rire et se gratta l'oreille, geste qui, dans sa race, exprimait un scepticisme poli. « Je pense que nous avons des chances supérieures aux tiennes. »

— « Pourquoi ? » fit Leeming en lui lançant un coup d'œil pénétrant.

— « Nous sommes plus nombreux, » répondit évasivement l'autre, comme s'il s'était rendu compte qu'il était sur le point d'en raconter trop long. « Que peut-on faire quand on est tout seul ? »

— « Se débiner comme l'éclair à la première occasion. »

Il remarqua à cet instant l'anneau que l'autre portait au doigt dont il se grattait l'oreille et en fut fasciné. Il avait déjà vu ce modeste ornement, à des douzaines d'exemplaires. Les Rigéliens affectaient d'en porter. Et quelques gardiens aussi. Les bagues étaient simples, faites de quatre ou cinq spires de fil métallique mince, dont les extrémités étaient façonnées et soudées de manière à représenter l'initiale du propriétaire.

— « Où as-tu dégotté cette bijouterie ? » s'enquit-il.

— « Hein ? »

— « Ta bague. »

— « Oh ! ça ? » Le Rigélien abaissa la main pour contempler son anneau avec un certain plaisir. « Nous les fabriquons nous-mêmes dans les ateliers. Pour rompre la monotonie. »

— « Prétendrais-tu que les gardes ne vous en empêchent pas ? »

— « Ils ne disent rien. Il n'y a pas de mal à ça. Et puis on en a fabriqué des tas pour eux. On leur a même fait des briquets automatiques. On aurait pu en sortir quelques centaines pour nous, sauf qu'on n'en a aucun besoin. » Il réfléchit un instant en silence. « Nous avons dans l'idée que les gardes revendent les bagues et les briquets au-dehors. Du moins nous l'espérons. »

— « Pourquoi ? »

— « Ils arriveront peut-être à organiser un bon petit commerce. Alors, quand tout sera bien réglé, nous cesserons la fourniture et nous exigerons notre part sous la forme de rations supplémentaires et de quelques privilèges non officiels. »

— « Pas mal raisonné, » observa Leeming. « Ce serait à l'avantage de tous les intéressés d'avoir un voyageur pour répandre la

marchandise sur toute la planète. Je pose ma candidature à l'emploi de représentant exclusif ! »

Le Rigélien esquissa un sourire et poursuivit : « Les bricoles comme ça sont sans importance. Mais que les gardiens s'aperçoivent qu'il manque un petit tournevis et ça barde dur. On fiche tout le monde à poil sur-le-champ et le coupable passe plutôt un fichu quart d'heure ! »

— « Ils ne s'apercevraient pas de la disparition d'un petit rouleau de ce fil métallique, n'est-ce pas ? »

— « J'en doute. C'est un produit qu'ils ne vérifient pas. Que pourrait-on faire d'un bout de fil ? »

— « Dieu sait ! » soupira Leeming. « Mais moi, j'en voudrais bien un peu. »

— « Ce n'est pas avec ça que tu forceras une serrure, même en un million de lunes ! » l'avertit l'autre. « C'est trop fin et trop mou. »

— « J'en voudrais assez pour fabriquer une paire de bracelets zoulous, » affirma Leeming. « Je me vois assez bien avec des bracelets zoulous ! »

— « Tu pourras barboter le fil toi-même, d'ici peu. Dès qu'on t'aura questionné, on t'enverra dans un atelier. »

— « Il me le faut avant ça. Il me le faut même le plus vite possible. »

Le Rigélien se tut, pensif, puis répondit enfin : « Si tu as un plan en tête, garde-le pour toi. N'en donne pas l'ombre d'une idée à qui que ce soit. Laisse échapper un mot et tout le monde essaiera de te battre de vitesse. »

— « Merci du conseil, mon ami. Et ce fil, alors ? »

— « Je te reverrai demain à la même heure. »

Le Rigélien s'éloigna et se perdit dans la foule des prisonniers.

Le fil qu'on lui passa était un petit rouleau, facile à mettre en poche, de cuivre étamé. Quand il le déroula dans l'obscurité de sa cellule, il s'aperçut qu'il y en avait presque deux mètres, juste sa hauteur.

Leeming le plia par le milieu, l'agita en tous sens et le rompit ; il en cacha alors une moitié sous la planche de son banc. Puis il consacra plus d'une heure à arracher un clou du pied de banc.

Il récupéra une de ses plaques de bois, en marqua le centre, à peu de chose près, et y enfonça le clou à l'aide de sa chaussure. Comme des pas se rapprochaient, il repoussa le tout hors de vue et s'allongea, à l'instant où le judas s'ouvrait. L'ampoule s'éclaira et un œil brilla, puis il y eut un grognement. La lumière s'éteignit, le judas se referma.

Leeming se remit à l'ouvrage, tordant le clou en tous sens, la pressant de sa semelle par instants, persévérant jusqu'à ce qu'il eût percé un trou dans les deux tiers de l'épaisseur du bois.

Il prit alors sa moitié de fil, la rompit en deux longueurs inégales et façonna avec la plus courte une boucle terminée par deux jambages de sept à huit centimètres de long. Il enroula très serrée la plus grande longueur autour de la boucle, comme un bobinage, et prévut deux jambages de la longueur des premiers.

Il dressa son banc contre le mur, se hissa jusqu'à la fenêtre pour examiner sa fabrication dans le reflet des projecteurs et procéda à quelques rectifications mineures avant de se déclarer satisfait. Après quoi, il se servit du clou pour creuser deux petites encoches dans le bord du banc, leur distance étant égale au diamètre de la boucle. Il compta alors les spires du second fil enroulé sur le premier. Il y en avait vingt-sept.

Il était important qu'il fût en possession de ces renseignements, car il devrait probablement fabriquer un second gadget. Dans ce cas, il fallait que les deux soient semblables. Une fois qu'ils s'en seraient aperçu, les ennemis devraient s'inquiéter de cette similitude même. Quand un détenu fait deux choses à peu près identiques, il est difficile de ne pas penser qu'il poursuit un but précis.

Pour compléter ses préparatifs, il s'efforça de remettre le clou à sa place d'origine. Il en aurait encore besoin dans un proche avenir. Ensuite, il inséra les quatre jambages de son solénoïde circulaire dans le trou qu'il avait percé, le morceau de bois

servant ainsi de socle. Il était maintenant l'heureux possesseur d'un truc, d'un machin, d'un moyen en vue d'une fin. Il était le seul inventeur et détenteur du système-ou-chose de Leeming.

Il est des réactions chimiques qui n'interviennent qu'en présence d'un catalyseur, telles les unions que rend légitimes la présence d'un fonctionnaire de la justice. Il est des équations qu'on ne saurait résoudre qu'en faisant intervenir un facteur inconnu appelé X. Si vos moyens propres ne sont pas suffisants, il vous faut ajouter l'ingrédient nécessaire. Si vous avez besoin d'une aide extérieure impossible à obtenir, alors il vous faut l'inventer, la créer de toutes pièces.

Chaque fois que l'Homme s'est trouvé dans l'incapacité de dominer son environnement à l'aide de ses mains nues, raisonnait Leeming, ledit environnement a été bousculé, violenté et soumis par l'Homme plus X. Il en est ainsi depuis la nuit des temps... l'Homme plus un outil ou une arme.

Mais X n'est pas obligatoirement quelque chose de concret, de tangible. Ce n'est pas forcément une arme mortelle ni même visible. Cela peut être un rêve, une idée, une illusion, un mensonge évident comme un coup de tonnerre, cela peut être *n'importe quoi* !

Et il n'y avait qu'un seul test acceptable... cela marchait ou cela ne marchait pas.

Si cela marchait, c'était efficace.

Restait à voir.

Il était inutile d'avoir recours à la langue terrestre, sauf parfois pour une incantation, si la nécessité s'en faisait sentir. Personne ne comprenait le terrestre en ce lieu ; pour tous, c'était un jargon lointain. En outre la tactique qui consistait à se prétendre lent à apprendre avait perdu son efficacité. Ils savaient maintenant que Leeming parlait leur propre langue presque aussi couramment qu'eux.

Tenant de la main gauche son appareil en fil de cuivre, il s'ap-

procha de la porte, colla l'oreille contre le judas fermé, guetta les pas d'un veilleur. Vingt minutes s'écoulèrent, puis il entendit le craquement des bottes militaires.

— « Es-tu là ? » appela-t-il, pas trop fort, mais assez pour qu'on l'entende. « Es-tu là ? »

Il recula alors et se mit à plat ventre sur le sol, la boucle posée sur son socle, à quinze centimètres devant son visage. « Es-tu là ? »

Le judas s'ouvrit, la lumière se fit, un œil acide inspecta la cellule.

Sans accorder la moindre attention à son surveillant, l'air totalement absorbé dans sa tâche, Leeming prononçait ses paroles à travers la boucle.

« Es-tu là ? »

— « Qu'est-ce que vous faites ? » s'informa le gardien.

Leeming reconnut la voix et se dit que pour une fois la chance paraissait lui sourire. Ce gars, un idiot appelé Marsin, était tout juste capable de braquer une arme et de tirer, ou s'il ne le pouvait pas d'appeler au secours. En tout autre domaine, il n'était pas des plus brillants. En réalité, Marsin aurait eu du mal à se classer même comme un minus.

« Que faites-vous là ? » s'impatienta Marsin.

— « J'appelle, » répondit Leeming, comme s'il se rendait tout juste compte de la présence de l'autre.

— « *Qui* appelez-vous ? »

— « Occupez-vous de vos affaires, » commanda Leeming, faisant preuve à son tour d'une impatience bien imitée. Il fit tourner la boucle de deux degrés. « Es-tu là ? »

— « C'est interdit, » insista Marsin.

Leeming laissa fuser le lourd soupir de ceux qui sont bien obligés de supporter les imbéciles avec le sourire. « Qu'est-ce qui est interdit ? »

— « D'appeler. »

— « Ne soyez donc pas tellement ignare ! » rétorqua Leeming.

« Les gens de ma race ont *toujours* le droit d'appeler. Que deviendrions-nous si nous ne le pouvions plus, hein ? »

Là, Marsin perdit les pédales. Il ne savait rien des Terrestres, il ignorait les privilèges spéciaux qu'ils jugeaient indispensables à leur vie. Et il n'avait pas la moindre idée de ce que deviendrait un Terrestre si on les lui refusait.

De plus il n'osait pas faire irruption dans la cellule et interrompre l'opération en cours, quelle qu'elle fût. Tout garde en armes devait s'abstenir d'entrer seul chez un prisonnier. Cette règle était demeurée en vigueur depuis qu'un Rigélien avait assommé un soldat, lui avait pris son arme et en avait abattu six autres en s'efforçant de s'évader.

S'il voulait intervenir, il lui fallait voir le sergent chef de poste pour lui demander d'empêcher l'étranger de faire du bruit à travers des anneaux. Le sergent n'était guère aimable et racontait facilement à la ronde toutes les mésaventures de chacun. Il était quatre heures du matin, moment où le foie du sergent fonctionnait bruyamment et mal. Et enfin, lui-même, Marsin, avait démontré à de trop nombreuses reprises qu'il n'était qu'un faplap de naissance douteuse.

— « Vous allez cesser vos appels et vous endormir, » déclara Marsin, avec une pointe de découragement. « Ou bien demain matin je signale votre conduite à l'officier de jour. »

— « Allez vous faire voir ! » l'invita Leeming, qui manipula son gadget avec toutes les apparences d'un réglage précis. « Es-tu là ? »

— « Vous avez été averti, » insista Marsin, son œil visible se désorbitant pour examiner l'instrument étrange.

— « Débinez ! » rugit Leeming.

Marsin ferma le judas et se débina.

Leeming dormit trop longtemps, ce qui était inévitable après qu'il fut resté debout presque toute la nuit. Le réveil fut plutôt

brutal. La porte s'ouvrit à grand fracas et trois soldats entrèrent, suivis d'un officier.

Ils arrachèrent le prisonnier de son banc sans le moindre égard, le déshabillèrent et le poussèrent tout nu dans le couloir. Les gardes fouillèrent avec soin ses vêtements pendant que l'officier les observait, marchant de long en large.

N'ayant rien trouvé dans les frusques, ils passèrent la cellule au peigne fin. L'un d'eux trouva tout de suite le solénoïde à boucle et le tendit à l'officier qui le prit délicatement, comme si c'eût été un bouquet dissimulant peut-être une bombe.

Un autre garde découvrit le second morceau de bois, le repoussa de la pointe du pied et n'y fit plus attention. Ils sondèrent le sol et les parois, cherchant les endroits où cela sonnait creux. Ils traînèrent le banc au milieu de la pièce pour regarder derrière. Ils étaient sur le point de le renverser pour inspecter le dessous quand Leeming décida que c'était le bon moment pour faire une balade. Il s'éloigna dans le couloir, image même de la nudité nonchalante.

L'officier laissa échapper un hurlement d'indignation et le désigna du doigt. Les gardes sortirent de la cellule et lui ordonnèrent de s'arrêter. Un quatrième soldat apparut à l'angle du corridor, pointa son arme et fronça les sourcils. Leeming pivota et revint sur ses pas.

Il s'immobilisa devant l'officier maintenant hors de la cellule et fulminant de colère. Leeming prit une pose timide et annonça : « Regardez ! Matinée de septembre ! »

Cela n'avait aucun sens pour l'interlocuteur qui lui mit la boucle sous le nez et hurla : « Qu'est-ce que c'est que cet objet ? »

— « C'est mon bien, » répondit Leeming drapé dans toute la dignité de sa peau nue.

— « Vous n'êtes pas censé le posséder. En tant que prisonnier de guerre, vous n'avez droit à rien. »

— « D'ordre de qui ? »

— « *De moi !* » cracha l'officier, avec violence.

— « Et qui êtes-vous donc ? » s'enquit Leeming.

— « Par l'Epée de Lamissin ! » jura l'autre. « Je vais vous le faire voir, qui je suis ! Gardes, enfermez-le et... »

— « Ce n'est pas vous le chef, » intervint Leeming avec une assurance écrasante. « C'est le commandant qui gouverne ici. C'est ce que j'affirme et c'est aussi son opinion. Si vous avez envie d'en discuter, allons donc lui demander son avis. »

Les gardes, hésitants, avaient des expressions qui trahissaient leur incertitude chronique. L'officier en était stupéfait.

— « Soutenez-vous que le commandant vous a autorisé à détenir cet objet ? »

— « Je vous affirme qu'il ne m'en a pas refusé l'autorisation. J'ajoute que ce n'est pas à vous de me la donner ou de me la refuser. »

— « Je consulterai le commandant sur ce point, » trancha l'officier, tout déconfit et mal à l'aise. Il se tourna vers les soldats. « Remettez le prisonnier dans sa cellule et servez-lui le petit déjeuner comme à l'ordinaire. »

— « Et si vous me rendiez aussi mon bien ? » insista Leeming.

— « Pas avant d'avoir vu le commandant. »

On le poussa dans sa cellule. Il se rhabilla. Le petit déjeuner arriva, l'inévitable bol de brouet. Il maudit ses gardiens de ne pas lui servir des œufs au jambon. C'était exprès. Une démonstration d'assurance et un rien d'agressivité étaient indispensables pour mener le jeu.

Le professeur ne se montra pas, aussi passa-t-il la matinée à se perfectionner à l'aide des livres. A midi, on lui permit de se rendre dans la cour ; il ne lui sembla pas qu'on le surveillait de façon particulière.

Le Rigélien murmura : « J'ai eu la veine de pouvoir chiper encore un rouleau. Je l'ai pris au cas où tu en aurais besoin. » Il le lui remit et le vit disparaître dans une poche. « Je ne compte pas recommencer. Ne me le redemande pas. »

— « Que se passe-t-il ? Du danger ? Auraient-ils des soupçons à ton égard ? »

— « Tout va très bien jusqu'à présent. » Le Rigélien jeta un

coup d'œil circonspect autour d'eux. « Mais si les autres captifs s'aperçoivent que j'en barbote, ils vont se mettre à en faire autant. Ils en voleront dans l'espoir de découvrir ce que j'en fais, pour ensuite l'utiliser dans le même but. Tout le monde attend une chance, réelle ou imaginaire, pour l'un ou pour l'autre, et désire en profiter. La vie de prison fait sortir de chacun le pire aussi bien que le meilleur. »

— « Je vois. »

— « Deux malheureux petits rouleaux, on ne le remarquera jamais, » poursuivit le Rigélien, « mais si tout le monde s'y mettait, le fil disparaîtrait en quantités industrielles. Et alors l'enfer se déchaînerait. Je n'ose pas risquer une pareille histoire ! »

— « Ce qui veut dire qu'il vaut mieux qu'on ne procède pas à une fouille soignée dans vos dortoirs pour le moment ? » suggéra Leeming avec astuce.

Le Rigélien réagit comme un cheval effrayé. « Je n'ai jamais dit ça ! »

— « Deux et deux font quatre pour moi comme pour tous les autres. » Leeming lui adressa un clin d'œil pour le rassurer. « Mais je sais aussi fermer ma gueule. »

Il cherchait dans la cour d'autres morceaux de bois, mais en vain. Cela n'avait guère d'importance. En cas d'urgence, il s'en passerait. D'ailleurs, il faudrait bien qu'il s'en passe !

Il consacra encore l'après-midi à l'étude. Quand la lumière s'affaiblit et que les étoiles commencèrent à clignoter dans l'encadrement de la fenêtre, il se mit à décocher de tels coups de pied dans sa porte que toute la bâtisse en résonnait.

Des pas précipités dans le couloir. Le judas s'ouvrit. C'était de nouveau Marsin.

— « Tiens, vous voilà ! » l'accueillit Leeming, avec un reniflement. « Naturellement, il a fallu que vous alliez rapporter. Que vous fassiez le lèche-bottes en prévenant l'officier. » Il se redressa de toute sa hauteur. « Eh bien, j'en suis vraiment navré pour vous.

Je préfère cent fois être dans ma peau que dans la vôtre. »

— « Navré pour moi ? » Marsin paraissait ahuri. « Pourquoi ? »

— « Cela va vous coûter cher. Pas dans l'immédiat, bien sûr. Il est nécessaire que vous subissiez la période préalable et normale d'horrible angoisse. Mais, à un certain moment, vous allez drôlement souffrir ! »

— « J'ai fait mon devoir, » expliqua Marsin, qui avait l'air de s'en excuser.

— « Il en sera tenu compte comme circonstance atténuante, » lui affirma Leeming. « Et vos souffrances en seront adoucies dans une juste proportion. »

— « Je ne comprends pas, » fit Marsin dans la solide carcasse duquel une boule d'inquiétude se nouait et grossissait.

— « Vous comprendrez... en quelques jours de douleur. De même que ces quatre dégueulasses de faplaps qui m'ont battu. Vous pouvez leur dire de ma part que leur bonne part de souffrances est déjà calculée. »

— « Je ne suis pas censé causer avec vous, » dit Marsin, percevant vaguement que, plus il s'attardait là, plus il s'enlisait. Il fit le geste de refermer le judas.

— « Bon. Mais j'ai besoin de quelque chose. »

— « De quoi ? »

— « Je veux mon machin-chouette... l'objet que l'officier a emporté. »

— « Vous ne l'aurez pas avant que le commandant en ait donné la permission. Il est absent aujourd'hui, et il ne rentrera pas avant demain matin. »

— « Peu m'importe ! Il me le faut tout de suite. » Il fit un geste désinvolte de la main. « Après tout, n'y pensons plus ! Je vais en faire venir un autre. »

— « C'est interdit, » lui rappela Marsin, d'une voix mourante.

— « Ha-ha-ha ! » fit Leeming, riant de bon cœur.

Il attendit que la nuit fût profonde, puis il récupéra le fil caché sous le banc et fabriqua un second gadget, en tous points

identique au premier. Il fut interrompu à deux reprises, mais ne se laissa pas surprendre en pleine activité.

L'objet terminé, il mit le banc debout contre le mur et l'escalada. Il tira de sa poche le rouleau de fil neuf, en fixa solidement une extrémité au bas du barreau central de la fenêtre et laissa pendre au-dehors le reste du rouleau.

A l'aide d'un mélange de poussière et de salive, il camoufla la partie visible du fil et s'assura qu'il fallait avoir le nez dessus pour le distinguer. Il redescendit et remit le banc en place. La fenêtre était si haut placée que d'en bas on ne voyait ni le rebord ni les huit premiers centimètres des barreaux verticaux.

Il s'approcha de la porte, tendit l'oreille et, au moment opportun, appela : « Es-tu là ? »

Quand l'ampoule s'éclaira et que le judas s'ouvrit, il sentit d'instinct qu'ils étaient tout un groupe rassemblé devant sa cellule et que l'œil qui le surveillait n'était pas celui de Marsin.

Affectant d'être totalement indifférent à leur présence, il manipulait avec lenteur et soin sa boucle, sans cesser d'appeler : « Es-tu là ? »

Après avoir tourné l'objet de quarante degrés, il se tut un instant, puis infusa à sa voix un ton de profonde satisfaction et dit : « Enfin te voici ! Pourquoi diable ne restes-tu pas à bonne portée, qu'on puisse se parler sans que j'aie besoin d'un machin-chouette pour t'appeler ? »

Il resta silencieux, adoptant l'expression d'une personne qui écoute attentivement. L'œil au judas s'écarquilla, glissa de côté, fut remplacé par un autre.

« Eh bien, » reprit Leeming, en s'installant pour une bonne petite conversation, « je te les signalerai à la première occasion et je te laisse le soin de les traiter comme ils le méritent. Mais reprenons notre propre langue... il y a trop d'oreilles ennemies qui nous écoutent pour mon goût ! » Il inspira profondément l'air et se mit à débiter à toute vitesse, sans ponctuation : « Et la toile d'araignée se fendit et s'ouvrit largement et le miroir

éclata de toutes parts la malédiction s'abat sur moi s'écria la Dame de... »

La porte s'ouvrit largement et deux gardes faillirent tomber la tête la première dans la cellule, tant ils étaient impatients de s'emparer de l'objet. Deux soldats restèrent dans le couloir, avec l'officier. Marsin poussait des plaintes apeurées dans le fond.

Un gardien se saisit de l'objet et hurla : « Je l'ai ! » puis il se précipita au-dehors. Son camarade le suivit. Ils paraissaient hystériques de joie.

Dix secondes s'écoulèrent avant que la porte se refermât. Leeming les exploita au maximum. Dressé de toute sa taille, il pointait sur le groupe ses deux médius en un geste agressif. Cela s'appelait faire les cornes du diable quand il était enfant. Le geste traditionnel qui jette le mauvais œil.

— « Ceux-là, » déclama-t-il d'un ton dramatique, en s'adressant à « l'invisible », « ceux-là sont les salopards couverts d'écailles qui cherchent le bâton pour se faire battre. Fais en sorte qu'ils soient rossés d'importance. »

Tout le groupe paraissait inquiet quand la porte se rabattit méchamment sur le prisonnier. Il tendit l'oreille contre le judas et les entendit marmonner entre eux en un murmure continu.

En dix minutes, il eut détaché du rouleau une longueur de fil et rétabli le camouflage de salive et de poussière qui en dissimulait le bout. Une demi-heure après, il avait un nouveau machin-chouette. Il était devenu expert dans leur fabrication et cela ne lui prenait plus beaucoup de temps.

Faute de bois pour le socle, il se servit du clou du banc pour creuser un trou entre les grandes dalles de pierre qui constituaient le sol de sa cellule. Il inséra les jambages de la boucle dans le trou et fit pivoter l'objet dans les deux sens pour en faciliter la manipulation selon les rites.

Quand fut venu le moment opportun, il se mit à plat ventre et entreprit de réciter dans l'anneau le troisième paragraphe de

l'article 27, sous-chapitre B, du Règlement de l'Espace. Il le choisit parce que c'était un bijou de phraséologie bureaucratique, une seule phrase longue d'un millier de mots dont la signification n'était sans doute connue que de Dieu.

— « Quand il y a lieu de procéder au ravitaillement en carburant à titre de mesure d'urgence dans une station ne figurant pas sur la liste officielle des stations nationales ou impossible à qualifier comme station officielle à des fins particulières aux termes de l'alinéa A (5) de la modification A (5) B ladite station sera considérée comme si elle répondait à la définition de station officielle aux termes de la modification A (5) B à l'alinéa A (5) sous réserve que l'état d'urgence entre dans la liste autorisée des nécessités d'ordre technique visées à l'alinéa J (29-33) avec ses annexes en tant que s'appliquant aux stations nationales dans la mesure où... »

Le judas s'ouvrit et se referma. Quelqu'un détala. Une minute après, le couloir était ébranlé comme par une charge de cavalerie. Le judas se rouvrit et se referma encore. La porte s'ouvrit brutalement.

Cette fois, ils le remirent entièrement nu, fouillèrent ses vêtements et ratissèrent consciencieusement toute la cellule. Leurs manières ne manifestaient guère l'amour envers le prochain. Ils retournèrent le banc, le secouèrent, le frappèrent de la main et du pied, firent tout ce qu'ils pouvaient, sauf l'examiner à la loupe.

Tout en suivant des yeux les opérations, Leeming les encourageait de ses ricanements sinistres. Il avait été un temps où il n'aurait pu émettre un seul ricanement sinistre même pour gagner un gros pari. Mais, cette fois, il y parvenait. Les capacités d'adaptation de l'homme sont infinies.

Après lui avoir lancé un regard mortel, foudroyant, un garde sortit et revint avec une échelle. Il y grimpa et examina l'ouverture de la fenêtre. Ce ne fut qu'un coup d'œil ; il ne s'intéressait qu'à la solidité des barreaux. Il prit chacun d'eux à pleines mains et les secoua avec vigueur. Satisfait, il redescendit et emporta son échelle.

Dès qu'ils furent partis, Leeming s'habilla et se remit à l'écoute au judas. Rien qu'un bruit de respiration de temps à autre, un froissement de vêtements. Il s'assit sur le banc pour attendre. Au bout de très peu de temps, les lumières revinrent et le judas se rouvrit. Il pointa deux doigts droit sur l'œil qui l'examinait.

Le trou se ferma précipitamment. Des pas s'éloignèrent, frappant le sol beaucoup trop fort. Il attendit. Au bout d'une demi-heure de silence total, l'œil se présenta de nouveau dans l'encadrement et encaissa de nouveau la malédiction à deux doigts. Cinq minutes plus tard, l'œil y eut encore droit. C'était le même œil chaque fois ; celui-là tenait vraiment à se faire jeter un sort.

Le jeu dura trois heures avant que l'œil se fatigue. Alors Leeming façonna une nouvelle boucle et se mit à bavarder devant à voix haute, ce qui amena aussitôt un raid sur la cellule. Cette fois, on ne le déshabilla pas, on ne fouilla pas la cellule. Ils se contentèrent de lui confisquer son gadget. Et ils manifestaient des symptômes évidents qu'ils en avaient assez.

Il restait juste assez de fil pour un machin-chouette de plus. Il décida de le garder en réserve pour une occasion ultérieure et de dormir un peu. L'insuffisance de nourriture et de repos s'unissaient pour épuiser ses réserves de force.

Il se laissa tomber sur le banc et ferma ses yeux bordés de rouge. Au bout d'un temps il se mit à ronfler comme s'il avait scié ses barreaux. Ce qui déclencha la panique dans le couloir et ramena au galop le groupe des gardes.

Il s'éveilla donc et leur lança des imprécations terrifiantes. Il se rallongea. Il était épuisé jusqu'aux os... mais eux aussi.

Il dormit jusqu'à midi, sans autre interruption que celle du misérable petit déjeuner. Peu après son réveil on lui servit son minable déjeuner. Pendant la période d'exercice, on le laissa enfermé. Il cogna au battant, exigeant de savoir pourquoi on le privait de cour. On n'y fit pas attention.

Alors il s'assit sur le banc pour réfléchir. Peut-être cette sup-

pression de sa seule liberté subsistante constituait-elle des représailles parce qu'il les avait fait sauter en tous sens en plein milieu de la nuit. Ou peut-être son Rigélien était-il l'objet de soupçons et avait-on décidé de les empêcher de se rejoindre.

De toute façon, il avait réussi à embêter l'ennemi. Il les faisait marcher, à lui tout seul, loin derrière les lignes de combat. C'était un résultat. Le fait d'être prisonnier ne signifie pas que le combattant soit hors du conflit. Même derrière de hauts murs et des réseaux de fil de fer, il peut encore harasser l'adversaire, lui prendre son temps et son énergie, lui saper le moral, bloquer au moins une petite partie de ses forces.

Il décida que la mesure qui s'imposait à présent était d'étendre le mal. Il devait le faire sur la plus grande échelle possible. Plus il répandrait la crainte, plus ambiguës seraient ses paroles, plus il pourrait s'attribuer de façon plausible tous les petits malheurs qui ne manqueraient pas de produire tôt ou tard.

C'est la méthode des malédictions lancées par les gitans. Les gens ont tendance à accorder une signification spéciale aux ambiguïtés quand les circonstances en suggèrent une. Et il n'est pas indispensable qu'ils soient tellement crédules non plus. Il suffit de les avoir mis en état d'attente, en position de s'étonner... après coup.

— « Dans un très proche avenir, un homme grand et noir croisera votre route. »

Après cela, tout individu de sexe masculin au-dessus de la taille moyenne et qui n'est pas blond fait très bien l'affaire. Et, par très proche avenir, on entend aussi bien de cinq minutes à une année.

— « Maman, quand le monsieur des assurances est venu, il m'a vraiment souri. *Tu te rappelles ce qu'avait dit la gitane ?* »

Leeming souriait tout seul tandis que son cerveau regroupait les faits pour bâtir des hypothèses et analysait toutes les possibilités. Quelque part, non loin de lui, un groupe de Rigéliens — ou peut-être plusieurs groupes — étaient profondément enfoncés dans le sol qu'ils creusaient lentement, sans outils. Par petites et

misérables poignées. La progression devait se faire à la cadence de quelques pathétiques centimètres par nuit. La terre était emportée dans les poches et répandue dans la cour. Avec le risque continu de se faire découvrir, enfermer au cachot, peut-être fusiller sans autre forme de procès. Tout le travail d'un an qui pouvait être anéanti par un cri et le hoquet des armes automatiques.

Mais pour sortir de taule, il n'est pas indispensable de s'évader. Avec assez de patience, de résolution, d'astuce et de ruse, on peut persuader l'ennemi de vous ouvrir les portes et de vous mettre dehors. On n'a qu'à faire appel à la cervelle que vous a donnée le bon Dieu.

Selon la loi des probabilités, il peut se produire bien des choses à l'intérieur et à l'extérieur d'une prison, et toutes ne sont pas agréables à l'ennemi. Un officier risque d'être saisi de coliques sous son ceinturon, ou un garde de dégringoler de l'échelle d'un mirador et se casser une patte, un autre peut perdre un tas de fric, ou son froc, ou sa connaissance. Plus loin, il y aura bien un pont pour s'écrouler, un train pour dérailler, un astronef qui s'écrase au décollage, ou encore une explosion dans une usine de munitions, ou bien un chef militaire peut périr de mort subite.

Ce serait un atout majeur pour lui s'il réussissait à fonder ses prétentions à être la cause de tous ces méfaits. L'essentiel était d'organiser le bluff de telle façon que l'ennemi soit impuissant à le combattre et qu'il ne puisse pas non plus se venger dans la chambre des tortures.

La stratégie consistait à les convaincre de sa malveillance et de ses pouvoirs, en même temps que de leur propre impuissance. S'il y parvenait, ils aboutiraient à la conclusion logique : la seule manière de se débarrasser des ennuis serait de se débarrasser de Leeming, bien vivant et en un seul morceau.

C'était un problème complexe qui naguère l'eût effaré. Mais à présent il avait consacré trois mois à couver la solution... et la nécessité impitoyable stimule la matière grise. Heureusement qu'il

avait une idée en tête ; il lui restait à peine dix minutes avant de passer à l'application pratique.

La porte s'ouvrit, un trio de gardiens le foudroya du regard et l'un d'eux aboya : « Le commandant veut vous voir immédiatement. *Amash !* »

Le commandant était accroupi derrière un bureau, encadré par deux officiers de moindre grade. C'était un être lourdement bâti. Ses prunelles cornées et sans paupières lui conféraient une impassibilité totale tandis qu'il examinait le prisonnier.

Leeming s'assit calmement sur une chaise et aussitôt l'officier de droite hurla : « Ordure de la Fédération ! Vous resterez debout en présence du commandant ! »

— « Qu'il reste assis, » dit le chef, pour le contredire.

Une concession dès le départ, enregistra Leeming. Il regardait la pile de paperasses sur le bureau. Dix contre un que le commandant avait lu tout un rapport sur ses méfaits et décidé de réserver son jugement jusqu'à ce qu'il ait été jusqu'au fond de la question.

Son attitude était assez naturelle. La Fédération ne savait rien de cette forme de vie localisée. Mais du même coup les interrogateurs ignoraient tout de diverses formes de vie de la Fédération, et notamment de celle de la Terre. A leur point de vue, c'était à une quantité inconnue qu'ils avaient affaire.

Et bon sang, combien ils avaient raison ! Une quantité doublée de X !

— « On me dit que vous parlez à présent notre langue, » commença le commandant.

— « Inutile de le nier, » répondit Leeming.

— « Très bien. Vous nous donnerez d'abord quelques renseignements sur vous-même. » Il glissa un formulaire officiel sur son bureau et prépara un porte-plume. « Le nom de votre planète d'origine ? »

— « La Terre. »

L'autre inscrivit le nom phonétiquement dans sa propre écri-

ture et poursuivit : « Le nom de votre race ? »

— « Terrestre. »

— « Le nom de l'espèce ? »

— « *Homo nosipaca,* » fit Leeming, sans broncher.

Le commandant écrivit, parut indécis, et s'informa : « Qu'est-ce que cela veut dire ? »

— « L'homme-qui-traverse-l'espace, » affirma Leeming.

— « Hum-hum ! » Le chef était impressionné malgré lui. Il ajouta : « Et votre nom personnel ? »

— « John Leeming. »

— « John Leeming, » répéta le commandant en remplissant une case de la formule.

— « Et Eustache Phénackertiban, » ajouta Leeming, très détaché.

Ce qui fut noté également bien que le commandant eût une certaine difficulté à tracer les crochets et circonvolutions nécessaires à exprimer Phénackertiban. Il pria Leeming de répéter à deux reprises, ce que le Terrestre fit de bonne grâce.

En examinant ce qu'il avait écrit — cela ressemblait à la recette en chinois des œufs pourris au gombo — le commandant s'enquit : « Est-ce la coutume chez vous d'avoir deux noms ? »

— « Bien sûr, » confirma Leeming. « Nous ne pouvons pas faire autrement, puisque nous sommes deux. »

Son interlocuteur haussa des sourcils dont il était dépourvu et parut un peu surpris. « Vous voulez dire que vous êtes toujours conçus et mis au monde par paires ? Deux mâles ou femelles identiques à chaque naissance ? »

— « Mais non, pas du tout, » rétorqua Leeming de l'air d'un homme contraint d'expliquer l'évidence. « Chaque fois que l'un de nous vient au monde, il acquiert immédiatement un Eustache. »

— « Un Eustache ? »

— « Oui. »

Le commandant fronça les sourcils, se cura les dents et regarda les deux autres officiers. Ils avaient l'expression vacante de ceux qui ne sont là que pour faire nombre.

— « Et qu'est-ce qu'un Eustache ? » finit par demander le commandant.

Tout en manifestant son étonnement devant une telle ignorance, Leeming déclara : « Une invisibilité qui est une partie de nous-mêmes. »

La compréhension se peignit sur le visage du chef. « Ah ! c'est de l'âme que vous parlez ! Vous donnez à votre âme un nom distinct ? »

— « Ce n'est rien de pareil, » protesta Leeming. « J'ai une âme et Eustache a aussi son âme personnelle. » Puis il parut avoir une arrière-pensée : « Du moins, j'espère que nous en avons. »

Le commandant se pencha en arrière pour le scruter. Le silence se prolongea.

Enfin il reconnut : « Je ne comprends pas. »

— « Dans ce cas, » fit Leeming d'un ton triomphant et agaçant, « il est évident que vous n'avez pas dans votre espèce l'équivalent de nos Eustaches. Vous êtes tout seuls. Des êtres à vie unique. Une véritable malchance pour vous. »

Le commandant frappa du plat de la main sur la table, infusa à sa voix un peu plus d'autoritarisme militaire et demanda : « Qu'est-ce au juste qu'un Eustache ? Expliquez-moi cela le plus clairement possible. »

— « Je suis en mauvaise posture pour refuser de vous fournir des renseignements, » admit Leeming, avec une mauvaise grâce hypocrite. « Non que cela ait beaucoup d'importance. Même si vous arrivez à comprendre parfaitement, vous n'y pourrez rien. »

— « Nous verrons, » promit le commandant. « Racontez-moi donc tout ce que vous savez de ces Eustaches. »

— « Tout enfant de la Terre vit une double existence de la naissance à la mort, » dit Leeming. « Il existe en association avec une entité qui s'appelle toujours Eustache quelque-chose-ou-autre. Pour moi, il se trouve que c'est Eustache Phénackertiban. »

— « Vous la *voyez*, cette entité ? »

— « Non, jamais. On ne la voit pas, on ne la respire pas, on ne la touche pas. »

— « Alors comment savez-vous que ce n'est pas une illusion particulière à votre race ? »

— « Tout d'abord parce que tout homme entend son Eustache. Je peux tenir avec le mien de longues conversations, à condition qu'il soit à la portée voulue, et je l'entends parler clairement et logiquement dans les profondeurs de mon esprit. »

— « Vous ne l'entendez pas par les oreilles ? »

— « Non. Seulement en esprit. » Leeming prit une profonde respiration et poursuivit : « Second point, il a le pouvoir de faire diverses choses après lesquelles il reste des traces visibles de son intervention. » Son attention se porta sur l'officier de gauche, plongé dans ses pensées. « Par exemple, si Eustache avait un grief envers cet officier et m'informait de son intention de le faire tomber du haut en bas d'un escalier, et si avant longtemps cet officier tombait dans l'escalier et se brisait le cou... »

— « Cela pourrait être pure coïncidence, » avança le commandant.

— « C'est une possibilité, » reconnut Leeming, « mais il peut se présenter beaucoup trop de coïncidences. Quand un Eustache annonce qu'il va faire vingt ou cinquante choses à la suite et que toutes se produisent, ou bien il agit comme il a promis, ou alors il serait le plus étonnant des prophètes. Les Eustaches ne se prétendent pas prophètes. Je n'y crois d'ailleurs pas moi non plus. Personne, visible ou invisible, n'est en mesure de connaître l'avenir avec une telle précision dans le détail. »

— « C'est assez exact, » convint le commandant.

— « Reconnaissez-vous le fait d'avoir un père et une mère ? »

— « Naturellement. »

— « Vous ne jugez cela ni étrange ni anormal ? »

— « Sûrement pas. Il serait inconcevable qu'on naisse sans parents. »

— « Eh bien, nous reconnaissons de même le fait que nous

avons des Eustaches et nous ne saurions concevoir de vivre sans en avoir. »

Le commandant réfléchit, puis se tourna vers son assesseur de droite : « Cela sent très fort le parasitisme mutuel. Il serait intéressant de découvrir quels avantages ils retirent l'un de l'autre. »

Leeming prit la parole : « Je ne saurais vous dire ce que mon Eustache retire de moi. Je ne le peux pas parce que je l'ignore. »

— « Vous figurez-vous que je vais croire ça ? » dit le commandant d'un air malin. Il montra les dents. « De votre propre aveu, vous avez le moyen de converser avec lui. *Pourquoi ne lui auriez-vous jamais posé la question ?* »

— « Nous nous sommes lassés de la poser il y a bien longtemps. Nous avons abandonné ce sujet et acceptons la situation. »

— « Pourquoi ? »

— « La réponse était toujours la même. Les Eustaches admettent facilement que nous sommes indispensables à leur existence mais ils ne peuvent pas expliquer de quelle manière parce qu'ils n'ont aucun moyen de nous le faire entendre. »

— « Ce pourrait être un mensonge dans leur propre intérêt, » avança le commandant. « Ils refusent de vous le dire parce qu'ils ne veulent pas que vous le sachiez. »

— « Alors, que me proposez-vous d'y faire ? »

Le commandant éluda la question et reprit : « Quel profit tirez-vous vous-même de cette association ? A quoi vous est bon votre Eustache ? »

— « Il me tient compagnie, il me réconforte, il me donne des renseignements, des conseils et... »

— « Et quoi ? »

Penché en avant, les poings sur les genoux, Leeming lui lança à la figure : « ... et, si nécessaire, il me procure la vengeance ! »

Cette fois, ils étaient ébranlés. Les assesseurs, malgré leur discipline, montraient une certaine appréhension. C'est une fichue

guerre que celle où on risque de se faire hacher menu par un fantôme.

Rassemblant ses esprits, le commandant se força à sourire sombrement. « Vous êtes prisonnier. Cela fait de nombreux jours que vous passez ici. Votre Eustache ne me paraît guère s'en être occupé. »

— « C'est ce que vous croyez. Il s'est pas mal démené. Et il en fera bien d'autres quand il voudra, à sa manière. »

— « Quoi, par exemple ? »

— « Attendez et vous verrez, » avertit Leeming avec une assurance colossale.

Cela ne parut pas les emplir de joie non plus.

« Personne ne peut emprisonner plus de la moitié d'un Terrestre, » poursuivit-il. « La moitié tangible. Impossible d'épingler l'autre moitié par un moyen quelconque. Elle échappe à tout contrôle. Elle se promène pour recueillir des renseignements d'ordre militaire, se livre à quelques sabotages, fait tout juste ce qu'il lui plaît. Vous vous êtes mis dans cette situation et vous n'y pouvez absolument rien. »

— « Sauf si nous vous supprimons, » dit le commandant, le ton déplaisant.

Leeming lança un cordial éclat de rire. « Cela rendrait les choses cinquante fois pires. »

— « Comment cela ? »

— « La durée de vie de l'Eustache est plus longue que celle du Terrestre. Quand un homme meurt, il faut de cinq à dix ans pour que son Eustache disparaisse. Nous avons même une antique chanson qui raconte que les vieux Eustaches ne meurent jamais, qu'ils se dégradent simplement peu à peu. Notre monde est parcouru de milliers d'Eustaches solitaires, sans attaches, qui se dégradent progressivement. »

— « Et alors ? »

— « Tuez-moi, et vous isolez mon Eustache sur un monde hostile, sans un homme ou un autre Eustache pour lui tenir compagnie. Ses jours sont comptés et il le sait. Il n'a rien à perdre,

il n'est plus tenu de me sauvegarder. Il peut m'éliminer de ses soucis puisque j'ai disparu à jamais. » Leeming examina ses auditeurs. « Il va se déchaîner, se livrer à une véritable débauche de destruction. Rappelez-vous que vous êtes pour lui une forme de vie inconnue. Il n'éprouve aucun sentiment, aucun scrupule vis-à-vis de vous. »

Le commandant réfléchissait en silence. Tout cela était bien dur à avaler. Mais, avant la conquête de l'espace, il avait été encore plus difficile de croire à des choses qui étaient maintenant entrées dans la réalité quotidienne. Il ne pouvait donc pas rejeter tout cela comme une simple idiotie. Les gens stupides croient parce qu'ils sont crédules. Les intelligents n'acceptent pas aveuglément, mais quand ils se rendent compte de leur ignorance, ils ne rejettent pas non plus sans discrimination. Pour le moment, le commandant avait une conscience aiguë de l'ignorance générale à l'égard de cette forme de vie appelée terrestre.

— « Tout ceci n'est pas impossible, » déclara-t-il après un temps. « Mais cela me semble assez improbable. Il y a vingt-sept formes de vie dans notre alliance. Je n'en connais pas une seule qui existe en association naturelle avec une autre forme. »

— « Il y a cependant les Lathiens, » lui dit Leeming, mentionnant ainsi d'un air indifférent les meneurs ennemis, la source principale de l'opposition.

— « Entendez-vous par là qu'ils ont aussi des Eustaches ? » demanda le commandant, ahuri.

— « Non. Mais tout Lathien est inconsciemment soumis à un être qui s'appelle Jeton quelque-chose-ou-autre. Les Lathiens l'ignorent, et nous n'en saurions rien nous-mêmes si nos Eustaches ne nous en avaient informés. »

— « Et comment l'ont-ils appris ? »

— « Comme vous le savez, jusqu'à présent, les plus durs combats se sont livrés dans le secteur lathien. Il a été fait des prisonniers de part et d'autre. Nos Eustaches nous ont dit que

tout captif lathien a un Jeton qui le contrôle sans qu'il en ait conscience. » Il sourit et ajouta : « Et les Eustaches n'ont guère d'estime pour les Jetons. Il semble que le Jeton soit une forme inférieure de vie associative. »

Le commandant fronça les sourcils et déclara : « Voici quelque chose de précis, que nous devrions pouvoir vérifier. Mais comment nous y prendre si nos alliés lathiens sont eux-mêmes ignorants de leur état réel ? »

— « Facile comme bonjour, » répliqua Leeming. « Ils détiennent bon nombre de prisonniers terrestres. Faites demander à n'importe lequel de ces captifs si les Lathiens ont oui ou non les Jetons. »

— « C'est exactement ce que nous allons faire, » approuva le commandant, du ton d'un joueur sur le point de démolir le bluff de l'adversaire. Il se tourna vers l'officier de droite : « Bamashim, allez expédier un message à notre officier principal de liaison au QG des Lathiens et ordonnez-lui de questionner ces prisonniers. »

— « Vous pouvez pousser encore plus loin votre vérification, » intervint Leeming, « pour prendre toutes garanties. Pour nous, quiconque partage sa vie avec un être invisible est connu sous le nom de Siphonné. Demandez donc aux prisonniers si tous les Lathiens ne sont pas Siphonnés. »

— « Prenez-en note et réclamez une réponse, » dit le commandant à l'officier. Il reporta son attention sur Leeming. « Puisque vous ne pouviez prévoir votre atterrissage forcé et votre capture et que depuis lors vous êtes resté enfermé et sous surveillance, il n'y a aucune possibilité de collusion entre vous et les prisonniers terrestres si éloignés de nous. »

— « C'est exact, » reconnut Leeming.

— « En conséquence je pèserai vos déclarations en fonction des réponses qu'on fournira à mon message. » Il regarda durement Leeming. « Si ces réponses ne confirment pas en tous points vos dires, je saurai que vous êtes menteur au moins en partie et probablement en tout. Nous avons ici des méthodes spéciales, très efficaces, pour soigner les menteurs. »

— « Il fallait s'y attendre. Mais si les réponses concordent avec ce que je vous ai exposé, vous saurez que j'ai dit la vérité, n'est-ce pas ? »

— « Non ! » aboya le commandant.

Ce fut au tour de Leeming d'éprouver un choc. « Pourquoi pas ? »

Les lèvres étirées, le commandant répliqua : « Parce que je sais fort bien qu'il n'y a pas eu de possibilité de communication directe entre vous et les autres prisonniers terrestres. Toutefois, cela ne signifie rien. Il peut y avoir collusion entre votre Eustache et leurs Eustaches. »

Il s'inclina alors de côté, ouvrit avec brusquerie un tiroir et posa sur le bureau un gadget à boucle. Puis un autre et encore un autre. Un bel ensemble.

« Eh bien, » fit-il, « qu'avez-vous à dire à ce sujet ? »

Leeming activait ses cellules mentales. Il comprenait l'idée de l'autre. Il pouvait lui-même converser avec son Eustache. Son Eustache pouvait parler à d'autres Eustaches. Les autres Eustaches pouvaient s'entretenir avec leurs partenaires prisonniers.

Et dépatouille-toi de là-dedans !

Ils attendaient, scrutant ses traits, comptant les secondes qu'il mettait à trouver une réponse. Plus long ce serait, moins ce serait convaincant. Plus vite il découvrirait une bonne explication, plus plausible elle paraîtrait.

Il s'affolait déjà quand il entrevit une possibilité et s'y accrocha désespérément.

— « Vous faites erreur sur deux points. »

— « Je vous écoute. »

— « D'abord, un Eustache ne peut pas communiquer avec un autre, sans y être aidé, quand ils sont séparés par une distance aussi énorme. Son esprit ne porte pas si loin. Pour y parvenir, il lui faudrait utiliser un Terrestre qui, à son tour, devrait disposer d'un important matériel radio. »

— « Nous n'avons que votre parole sur ce point, » observa le

commandant. « Si les Eustaches sont en mesure de communiquer sans limitation de distance, il va de soi que votre tactique consisterait à dissimuler ce fait. »

— « Je suis dans l'incapacité de vous donner plus que ma parole, que vous me fassiez ou non confiance. »

— « Je ne vous fais pas confiance... pas encore. Passons au second point. Et tâchez que ce soit probant ! »

— « Ce l'est, » affirma Leeming. « Cette fois, ce n'est plus de ma parole qu'il s'agit. C'est de la vôtre ! »

— « Ridicule ! » tonna le commandant. « Je n'ai formulé aucune déclaration en ce qui concerne les Eustaches ! »

— « Au contraire ! Vous avez dit qu'il pouvait y avoir collusion entre eux. »

— « Et après ? »

— « Il ne peut y avoir collusion que si les Eustaches existent vraiment, auquel cas ma déposition est véridique. Mais si ce que j'avance est faux, alors les Eustaches n'existent pas et il ne saurait y avoir de complot entre des êtres qui n'existent pas. »

Le commandant restait parfaitement immobile tandis que son visage se teintait de pourpre. On eût dit le trappeur pris à son propre piège. Quand à l'officier de gauche, il paraissait avoir du mal à réprimer une irrespectueuse envie de rire.

Leeming ne manqua pas de profiter de l'occasion d'accroître ses avantages. « Si vous ne croyez pas eux Eustaches, alors, en bonne logique, vous ne pouvez croire qu'ils conspirent entre eux. A l'inverse, si vous croyez à une possibilité de collusion, vous êtes forcé de croire aux Eustaches. A la condition du moins que vous méritiez votre belle culotte verte et que vous ayez tout votre esprit. »

— « Gardes ! » rugit le commandant. Il pointa un index menaçant. « Reconduisez-le dans sa cellule ! » Ils poussaient déjà le prisonnier par la porte quand le chef changea de tactique. « Halte ! » Il saisit un des gadgets et le montra à Leeming en gesticulant. « Où vous êtes-vous procuré ce qu'il fallait pour les fabriquer ? »

— « C'est Eustache qui m'a apporté les matériaux. Qui d'autre l'aurait pu ? »

— « Hors de ma vue ! »

— « *Merse, faplap !* » gueulèrent les gardes en le poussant avec le canon de leurs armes. « *Amash ! Amash !* »

Il passa le reste de cette journée et toute la suivante assis ou couché sur son banc, à examiner en détail les événements, à préparer ses futurs actes et, aux rares moments de détente, à admirer ses étonnantes aptitudes au mensonge.

De temps à autre, il se demandait ce que valaient ses efforts verbaux pour se libérer en comparaison de ce que les Rigéliens tentaient avec leurs seules mains. Qui progressait le plus vite et — c'était l'essentiel — qui, une fois dehors, conserverait sa liberté ? Une chose était certaine : sa méthode était moins fatigante pour le corps mais plus épuisante pour les nerfs.

Un autre avantage, c'était que pour le moment il avait détourné l'attention des ennemis de leur intention de lui arracher des renseignements d'intérêt militaire. Ou se trompait-il ? Peut-être qu'à leur point de vue ses révélations sur la nature hybride des Terrestres étaient infiniment plus importantes que le détail des armements qui d'ailleurs pouvait être faux. Il avait en tout cas évité un interrogatoire qui risquait de devenir dur et douloureux.

Quand le judas se rouvrit enfin, il tomba à genoux, s'écria très fort : « Merci, Eustache ! Oh ! mille mercis ! » et laissa le malheureux Marsin se demander qui donc s'était trouvé sur le chemin d'Eustache pour encaisser un mauvais coup.

Vers minuit, juste avant que le sommeil le prenne, il lui vint à l'esprit qu'il n'y avait nul intérêt à faire les choses à moitié. Pourquoi se contenter de sourire d'un air entendu chaque fois que l'ennemi souffrait d'un petit malheur ?

Leeming pouvait aller plus loin. Aucune forme de vie n'est à l'abri des fluctuations du hasard. La chance survenait tout aussi

bien que la malchance. Il n'y avait pas de raison qu'Eustache ne se voie point attribuer le bon comme le mauvais, pas de raison que Leeming lui-même n'assume pas aussi bien le droit de récompenser que de punir.

Et ce n'était certes pas tout. La veine et la déveine constituent des phases positives. Il pouvait encore pénétrer dans la zone neutre et assumer les phases négatives. Par l'intermédiaire d'Eustache, il était en mesure de se créditer non seulement des choses accomplies, bonnes ou mauvaises, mais aussi des choses *non* faites. Il était en position d'exploiter non seulement ce qui arriverait, mais ce qui n'arriverait pas.

Il était démangé d'une irrésistible envie de commencer immédiatement. Il se laissa rouler du banc pour aller tambouriner du haut en bas de la porte. Le garde venait juste de prendre la relève car l'œil qui s'appliqua au judas était celui de Kolum, un de ceux qui lui avaient décoché des coups de pied humiliants peu de temps auparavant. Kolum était nettement supérieur à Marsin, car il arrivait à compter jusqu'au bout de ses douze doigts, quand on lui laissait le temps de se concentrer.

— « Ah ! c'est vous, » dit Leeming en affectant un grand soulagement. « Je l'ai supplié de ne pas vous ennuyer, de vous laisser tranquille au moins un moment. Il est impétueux et beaucoup trop sévère. Je vois bien que vous êtes plus intelligent que les autres, et par conséquent capable de faire des progrès. Quiconque a de la cervelle n'est pas un cas désespéré. »

— « Hein ? » fit Kolum, à demi effrayé, à demi flatté.

— « Alors il vous a fichu la paix, » poursuivit Leeming. « Il ne vous a rien fait... pas encore. » Il fit miroiter sa gentillesse. « J'espère bien parvenir à le dominer à l'avenir. Seules les bêtes brutes méritent une mort lente. »

— « C'est la vérité, » convint Kolum avec empressement. « Mais que... ? »

— « Maintenant, » reprit Leeming d'un ton ferme, « c'est à vous de prouver que ma confiance est justifiée. Tout ce que je vous demande, c'est de transmettre un message au commandant. »

— « Je n'ose pas le déranger à une heure pareille. C'est impossible. Le sergent de la garde ne le permettrait pas. Il voudra... »

— « Vous le lui communiquerez personnellement dès qu'il se réveillera, au matin. »

— « Alors c'est différent, » dit Kolum, qui commençait à transpirer. « Mais si le message ne plaît pas au commandant, c'est vous qu'il punira, et non moi. »

— « Ecrivez, » ordonna Leeming.

Kolum appuya son arme au mur d'en face et tira d'une poche un crayon et du papier.

— « Au Très Puissant Maton Pouilleux, » commença Leeming.

— « Que veut dire *Maton Pouilleux* ? » s'informa l'autre, qui se débattait pour transcrire les deux mots terrestres.

— « C'est un titre. C'est comme *Votre Altesse.* Mon vieux, faut du respect ! » Leeming reprit sa dictée. « La nourriture est de très mauvaise qualité et insuffisante. J'ai perdu beaucoup de poids et on peut me compter les côtes. Cela ne plaît guère à mon Eustache. Je ne saurais être responsable de ses actes. C'est pourquoi je prie votre Très Haute et Pouilleuse Matonnerie de vouloir bien se pencher sur la question. »

— « Cela fait beaucoup de mots, » se plaignit Kolum, au martyre, « et il va falloir que je les recopie plus lisiblement quand j'aurai fini ma garde. »

— « Je sais. Et je vous suis reconnaissant du mal que vous vous donnez pour moi. » Leeming lui lança un regard plein de cordialité. « C'est pourquoi j'ai l'impression que vous vivrez assez longtemps pour vous acquitter de la commission. »

— « Il faut que je vive plus longtemps que cela, » protesta Kolum, les yeux exorbités. « J'ai bien le droit de vivre, non ? »

— « C'est exactement ce que je pense moi-même, » répliqua Leeming, d'un ton qui montrait qu'il avait passé une bonne partie de la nuit à fonder ce fait indiscutable, mais sans pouvoir encore garantir le succès.

Il retourna à son banc. La lumière s'éteignit, le judas se ferma.

Quatre étoiles clignotèrent par la petite fenêtre... et elles ne paraissaient plus hors d'atteinte.

Le matin, le petit déjeuner arriva avec une demi-heure de retard, mais il se composait d'un plein bol de bouillie tiède, de deux épaisses tranches de pain brun lourdement chargé de graisse, et d'une grande tasse d'un breuvage qui ressemblait vaguement à du café. Il mangea le tout avec un sentiment de triomphe.

Pas d'entrevue ce jour ni le suivant. Pas de convocation durant une semaine. Sa Pouilleuse Matonnerie attendait toujours la réponse du secteur lathien et ne paraissait pas encline à bouger avant de l'avoir reçue. Cependant les repas étaient plus substantiels et Leeming considérait cela comme la preuve que l'ennemi prenait des assurances contre un désastre possible.

Puis, un matin, les Rigéliens passèrent à l'action. De sa cellule, il les entendait mais ne les voyait pas. Tous les jours, une heure après l'aube, le martèlement de leurs deux milliers de paires de pieds résonnait quelque part, hors de vue, et s'atténuait tandis qu'ils regagnaient les ateliers.

Ce matin-là, ils sortirent en chantant et leurs voix manifestaient un certain défi. La chanson parlait d'un sale vieillard appelé Asta Zangasta, qui avait des puces dans les poils de la poitrine et des furoncles sur la figure. Les gardes hurlaient des ordres. Le chant s'enfla, plus chargé de défi. Leeming se plaqua sous la fenêtre pour écouter avec attention, en se demandant qui pouvait bien être cet Asta Zangasta qu'on insultait de la sorte. Sans doute l'huile la plus lourde de la planète, le grand patron de ce monde isolé.

La clameur des deux mille gosiers allait crescendo. Les cris des gardiens devenaient frénétiques, mais se noyaient vite dans le tumulte. Une détonation retentit, en avertissement. Les gardes des miradors manœuvraient leurs mitrailleuses.

Il y eut ensuite des bruits de coups, d'autres détonations, des froissements, des frottements de semelles et des glapissements fu-

rieux. Un peloton de vingt soldats passa au pas de course sous la fenêtre de Leeming, en direction de l'émeute. Le tintamarre dura une vingtaine de minutes, puis s'apaisa. Le silence qui suivit était presque tangible.

A la période d'exercice, Leeming eut la cour à lui tout seul. Pas âme qui vive. Il se promena sombrement et découvrit Marsin qui était de surveillance.

— « Que s'est-il passé ? »

— « Ils se sont mal conduits. On les maintient dans les ateliers pour rattraper le retard dans la production. C'est leur faute, ils se sont mis au travail en retard, pour ralentir la fabrication. On n'a même pas eu le temps de les compter. »

Leeming lui rit au visage. « Et quelques gardes se sont fait abîmer. Pas gravement. Juste assez pour leur donner un avant-goût de ce qui les attend. Réfléchissez-y. »

— « Quoi ? »

— « Mais *vous*, vous n'avez pas été blessé. Pensez aussi à cela ! »

Il s'éloigna, laissant un Marsin tout à fait ahuri. Puis une idée lui traversa l'esprit. « *On n'a même pas eu le temps de les compter.* » Il se retourna et lança : « Demain, il y en aura quelques-uns parmi vous pour regretter d'être venus au monde. »

— « Vous nous menacez ? »

— « Non... c'est une promesse. Dites-le à votre officier. Dites-le au commandant. Cela vous aidera peut-être à échapper aux conséquences. »

— « Je le leur dirai, » dit Marsin, soulagé et reconnaissant.

Il avait deviné juste. Les Rigéliens étaient bien trop astucieux pour se faire coller les oreilles en chou-fleur et les yeux au beurre noir sans de bonnes raisons. Il fallut à l'ennemi toute une journée pour aboutir à la même conclusion.

Une heure après l'aube, on fit sortir les Rigéliens, dortoir après

dortoir, par paquets de cinquante, et non plus en un flot unique comme à l'ordinaire. On les compta donc par cinquante, ce qui était le plus facile. Mais cette arithmétique simpliste se détraqua lorsqu'un dortoir ne fournit que douze prisonniers, tous malades, affaiblis, blessés ou handicapés d'une façon ou d'une autre.

Les gardes, fous de colère, se précipitèrent dans le dortoir pour en arracher les trente-huit récalcitrants. Qui n'y étaient pas. La porte était intacte, solide, les barreaux des fenêtres à leur place. Il fallut des fouilles intensives pour découvrir une dépression dans le sol et au-dessous un profond conduit d'où partait un tunnel. Lequel était désert.

Les sirènes gémirent, les gardes parcoururent la prison en tous sens, cela ressemblait à une maison d'aliénés. Les Rigéliens furent sévèrement punis pour avoir saboté le compte du matin précédent, ce qui avait donné toute une journée d'avance aux évadés. Bottes et crosses de fusil s'abattirent de toutes parts, on emporta à l'écart des corps inertes.

Le survivant du grade le plus élevé dans le dortoir incriminé, un lieutenant qui boitait fortement, fut mis au mur et fusillé. Leeming ne vit pas l'exécution, mais il entendit les ordres lancés d'une voix rauque : « Présentez... armes! En joue...! Feu ! » et la volée de détonations.

Il arpentait sa cellule, les poings contractés, en poussant intérieurement des jurons. Le judas s'ouvrit mais se referma rapidement avant qu'il ait pu cracher dans un œil.

Le charivari continuait tandis que les gardes en rage fouillaient les dortoirs un à un, éprouvaient les portes, les barreaux, sondaient les sols et les murs. Des officiers criaient des menaces aux groupes de Rigéliens qui n'obéissaient pas assez vite aux ordres.

Au crépuscule, des troupes de l'extérieur ramenèrent sept évadés, fatigués, en haillons, qu'ils avaient rattrapés après une longue poursuite. « ...En joue ! Feu ! » Leeming frappa du poing contre le battant mais le judas resta fermé et personne ne réagit. Deux heures plus tard, il avait fabriqué une nouvelle boucle avec ce qu'il lui restait de fil. Il passa la moitié de la nuit à converser

avec son gadget, d'un ton menaçant et à tue-tête. Personne ne lui accorda la moindre attention.

Le lendemain à midi, il était envahi d'un sentiment de profonde déception. Il estimait qu'il avait fallu au moins un an aux Rigéliens pour préparer leur évasion. Résultat : huit morts, trente et un évadés encore en liberté, mais confinés sur la planète et probablement promis à une nouvelle capture à plus ou moins longue échéance, et la plupart de leurs deux mille camarades supportant les pénibles conséquences de l'escapade... sans parler de ses propres efforts réduits à néant. Il ne leur en voulait pas le moins du monde de leur tentative. Il leur souhaitait bonne chance. Mais si seulement cela s'était produit deux mois plus tôt ou plus tard...

Aussitôt après le dîner, quatre gardes vinrent le chercher. « Le commandant désire vous voir immédiatement. » Leur attitude était réticente, ils étaient énervés. L'un d'eux portait un étroit pansement autour de son crâne écailleux, un autre avait l'œil vilainement enflé.

A peu près le plus mauvais moment, songeait sombrement Leeming. Le commandant serait d'une humeur explosive. On ne peut pas raisonner une personne qui s'empourpre de rage. L'émotivité prend le dessus, les mots ne comptent plus, les arguments les plus solides sont repoussés. Il allait avoir du pain sur la planche.

Comme la première fois, le commandant était installé derrière son bureau, mais il n'avait pas d'officiers assesseurs. A son côté se tenait un civil d'un certain âge. Ce dernier étudiait le prisonnier avec curiosité tandis qu'il prenait un siège.

— « Je vous présente Pallam, » dit le commandant, faisant montre d'une amabilité inattendue qui abasourdit Leeming. « Il nous est envoyé par Zangasta lui-même. »

— « Un spécialiste du mental ? » s'enquit Leeming, les sourcils froncés, en examinant le civil.

— « Pas du tout, » assura Pallam d'un ton calme. « Je m'intéresse tout spécialement aux divers aspects de symbiose. »

Les cheveux de Leeming se hérissèrent sur sa nuque. Il n'appréciait guère l'idée d'être soumis à l'interrogatoire d'un expert. Ces gens-là n'avaient en rien l'esprit militaire et avaient par contre l'habitude perverse de relever toutes les contradictions au cours d'un récit.

— « Pallam serait désireux de vous poser quelques questions, » l'informa le commandant. « Mais ce sera pour plus tard. » Il se renversa sur son siège, avec une expression de suffisance. « Pour commencer, permettez-moi de vous déclarer que je me considère comme votre débiteur pour les renseignements que vous m'avez fournis lors de notre dernière rencontre. »

— « Vous voulez dire qu'ils se sont révélés utiles pour vous ? » fit Leeming, qui n'en croyait pas ses oreilles.

— « Des plus utiles ! Les gardes en charge du dortoir quatorze vont être envoyés dans les zones de combat et seront affectés aux spatioports susceptibles de subir une attaque. C'est leur châtiment pour leur négligence dans leur travail. » Il contempla pensivement son compagnon et reprit : « La grande évasion m'aurait amené à subir le même sort si Zangasta n'avait pas jugé que ce n'était qu'un événement mineur en comparaison de ce que j'ai découvert grâce à vous. »

— « Mais, quand je l'ai demandé, vous vous êtes arrangé pour que je sois mieux nourri. Vous comptiez sûrement sur une faveur en retour ? »

— « Hein ? » Le commandant manifesta sa surprise, puis parut comprendre peu à peu. « Je n'y avais pas pensé. »

— « Tant mieux, » répondit Leeming, l'approuvant du fond du cœur. « Une bonne action devient doublement bonne quand elle est accomplie avec désintéressement. Eustache en prendra bonne note. »

— « Vous voulez dire, » intervint Pallam, « que son code moral est identique au vôtre ? »

Pourquoi fallait-il que cet individu y mette son grain de sel ? Attention, à présent !

— « Analogue à de nombreux points de vue, mais pas identique. »

— « Quelle est la différence la plus marquée ? »

— « Eh bien, » commença Leeming, qui cherchait à gagner du temps, « c'est difficile à préciser. » Il se frotta le front pendant que son cerveau fonctionnait à vide. « Je dirais que c'est sur le chapitre de la vengeance. »

— « Définissez cette différence, » insista Pallam qui reniflait la situation comme un limier sur la piste.

— « A mon point de vue, » reprit prudemment Leeming, « il est sadique sans nécessité. »

Voilà qui lui assurait une couverture pour les prétentions les plus énormes qu'il pourrait juger souhaitables d'émettre par la suite.

— « De quelle manière ? » insista Pallam.

— « Mon instinct me pousse à agir rapidement, à en finir rapidement en toutes choses. Quant à lui, il a tendance à prolonger les souffrances. »

— « Expliquez-vous plus en détail, » l'incita Pallam, qui décidément se révélait comme un enquiquineur.

— « Si nous étions des ennemis mortels, vous et moi, et que j'aie une arme à feu, je vous tuerais instantanément. Mais si Eustache décidait de vous supprimer, ce serait plus lent, plus progressif. »

— « Décrivez-moi sa façon de procéder. »

— « Tout d'abord, il vous ferait savoir que vous êtes destiné à périr. Puis il ne bougerait pas, jusqu'à ce que vous soyez persuadé qu'il ne ferait jamais rien. Ensuite il se rappellerait à vous par une petite attaque. Quand l'alarme que cela vous causerait s'apaiserait, il frapperait plus fort. Et ainsi de suite, avec une intensité croissante durant des mois, voire des années s'il le fallait. Et cela continuerait jusqu'à ce que votre destin vous apparaisse clairement et que vous ne puissiez plus en supporter la pensée. » Il prit un temps de réflexion et ajouta : « Jamais un Eustache

n'a tué quiconque. Quand un individu meurt par la volonté d'Eustache, c'est de sa propre main. »

— « Il pousse donc ses victimes au suicide ? »

— « Oui. »

— « Et il n'y a aucun moyen d'échapper à ce sort ? »

— « Si, c'est possible, » le contredit Leeming. « A tout moment la victime peut se libérer de la peur en réparant ses torts envers le partenaire de l'Eustache en cause. »

— « Et cette amende honorable met immédiatement fin à la vendetta ? » continua Pallam.

— « Tout juste. »

— « Que vous soyez vous-même d'accord ou non ? »

— « Oui. Si mon grief cesse d'être fondé et devient purement imaginaire, mon Eustache refuse de le reconnaître et de s'en occuper. »

— « Donc, cela se ramène à cette différence que sa méthode prévoit des motifs et des possibilités de repentir, alors que la vôtre n'en prévoit pas ? » observa Pallam.

— « Sans doute. »

— « Ce qui veut dire que son sens de la justice est plus développé ? »

— « Il est capable de se montrer fichtrement impitoyable, » contra Leeming, qui ne trouva rien de plus convaincant.

— « Là n'est pas la question. » Pallam se plongea dans une méditation silencieuse, puis s'adressa au commandant : « Il semble que cette association ne soit pas fondée sur l'égalité. L'élément invisible est supérieur. »

Vieux singe rusé, songeait Leeming. Mais, s'il cherchait à faire protester vigoureusement le prisonnier, il serait déçu.

Aussi Leeming ne dit-il rien, mais arbora l'air d'une personne qui, tout bien pesé, a été jugée inférieure. D'ailleurs il n'y a pas de honte à être estimé inférieur à son propre esprit !

Pallam assuma une expression de clairvoyance quand il reprit : « Je pense que lorsque votre Eustache se charge de la responsabilité d'exercer la vengeance, il agit ainsi parce que les circons-

tances empêchent que le châtiment soit infligé soit par vous-même, soit par la société ? »

— « C'est assez exact, » convint Leeming, d'un ton circonspect.

— « En d'autres termes, il n'entre en action que si vous et la loi restez impuissants ? »

— « Il prend la situation en mains quand la nécessité s'en impose, » l'informa Leeming, en s'efforçant de rester dans l'ambiguïté.

— « C'est en gros ce que j'ai déjà dit, » fit Pallam, un peu froidement. Il se pencha en avant pour examiner le Terrestre d'un œil perçant et réussit à prendre une attitude menaçante. « Et maintenant, supposons que votre Eustache trouve de très bonnes raisons de punir un autre Terrestre. *Que fait l'Eustache de la victime dans ce cas ?* »

La bouche de Leeming s'ouvrit et il s'entendit répondre : « Pas grand-chose, » malgré lui. Durant un bref instant de folie il crut qu'Eustache était vraiment venu se joindre à eux.

— « Pourquoi pas ? »

— « Je vous ai déjà dit, et je vous le répète, qu'un Eustache ne s'arrêtera pas un seul instant sur un cas de grief imaginaire. Un Terrestre coupable n'a aucune raison valable de se plaindre. C'est lui-même qui s'est attiré la vengeance et le remède est entre ses propres mains. S'il n'aime pas la souffrance, il n'a qu'à se mettre à l'œuvre pour réparer le mal qu'il a pu causer. »

— « Son Eustache l'y incitera-t-il ou l'influencera-t-il de façon à lui faire adopter les mesures nécessaires pour éviter le châtiment ? »

— « Comme je n'ai jamais été moi-même placé dans ce cas, » fit Leeming, image même de la vertu, « je suis dans l'impossibilité de vous le dire. Je pense qu'il serait assez véridique d'affirmer que les Terrestres se conduisent bien parce que leur association avec les Eustaches les y force. Ils n'ont guère le choix en la matière. »

— « Tout cela est admissible, » reconnut Pallam, « parce que cela se tient... jusqu'à présent. »

— « Qu'entendez-vous par là ? »

— « Allons jusqu'au fond de la question. Je ne vois aucune raison acceptable pour laquelle l'Eustache d'une victime quelconque laisserait pousser son partenaire au suicide. C'est contraire à l'instinct primordial de conservation. »

— « Personne ne se suicide qu'après avoir perdu l'esprit. »

— « Et alors ? »

— « Une personnalité démente ne sert à rien à un Eustache. Pour lui, elle est déjà morte, elle ne vaut plus la peine qu'on la protège, qu'on la défende. Les Eustaches ne s'associent qu'à des individus sains d'esprit. »

Pallam fonça aussitôt : « Donc l'avantage que retirent les Eustaches se trouve dans les profondeurs de l'esprit humain, c'est une nourriture spirituelle ? »

— « Je n'en sais rien. »

— « Votre Eustache ne vous laisse-t-il pas parfois fatigué, épuisé, peut-être un peu abruti ? »

— « Si, » acquiesça Leeming. Et comment, mon gars ! Pour le moment, songeait-il, je me sens capable de l'étouffer à mort, mon Eustache !

— « J'aimerais beaucoup poursuivre cette enquête durant plusieurs mois, » dit Pallam au commandant. « Le sujet est passionnant. On n'a jamais noté d'associations symbiotiques chez des espèces plus évoluées que les plantes et chez six espèces inférieures d'*élames*. En découvrir un cas parmi les formes de vie intelligente, et avec un participant invisible, en plus, c'est remarquable, plus que remarquable ! »

Le commandant paraissait impressionné.

« Donnez-lui connaissance du rapport, » le pressa Pallam.

Le commandant se tourna vers Leeming. « Notre officier de liaison, le colonel Shomuth, nous a répondu du secteur lathien. Il parle couramment le cosmoglotte et a pu de ce fait questionner de nombreux prisonniers terrestres. Nous lui avons envoyé quel-

ques renseignements supplémentaires et le résultat est important. »

— « Vous ne vous y attendiez pas ? » fit Leeming.

Le commandant ne fit pas attention à cette interruption et continua : « Il dit que la plupart des prisonniers se sont refusés à parler ou à avouer quoi que ce soit. C'est compréhensible. Rien n'a pu ébranler leur conviction qu'on les incitait à fournir des renseignements d'ordre militaire. Alors ils se sont tus. » Il regarda son auditeur. « Mais quelques-uns ont parlé quand même. »

— « Il y en a toujours qui sont prêts à bavarder, » observa Leeming d'un ton résigné.

— « Certains officiers ont coopéré, parmi lesquels le capitaine de vaisseau Tompass... Tompuss... »

— « Thomas ? »

— « Oui, c'est bien son nom. » Le commandant pivota sur son siège pour presser un bouton dans le mur. « Voici le compte rendu de l'entretien, transmis par faisceau cosmique, décodé et enregistré sur bande. »

Un sifflement accompagné de craquements sortit d'une grille perforée insérée dans la paroi. Le son grandit, puis redescendit au niveau d'un bruit de fond. Des voix jaillirent de la grille.

Shomuth : « Capitaine Thomas, j'ai reçu ordre de vérifier divers renseignements que nous possédons déjà. Vous n'avez rien à perdre en nous répondant, rien à gagner en refusant. Il n'y a ici que vous et moi, aucun Lathien ne peut nous entendre. Vous pouvez donc vous exprimer en toute liberté et ce que vous me direz sera traité confidentiellement. »

Thomas : « Que désirez-vous savoir ? »

Shomuth : « Si nos alliés les Lathiens sont vraiment des Siphonnés. »

Thomas (après un bref silence) : « Vous voulez la vérité toute nue ? »

Shomuth : « Certainement. »

Thomas : « Eh bien, c'est parfaitement exact, ils sont siphonnés. »

Shomuth : « Et ils ont les Jetons ? »

Thomas : « Où vous êtes-vous procuré ces renseignements ? »

Shomuth : « C'est notre affaire. Je vous prie de répondre à ma question. »

Thomas (le ton belliqueux) : « Non seulement ils ont les jetons, mais il les auront encore bien plus avant que cela finisse ! »

Shomuth (intrigué) : « Comment est-ce possible ? Nous avons appris que tout Lathien est inconsciemment soumis à la domination d'un Jeton. Par conséquent le chiffre total des Jetons est limité. Il ne peut augmenter que s'il naît d'autres Lathiens. »

Thomas (vivement) : « Vous m'avez mal compris. Ce que je veux dire, c'est qu'au fur et à mesure que les pertes lathiennes augmentent, il y a de plus en plus de Jetons en liberté. Ils finiront donc par être beaucoup plus nombreux que les Lathiens survivants. »

Shomuth : « Oui, je vois ce que vous voulez dire. Et cela posera un problème d'ordre psychique. » Une pause. « Voyons, capitaine Thomas, avez-vous des raisons de croire que de nombreux Jetons, privés d'attaches, puissent s'emparer du contrôle sur une forme de vie autre, différente ? Telle que la mienne, par exemple ? »

Thomas (d'un ton suffisamment menaçant pour lui faire conférer le Mérite Spatial) : « Je n'en serais nullement surpris. »

Shomuth : « Mais vous n'en êtes pas certain ? »

Thomas : « Non. »

Shomuth : « Il est exact, n'est-ce pas, que vous êtes informé de la véritable nature des Lathiens parce que votre Eustache vous a mis au courant ? »

Thomas (interloqué) : « Mon *quoi ?* »

Shomuth : « Votre *Eustache.* Pourquoi cela vous surprend-il ? »

Thomas (reprenant sa présence d'esprit assez vite pour gagner une palme à son ruban) : « J'avais cru vous entendre dire ma moustache. Ha-ha ! Suis-je donc bête ! Oui, c'est mon Eustache. Vous avez parfaitement raison sur ce point. »

Shomuth (à voix plus basse) : « Il y a ici quatre cent vingt

prisonniers terrestres. Cela veut dire quatre cent vingt Eustaches qui se promènent en liberté sur la planète. Exact ? »

Thomas : « Je ne suis pas en mesure de le nier. »

Shomuth : « Le croiseur lourd lathien *Veder* s'est écrasé à l'atterrissage et a été totalement anéanti. Les Lathiens attribuent l'accident à une faute de manœuvre de la part de l'équipage. Mais c'était juste trois jours après qu'on vous eut conduits, vous, les prisonniers, ici même. Etait-ce purement une coïncidence ? »

Thomas (qui joue bien, très bien) : « Je vous laisse le soin d'en juger. »

Shomuth : « Bon. Voici une autre histoire. Le plus vaste dépôt de carburant de cette partie de la galaxie est situé à cent kilomètres au sud de ce point. Il y a une semaine, il a sauté et a été entièrement détruit. C'est une perte très sévère qui va nuire à nos flottes alliées durant un certain temps. Les techniciens prétendent que c'est une étincelle de statique qui a fait exploser un réservoir, lequel a fait détoner les autres. On peut toujours compter sur les spécialistes pour trouver une explication plausible. »

Thomas : « Vous ne la jugez pas bonne ? »

Shomuth : « Il y a plus de quatre ans que ce dépôt existe. Dans tout ce temps, il n'y a jamais eu d'étincelle de statique. »

Thomas : « Que cherchez-vous à démontrer ? »

Shomuth (avec finesse) : « Vous avouez vous-même qu'il y a quatre cent vingt Eustaches libres d'agir comme bon leur plaît. »

Thomas (d'un ton où perce le patriotisme le plus absolu) : « Je n'avoue rien. Je refuse de répondre à toute autre question. »

Shomuth : « Est-ce votre Eustache qui vous a soufflé cette attitude ? »

Silence.

Après avoir coupé le courant, le commandant déclara : « Et voilà. Huit autres officiers terrestres ont fait des dépositions à peu

près concordantes. Zangasta lui-même a écouté les enregistrements et se montre très inquiet de la situation. »

— « Dites-lui de ne pas se cogner le crâne contre les murs, » suggéra Leeming, le ton très détaché. « Tout cela n'est que bobards et coup monté. Il y a eu en effet collusion entre mon Eustache et les leurs. »

Le visage un peu empourpré, le commandant rétorqua : « Comme vous le faisiez remarquer lors de notre dernière entrevue, il ne saurait y avoir collusion sans Eustaches. Par conséquent, cela ne change rien. »

— « Je suis heureux que vous voyiez enfin clair. »

— « Passons ! » intervint Pallam. « C'est sans importance. Les preuves matérielles sont suffisantes, quel que soit l'angle sous lequel on les considère. »

Ainsi encouragé, le commandant poursuivit : « J'ai procédé moi-même à une enquête. Huit de mes gardiens se sont attiré votre inimitié en vous frappant. Sur ce nombre, quatre sont en ce moment à l'hôpital avec de graves blessures, et deux autres vont être expédiés au front. »

— « Les deux autres ont obtenu leur pardon, » fit Leeming. « Il ne leur est donc rien arrivé. »

— « Non. Il ne leur est rien arrivé. »

— « Je ne saurais vous en garantir autant en ce qui concerne le peloton d'exécution, l'officier qui le commandait, ou le supérieur qui a donné l'ordre de supprimer des prisonniers sans défense. Tout cela dépend des sentiments qu'éprouve mon Eustache à ce sujet. »

— « Pourquoi s'y intéresserait-il ? » glissa Pallam. « Ce n'étaient que des Rigéliens. »

— « Ils sont nos alliés. Et nos alliés sont nos amis. Je suis moi-même assez malheureux qu'on les ait massacrés inutilement. Et Eustache est sensible à mes propres sentiments. »

— « Sans toutefois leur obéir nécessairement ? »

— « Non. »

— « En fait, » insista Pallam, « s'il existe entre vous une hiérarchie, c'est plutôt *vous* qui *lui* obéissez ? »

— « Du moins la plupart du temps. »

— « Eh bien, cela confirme ce que vous nous avez déjà dit. » Il risqua un pâle sourire. « La différence principale entre les Terrestres et les Lathiens, c'est que vous savez que vous êtes sous contrôle, alors que les Lathiens l'ignorent. »

— « Nous ne sommes soumis à aucun contrôle, conscient ou inconscient, » s'obstina Leeming. « Nous existons en libre association, tout comme vous avec votre épouse. Ni l'une ni l'autre des parties ne domine l'autre. »

— « Je l'ignore, n'ayant jamais été marié, » répondit Pallam. Il reporta son attention sur un autre point. « Poursuivez, commandant. »

— « Autant vous révéler que cette planète a été organisée en colonie pénitentiaire, » l'informa le commandant. « Nous détenons déjà beaucoup de prisonniers, surtout des Rigéliens. »

— « Et après ? » l'encouragea le Terrestre.

— « Il va en arriver d'autres. Deux mille Centauriens et six cents Thétiens devraient remplir une autre prison la semaine prochaine. Et les forces de nos alliés transporteront d'autres formes de vie de la Fédération dès qu'il y aura des astronefs disponibles. » Il jeta un regard calculateur à son interlocuteur. « Ce n'est qu'affaire de temps avant qu'ils nous inondent de Terrestres, tout aussi bien. »

— « Est-ce que cela vous inquiète ? »

— « Zangasta a décidé de ne pas accepter les Terrestres. »

— « Cela le regarde, » fit Leeming, avec une prodigieuse indifférence.

— « Zangasta est très intelligent, » reprit le commandant. « Son opinion bien établie est que rassembler une formidable armée de prisonniers sur une seule et même planète et y ajouter quelques milliers de Terrestres, c'est créer une situation dangereuse en puissance. Il prévoit des émeutes sur une trop vaste

échelle pour que nous les écrasions. En fait, nous pourrions même perdre ce monde, stratégiquement situé à l'arrière, et être alors soumis à de violentes attaques de la part de nos propres alliés. »

— « C'est la version officielle qu'il avance pour publication. Mais il a un point de vue plus personnel, en outre. »

— « Pardon ? »

Le visage sombre, Leeming s'expliqua : « C'est Zangasta lui-même qui a donné ordre de fusiller les prisonniers évadés immédiatement après leur capture. Il faut bien qu'il en soit ainsi, autrement personne n'oserait les abattre. Maintenant, il se sent mal à l'aise à cause d'un unique Eustache. Il pense donc que quelques milliers d'Eustaches augmenteraient considérablement le danger pour lui. Mais il se trompe. »

— « En quoi se trompe-t-il ? » demanda le commandant.

— « Parce qu'il n'y a pas que celui qui se repent pour n'avoir plus rien à craindre. Les morts non plus ne craignent rien. Il ferait mieux de donner contre-ordre s'il souhaite rester en vie. »

— « Je lui communiquerai vos observations. Cependant il ne sera peut-être pas nécessaire d'annuler cet ordre. Comme je vous l'ai dit, Zangasta est avisé. Il a conçu une stratégie subtile pour soumettre à des épreuves définitives et concluantes ce que vous nous avez raconté, tout en résolvant ses problèmes personnels. »

Vaguement alarmé, Leeming s'enquit : « M'est-il permis de connaître ses intentions ? »

— « Il a donné instruction de vous les faire savoir. Et il a déjà commencé à vous en informer. « Le commandant marqua un temps d'arrêt pour conférer plus d'effet à ses paroles. « Il a transmis à la Fédération une propositon d'échange de prisonniers. »

Leeming s'agitait sur son siège. Dieu tout-puissant ! Son plan s'épaississait et prenait de l'ampleur. Au départ il n'avait eu d'autre idée que de les persuader de le mettre hors de la prison, dans quelque endroit d'où il eût pu s'échapper sans perdre de temps. Maintenant, ils gobaient son histoire et la répandaient dans

toute la galaxie. Oh ! quelle toile d'araignée complexe nous tissons quand nous commençons à mentir !

« Bien plus, » poursuivait le commandant, « la Fédération a donné son accord à la condition que l'échange se fasse grade pour grade. C'est-à-dire capitaine contre capitaine, navigateur contre navigateur et ainsi de suite. »

— « C'est assez rationnel. »

— « Zangasta, » fit le commandant avec un sourire de loup, « a accepté à son tour, sous réserve que la Fédération reçoive en premier lieu tous les prisonniers terrestres et que l'échange ait lieu sur la base de deux contre un. Il attend la réponse. »

— « Deux contre un ? » répéta Leeming. « Vous voulez qu'ils vous rendent deux prisonniers contre un seul Terrestre ? »

— « Mais non, voyons ! » Le commandant souriait si largement qu'il découvrait ses gencives. « Deux des nôtres contre un Terrestre et son Eustache. C'est équitable, non ? »

— « Il ne m'appartient pas d'en décider. La Fédération en est seul juge, » fit Leeming en avalant sa salive.

— « En attendant une réponse qui réglera la question, Zangasta désire qu'on vous accorde un traitement de faveur. On vous transférera dans les quartiers des officiers, hors des murs, et vous y prendrez vos repas. Vous serez provisoirement traité comme un non combattant et vous jouirez d'un certain confort. Mais il est indispensable que vous promettiez de ne pas vous évader. » Seigneur ! Encore une difficulté ! Toute son histoire tendait à une évasion définitive. Il ne pouvait plus abandonner. Et il n'était nullement prêt à donner sa parole d'honneur avec la cynique intention de ne pas la tenir. « Je refuse, » dit-il d'un ton ferme.

Le commandant n'en croyait pas ses oreilles. « Vous ne parlez pas sérieusement ? »

— « Si. Je n'ai pas le choix. La loi militaire des Terrestres ne permet pas aux prisonniers de faire de telles promesses. »

— « Pourquoi pas ? »

— « Parce qu'aucun Terrestre ne peut endosser la responsa-

bilité de son Eustache. Comment voulez-vous que nous jurions de ne pas nous sauver quand nous sommes tout le temps à moitié dehors ? »

— « Gardes ! » appela le commandant, visiblement déçu.

Il se promena, mal à l'aise, dans sa cellule durant une bonne semaine, bavardant de temps à autre la nuit avec Eustache pour emplir les oreilles aux écoutes dans le couloir. La nourriture restait convenable. Les gardes le traitaient avec une certaine crainte. Quatre Rigéliens, repris, furent ramenés mais non fusillés. Tous les indices, toutes les manifestations lui donnaient à penser qu'il conservait une emprise sur l'ennemi.

Il était cependant très ennuyé. La Fédération dans l'ensemble et la Terre en particulier ne savaient absolument rien des Eustaches et envisageraient avec le mépris qu'elle méritait une proposition d'échange à deux contre un. Un net refus de leur part entraînerait pour lui des interrogatoires où on lui poserait des questions embarrassantes auxquelles il ne saurait que répondre.

Tôt ou tard les ennemis s'apercevraient qu'ils avaient sur les bras le plus grand menteur de l'histoire cosmique. Ils procéderaient alors à des tests démoniaques. Et, quand il y aurait échoué, ce serait la catastrophe.

Il n'inclinait pas à s'attribuer trop de mérite pour les avoir fait marcher jusque-là. Les livres qu'il avait lus démontraient que la religion locale était fondée sur le respect des esprits ancestraux. Ils connaissaient également ce qu'on appelle les esprits frappeurs. Le terrain était donc bien préparé. Il n'avait eu qu'à semer et à récolter. Quand une victime croit déjà à deux espèces d'esprits invisibles, il n'est guère difficile de lui en faire gober une troisième.

Mais si la Fédération expédiait une brève invitation à aller se faire voir, il était possible que cette troisième espèce soit violemment recrachée. A moins que, de quelques paroles astucieuses, il

ne puisse la leur faire ravaler avant qu'elle soit complètement expulsée. Comment s'y prendre ?

Il retournait encore le problème en tous sens quand on vint le chercher une nouvelle fois. Le commandant était là, mais non Pallam. A sa place, une douzaine de civils regardaient curieusement le prisonnier. Ils étaient donc treize au total, nombre des plus fatidiques pour l'envoyer à la hache.

Avec l'impression d'être un vampire à six queues dans un jardin zoologique, il s'assit et quatre des civils entamèrent immédiatement l'interrogatoire, en se relayant. Ils ne s'intéressaient qu'à une seule chose, les machin-chouettes. Ils les avaient manipulés pendant des heures sans aboutir à un autre résultat que de se comporter comme des idiots.

Quel en était le principe de fonctionnement ? Concentraient-ils l'expression mentale en un faisceau étroit ? A quelle distance son Eustache était-il hors de portée pour la conversation directe et devait donc être appelé dans la boucle ? Pourquoi était-il indispensable de procéder à une recherche directionnelle avant d'obtenir une réponse ? Comment avait-il tout d'abord appris à fabriquer les boucles ?

— « Je ne peux pas vous l'expliquer. Comment un oiseau sait-il qu'il doit faire un nid ? C'est une connaissance qui paraît instinctive. Je sais comment appeler Eustache depuis le premier âge où j'ai pu façonner un bout de fil.

— « N'importe quel fil conviendrait-il ? »

— « Du moment qu'il est non ferreux. »

— « Toutes les boucles terrestres sont-elles construites exactement de la même façon et aux mêmes dimensions ? »

— « Non. Cela varie avec l'individu. »

Il parvenait ainsi à les tenir en respect, se sentant le front brûlant et le ventre froid. Puis le commandant prit la suite.

— « La Fédération a refusé d'accepter les prisonniers terrestres avant ceux des autres espèces, ainsi que de les échanger à deux contre un et de pousser plus avant les débats. Elle accuse Zangasta de mauvaise foi. Qu'en dites-vous ? »

Leeming rassembla ses idées et observa : « Il y a de votre côté vingt-sept formes de vie dont les Lathiens et les Zebs sont de loin les plus puissantes. Eh bien, si la Fédération voulait accorder la priorité d'échange à une espèce en particulier, croyez-vous que les autres seraient consentantes ? Si l'espèce favorisée se trouvait-être celle des Transites, est-ce que les Lathiens et les Zebs voteraient en bloc pour qu'on les libère les premiers ? »

Un civil de haute taille, autoritaire, intervint : « Je m'appelle Daverd et je suis l'aide personnel de Zangasta. Il est du même avis que vous. Il estime que les Terrestres ont été battus aux voix. Il m'a donc été ordonné de vous poser une question. »

— « Laquelle ? »

— « Vos alliés de la Fédération sont-ils au courant de l'existence des Eustaches ? »

— « Non. »

— « Vous avez réussi à leur cacher la vérité ? »

— « Il n'est pas question de cacher quoi que ce soit. En présence d'amis, les Eustaches ne se manifestent pas. Ils ne passent à l'action que contre les ennemis et cela, on ne peut pas le dissimuler. »

— « Très bien. » Daverd se rapprocha pendant que les autres se penchaient en avant. « Ce sont les Lathiens qui ont déclenché cette guerre et les Zebs ont suivi le mouvement en raison de leur alliance militaire. Pour le reste, nous avons tous été entraînés dans le conflit pour des motifs divers. Les Lathiens sont puissants. Mais, comme nous le savons à présent, ils ne sont pas responsables de leurs actes. »

— « Qu'est-ce que cela peut me faire ? »

— « Isolément, nous les formes de vie numériquement plus faibles, nous ne pouvons tenir tête ni aux Lathiens ni aux Zebs. Mais, unis, nous sommes assez forts pour nous retirer de la guerre et défendre notre droit à la neutralité. Zangasta a donc consulté les autres espèces. »

Dieu du Ciel ! Ce qu'on peut faire avec une longueur de fil de cuivre !

« Il a reçu les réponses aujourd'hui, » poursuivit Daverd. « Tous sont prêts à faire front commun et à cesser la guerre à condition que la Fédération soit également prête à l'échange des prisonniers et à reconnaître leur neutralité. »

— « Cette soudaine unanimité des puissances mineures m'annonce quelque chose d'assez agréable, » remarqua Leeming, en montrant sa satisfaction.

— « Quoi donc ? »

— « Les forces de la Fédération ont dû gagner récemment une bataille importante. Quelqu'un s'est fait fendre l'oreille. »

Daverd se refusa à commenter le propos. « Pour le moment, vous êtes le seul Terrestre que nous détenions sur cette planète. Zangasta pense que nous pourrions facilement nous passer de vous. »

— « Ce qui veut dire ? »

— « Qu'il a décidé de vous envoyer près de la Fédération. Votre travail consistera à la persuader de se ranger à notre plan. Si vous échouez... deux cent mille otages pourraient en souffrir. »

— « Et la Fédération exercerait des représailles. »

— « Elle n'en saurait rien. Il n'y aurait plus ici ni Terrestre ni Eustache pour l'en informer par des moyens subreptices. Nous ne voulons plus accueillir de Terrestres. La Fédération ne saurait utiliser des renseignements qu'elle ne possédera pas ! »

— « Exact, » convint Leeming, « on ne peut se servir de ce qu'on n'a pas. »

Ils armèrent un destroyer léger, avec un équipage de dix Zangastiens, qui conduisit Leeming sur une planète d'intendance en bordure de la zone de combat. C'était un avant-poste des Lathiens, mais ceux-ci ne s'intéressèrent nullement à ce que pouvaient fabriquer leurs petits alliés. Ils entreprirent de rechemiser les tuyères du destroyer pendant qu'on transférait Leeming sur un petit vaisseau de patrouille monoplace. Les dix Zangastiens lui firent les salutations officielles avant son départ.

Après cela, il était tout seul à jouer. Le décollage fut terrible. Le siège était étrangement conformé et trop grand, les commandes à des endroits inattendus et beaucoup trop éloignées les unes des autres. La petite nef était rapide et puissante, mais ses réactions étaient différentes de celles du bâtiment de Leeming. Il ne saurait jamais comment il avait réussi à prendre son essor, mais il y parvint.

Après quoi il y avait le risque constant d'être pisté par les appareils de détection de la Fédération et anéanti en plein vol.

Il piqua droit sur la Terre. Il était agité et dormait mal. Il ne pouvait avoir confiance dans ses tuyères, même si la durée du voyage ne devait être que le tiers de celle passée à bord de son propre astronef. Il n'osait se fier non plus à ce système de pilotage automatique conçu par une race différente. D'ailleurs tout le bâtiment l'inquiétait pour la même raison. Et il craignait les forces de son camp car elles auraient tendance à tirer avant de poser des questions.

Il arriva quand même rapidement du côté sombre de la Terre et posa brutalement l'engin dans un champ, trois kilomètres à l'ouest d'un important spatioport.

La lune brillait sur la Wabash quand il approcha à pied de la grande grille. Une sentinelle l'interpella : « Halte ! Qui va là ? »

— « Lieutenant Leeming et Eustache Phénackertiban. »

— « Avancez pour reconnaissance. »

Il repartit en songeant vaguement que cette sommation était plutôt idiote. Pour reconnaissance ! La sentinelle ne l'avait jamais vu et ne le distinguerait d'aucun autre inconnu.

Quand il fut à la grille, une onde de lumière crue l'enferma. Un type qui avait trois galons en V sur la manche sortit d'une baraque voisine, armé d'un détecteur au bout d'un câble noir. Le détecteur se promena tout autour du nouveau venu, se concentrant ensuite sur le visage.

Dans la cabane, un haut-parleur lança : « Conduisez-le au bureau du Renseignement. »

Ils se mirent en marche.

La sentinelle poussa un cri d'alarme. « Hé là ! Où est l'autre mec ? »

— « Quel mec ? » s'enquit le sergent en jetant un coup d'œil circulaire.

— « Il est cinglé, » lui souffla Leeming.

— « Vous m'avez annoncé *deux* noms ! » glapit le soldat, un rien menaçant.

— « Eh bien, mon garçon, si vous le lui demandez gentiment, le sergent vous en trouvera encore toute une cascade ! » rétorqua Leeming. « N'est-ce pas, sergent ? »

— « Allons ! » fit le gradé, impatienté.

Ils arrivèrent au Bureau du Renseignement. L'officier de service était le colonel Farmer, un personnage rubicond que Leeming avait rencontré à plusieurs reprises. Farmer le regardait sans en croire ses yeux. Il répéta sept fois de suite : « Ça alors ! »

Sans autre préambule, Leeming grogna : « Qu'est-ce que cela veut dire ? On refuse d'échanger les prisonniers terrestres à deux contre un ? »

Farmer sursauta : « Vous êtes au courant ? »

— « Est-ce que j'en parlerais, dans le cas contraire ? »

— « Bon. Pourquoi accepterions-nous des propositions aussi idiotes ? »

Penché sur le bureau où il s'appuyait des deux mains, Leeming dit : « Il suffit que nous acceptions... à une condition. »

— « Laquelle ? »

— « Qu'ils concèdent le même accord en ce qui concerne les Lathiens. Deux prisonniers de la Fédération contre un Lathien et un Jeton. »

— « Un *quoi* ? »

— « Un Jeton. Les Lathiens sauteront sur l'occasion. Leur propagande répète partout et sur tous les tons qu'un Lathien vaut deux individus de toute autre espèce. Il sont trop prétentieux pour refuser une telle offre. Ils la publieront largement comme preuve que l'ennemi même reconnaît leur valeur. »

— « Mais... » commença Farmer, un peu perdu.

— « Leurs alliés y consentiront aussi, mais pour des motifs qui sont pour nous sans importance. Réfléchissez. Deux prisonniers de la Fédération contre un Lathien et son Jeton. »

Farmer gonfla le ventre et rugit : « Mais bon Dieu ! Qu'est-ce que c'est qu'un Jeton ? »

— « Facile à savoir, » répondit Leeming. « Consultez votre Eustache. »

Alarmé, cette fois, Farmer baissa le ton, parla le plus doucement possible. « On vous a signalé disparu. On vous croyait mort. »

— « J'ai fait un atterrissage forcé au diable vauvert et j'ai été capturé. On m'a collé en taule. »

— « Oui, oui, » fit Farmer en multipliant les gestes d'apaisement. « Mais comment diable vous êtes-vous échappé ? »

— « Farmer, je suis incapable de mentir. Je les ai entortillés avec mon machin-chouette. »

— « Hein ? »

— « Alors j'ai filé en chemin de fer et il y avait dix faplaps pour le faire marcher, » l'informa Leeming.

L'autre était sous le coup de la surprise. Leeming en profita pour décocher dans le bureau un coup de pied qui fit jaillir l'encre hors de l'encrier.

« Et maintenant mettez un peu à l'œuvre le brillant cerveau que vous êtes censé avoir au Renseignement ! Transmettez l'offre. Deux prisonniers contre un Lathien et un Jeton. » Il lança autour de lui un regard éperdu. « Et trouvez-moi un plumard. Je suis crevé ! »

En exerçant sur lui-même une énorme contrainte, Farmer demanda : « Lieutenant, vous rendez-vous compte que vous parlez à un colonel ? »

Leeming répondit par le mot qu'il avait inventé.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Plus X.

CLIFFORD

D. SIMAK

Mirage

ELLES sortirent de la nuit martienne, les six pitoyables petites créatures qui en cherchaient une septième.

Elles s'arrêtèrent à la limite de la lumière projetée par le feu de camp, immobiles, regardant de leurs yeux de chouette les trois Terriens.

Les Terriens restèrent figés, dans l'attente de ce qu'elles allaient faire.

— « Du calme, » dit Wampus Smith, parlant dans sa barbe, du coin des lèvres. « Ils vont s'approcher si nous ne bougeons pas. »

Au loin se fit entendre un doux gémissement, un gémissement atténué, qui passait sur la sauvage étendue de sable déchiquetée, parsemée de rochers pointus et de hautes buttes pierreuses.

Les six créatures se tenaient juste à la limite de la lumière projetée par le feu. Les flam-

© 1951, Clifford D. Simak.
Reproduit avec l'autorisation de l'agence littéraire Denise Clairouin.

mes lançaient des reflets rouges et bleus sur leur fourrure et leurs corps semblaient luire et se détacher sur l'obscur arrière-plan du désert.

— « Des Vénérables, » dit Nelson à Richard Webb par-dessus le foyer.

Webb retint sa respiration. C'était une chose qu'il n'avait jamais espéré pouvoir contempler. Un spectacle qu'aucun être humain n'avait jamais pensé voir : six Vénérables de Mars sortant du désert et de l'obscurité, se tenant en pleine lumière. Beaucoup de gens, il le savait, prétendaient que la race était maintenant éteinte, qu'elle avait été massacrée, chassée, abattue jusqu'à extinction complète par l'avidité des hommes des sables humains.

D'abord, les six créatures avaient paru identiques, six êtres sans la moindre différence ; au bout d'un moment, cependant, à force de les regarder, Webb pouvait percevoir quelques minimes différences physiques qui faisaient de chacun d'entre eux des individus séparés. Ils étaient six, pensa Webb, mais ils auraient dû être sept.

Ils s'approchèrent lentement, pénétrant plus profondément dans l'enceinte du camp. Un par un, ils s'assirent sur le sable, devant les trois hommes. Personne ne parlait ; la tension grandissait autour du feu tandis que, bien loin vers le nord, la chose continuait sa mélopée, comme une lame de couteau fine, aiguisée, coupant la nuit.

— « Humains heureux, » dit enfin Wampus Smith, utilisant pour parler le patois du désert. « Eux attendu longtemps. »

Une des créatures se mit à parler, moitié avec des mots anglais, moitié avec des mots martiens, et ce n'aurait été, pour une oreille non exercée, que pur charabia.

— « Nous mourons, » dit-elle. « Humains blesser trop longtemps. Humains aider maintenant. Maintenant, nous mourir. Humains aideront ? »

— « Humains tristes, » dit Wampus, essayant de faire passer de la tristesse dans la voix mais ne parvenant pas à dissimuler

complètement une certaine joie, un frisson d'envie, le tremblement du chien sur une piste toute chaude.

— « Nous sommes six, » dit la créature. « Six, pas assez. Nous avons besoin d'un autre. Nous pas trouver Sept, nous mourir. Notre race mourir pour toujours, maintenant. »

— « Pas pour toujours, » leur dit Smith.

Le Vénérable insista : « Pour toujours. Là, autres Six. Pas autre Sept. »

— « Comment les humains peuvent-ils vous aider ? »

— « Humain sait. Humain a Sept quelque part ? »

Wampus secoua la tête. « Où avons-nous Sept ? »

— « En cage. Sur Terre. Pour humains pouvoir voir. »

Wampus secoua de nouveau la tête. « Pas de Sept sur Terre. »

— « Il y en avait un, » dit doucement Webb. « Dans un zoo. »

— « Un zoo, » dit l'étrange créature en butant sur le mot qui ne lui était pas familier. « Nous vouloir dire cela. En cage. »

— « Il est mort, » dit Webb. « Il y a de nombreuses années. »

— « Humains en avoir un, » insista la créature. « Ici, sur la planète. Caché. Pour vendre. »

— « Je ne comprends pas, » dit Wampus, mais Webb savait qu'il avait compris, à cause de sa manière de parler.

— « Trouver Sept. Pas tuer. Sachant nous venir, sachant nous payer. »

— « Payer ? Comment ? »

— « La cité, » dit la créature. « La vieille cité. »

— « C'est votre cité, » dit Nelson à Webb. « Les ruines que vous cherchez. »

— « Dommage de ne pas avoir un Sept, » dit Wampus. « Nous aurions pu le leur donner et ils nous auraient conduits aux ruines. »

— « Humains blesser trop longtemps, » dit la créature. « Humains tuer tous les Sept. Ont de belles fourrures. Femmes humains les portent. Elles paient cher pour fourrures de Sept. »

— « Seigneur, oui ! » dit Nelson. « Cinquante mille pour une

fourrure, dans le commerce. Pas moins d'un demi-million pour une cape de quatre peaux faite à New York. »

Webb eut une nausée en y pensant, surtout à cause du ton léger qu'avait pris Nelson pour le dire. Maintenant, c'était illégal, bien sûr, mais la loi avait été trop tardive pour sauver les Vénérables. Bien qu'une loi, à bien y réfléchir, n'aurait pas dû être nécessaire. Un être humain, avec toute sa droiture... une forme de vie intelligente, en toute justice, ne devrait pas chasser et tuer un autre être intelligent pour le dépouiller de sa fourrure et la vendre contre cinquante mille dollars.

— « Pas de Sept caché, » était en train de dire Wampus. « La loi dit que nous sommes amis. Personne n'oserait blesser un Sept. Personne n'oserait cacher un Sept. »

— « La loi est loin, » dit la créature. « Humain fait sa propre loi. »

— « Pas nous, » dit Wampus. « Nous ne tournons pas la loi. »

Voilà qui était drôle, pensa Webb.

— « Vous aider ? » demanda la créature.

— « Essayer, peut-être, » leur dit Wampus, l'air implorant. « Pas bon, cependant. Vous ne pouvez pas trouver. Humains ne peuvent pas trouver. »

— « Vous trouver. Nous vous montrons la cité. »

— « Nous regarder, » dit Wampus. « Regarder bien. Voir Sept, l'apporter. Où êtes-vous ? »

— « Entrée du canyon. »

— « Bien, » dit Wampus. « Conclu ? »

— « Conclu, » dit la créature.

Lentement, ils se mirent tous les six debout et retournèrent dans la nuit. A la limite de la lumière, ils s'arrêtèrent. Leur porte-parole se retourna vers les trois hommes.

— « Revoir, » dit-il.

— « Au revoir, » dit Wampus.

Puis ils s'éloignèrent et retournèrent dans le désert.

Les trois hommes restèrent assis et écoutèrent longtemps, ne sachant pas ce qu'ils écoutaient mais gardant leurs oreilles attentives au moindre bruit, s'efforçant de déchiffrer dans les sons le mouvement vivant qui avait surgi près du feu.

Sur Mars, pensait Webb, on écoute toujours. C'est à ce prix que l'on survit. Guetter et écouter, et rester calme, tranquille. Et impitoyable aussi. Frapper avant d'être frappé. Voir et écouter un danger et s'y préparer, le devancer d'une demi-seconde. Et savoir reconnaître un danger dès l'instant où on le voit ou l'entend.

A la fin, Nelson reprit ce qu'il faisait quand les six étaient arrivés ; il recommença à aiguiser son couteau de brousse sur une pierre portative, jusqu'à lui donner le tranchant d'un rasoir.

Le grincement doux, aigu, du métal qui allait et venait sur la pierre ressemblait à des battements de cœur, à une pulsation qui ne trouvait pas son origine près du feu de camp mais qui venait de l'obscurité ; c'était la pulsation, les battements de cœur du désert lui-même.

Wampus prit la parole : « C'est trop bête, Lars, que nous ne sachions pas où trouver ce Sept. »

— « Oui, » dit Lars.

— « Ce ne serait pas une mauvaise affaire, » dit Wampus. « Il est probable qu'il y a un trésor dans cette vieille cité. Toutes les histoires en parlent. »

Nelson poussa un grognement : « Ce n'est que des histoires. »

— « Des pierres, » dit Wampus. « Des pierres tellement brillantes et si bien polies qu'elles vous éblouissent. Des quantités de pierres. Si nombreuses qu'un homme n'aurait pas assez de force pour les emporter. »

— « Un chargement suffirait, » déclara Nelson. « Juste un chargement, et nous en aurions assez pour la vie ! »

Webb vit que les deux autres le regardaient avec attention, clignant des yeux sous la lumière du feu de camp.

C'est presque avec colère qu'il répondit :

— « Je ne sais rien de ce trésor. »

— « Vous en avez entendu parler, » dit Wampus.

Webb approuva : « Dans une certaine mesure. Mais le trésor ne m'intéresse pas. Je ne crois d'ailleurs pas que nous puissions trouver le moindre trésor. »

— « Mais cela ne vous ennuierait pas d'en trouver un, n'est-ce pas ? » demanda Lars.

— « Cela n'a rien à voir, » leur dit Webb. « D'une manière ou d'une autre. »

— « Que savez-vous de cette cité ? » questionna Wampus ; il ne demandait pas cela seulement pour poursuivre la conversation, c'était une question qui exigeait une réponse, une question posée à bon escient. « Vous avez bavardé tant et plus à ce sujet, vous y avez fait des allusions, mais vous n'avez rien dit de précis. »

Webb regarda fixement l'homme pendant un certain temps. Puis il reprit lentement la parole : « Je ne sais pas grand-chose. Seulement cela : je crois savoir où elle se trouve. A cause des données géographiques, géologiques et agricoles. J'ai déterminé où devaient se trouver l'herbe, les bois et l'eau, quand Mars était une jeune planète, une planète nouvelle. J'ai essayé de localiser où, théoriquement, se serait trouvée la meilleure place pour l'éclosion d'une civilisation. C'est tout ce que je sais. »

— « Et vous n'avez jamais pensé à un trésor ? »

— « J'ai pensé que je trouverais quelques restes de la civilisation martienne, » dit Webb. « Comment elle est née, comment elle a disparu, à quoi elle ressemblait. »

Wampus cracha par terre, de fureur.

— « Vous ne savez même pas s'il y a une ville ! »

— « Je ne le savais pas jusqu'à maintenant, » dit Webb. « Mais je sais maintenant qu'il y en a une. »

— « Vous le savez à cause de ce qu'ont dit ces petites créatures ? »

Webb approuva :

— « Oui, à cause de ce qu'elles ont dit. C'est bien ça. »

Wampus émit un grognement puis resta silencieux.

Webb considérait les deux hommes qui se trouvaient de l'autre côté du feu.

Ils me prennent pour un imbécile, pensait-il. Ils me méprisent parce que je ne me mets pas en avant. Ils m'abandonneraient immédiatement si cela devait leur servir à quelque chose, ils m'enfonceraient même un couteau dans le corps sans hésiter si cela devait leur être utile, si je détenais quelque chose qu'ils désirent.

Il comprit qu'il n'avait pas le choix. Il ne pouvait pas partir seul dans le désert car, s'il essayait de le faire, il ne survivrait pas plus de deux jours. Survivre dans un tel endroit exigeait des connaissances spéciales, une technique particulière, et aussi un certain état d'esprit. Un homme devait développer en lui-même une haute capacité de survie pour être capable de circuler en dehors des comptoirs, sur Mars.

Et les comptoirs étaient maintenant fort loin. Quelque part vers l'est.

— « Demain, » dit Wampus, « nous prendrons une autre direction. Nous irons au nord au lieu de nous diriger vers l'ouest. »

Webb ne dit rien. Il laissa glisser sa main le long de sa ceinture et toucha légèrement son pistolet, comme pour s'assurer qu'il l'avait toujours sur lui.

Ç'avait été une erreur d'engager ces deux-là, il le savait bien. Mais il était probable qu'il n'aurait pas pu trouver mieux. Ils faisaient tous partie de cette sorte de gens vicieux, coriaces qui écumaient le désert, qui chassaient, posaient des pièges, travaillaient dans les mines, prenaient tout ce qu'ils trouvaient. Wampus et Nelson étaient les deux seuls hommes dans le poste quand il y était arrivé. Tous les autres étaient partis la semaine précédente et étaient déjà sur leurs terrains de chasse.

Au début, ils s'étaient montrés respectueux, presque obséquieux, mais, à mesure que passaient les jours, ils étaient devenus de plus en plus sûrs d'eux, et même insolents. Webb savait bien qu'ils l'avaient considéré comme une poire ; il savait maintenant que, s'ils restaient à leur poste, c'était seulement parce qu'ils n'avaient

rien d'autre à se mettre sous la dent. Il était celui qui leur assurait la subsistance. Il leur avait fourni le matériel dont ils avaient besoin pour retourner dans le désert. Ils l'avaient exploité et il n'était plus maintenant, pour eux, qu'un fardeau.

« J'ai dit, » déclara Wampus, « que nous nous dirigerions demain vers le nord. »

Webb ne répondit toujours pas.

« Vous m'avez entendu, je pense ? » demanda Wampus.

— « Oui, la première fois, » dit Webb.

— « Nous allons vers le nord, » dit Wampus, « et nous voyagerons vite. »

— « Vous y avez un Sept quelque part ? »

Lars ricana. « N'est-ce pas la chose la plus loufoque dont on ait jamais entendu parler ? Il faut qu'ils soient sept ! Nous, il nous faut seulement être un homme et une femme. »

— « Je vous ai demandé, » dit Webb à Wampus, « si vous aviez mis un Sept en cage quelque part ? »

— « Non, » dit Wampus. « Nous allons vers le nord, c'est tout. »

— « Je vous ai engagé pour me conduire vers l'ouest. »

Wampus lui fit une grimace. « Je crois que vous l'avez déjà dit, Webb. J'aimerais quand même savoir exactement ce que vous en pensez. »

— « Vous voulez m'abandonner ici, » dit Webb. « Vous avez pris mon argent et vous avez accepté de me servir de guides. Vous avez maintenant autre chose à faire. Ou vous avez un Sept ou vous croyez savoir où en trouver un. Et si je suis au courant, si je parle, vous seriez en danger. Alors, il n'y a que deux choses que vous puissiez me faire. Vous pouvez me tuer ou vous pouvez m'abandonner et laisser autre chose faire le travail à votre place. »

— « Nous vous donnons le choix, il me semble, » dit Lars.

Webb regarda Wampus ; l'homme fit un geste d'approbation. « C'est à vous de choisir, Webb. »

Il pouvait naturellement essayer de prendre son pistolet. Il pouvait descendre l'un d'eux, sans doute, avant que l'autre le tue.

Mais il n'y gagnerait rien. Il serait tout aussi mort que s'ils le tuaient. De quelque manière qu'il considère le problème, il était promis à la mort, car des centaines de kilomètres le séparaient des comptoirs et, même s'il était capable de traverser une telle distance, il n'avait aucune certitude de parvenir jusqu'à eux.

« Nous allons partir tout de suite, » dit Wampus. « Ce n'est pas très agréable de voyager dans l'obscurité, mais ce ne sera pas la première fois que nous le ferons. Nous serons loin au nord dans un ou deux jours. »

Lars fit un signe d'approbation. « Quand nous serons rentrés aux comptoirs, Webb, nous boirons un coup à votre santé. »

Wampus voulut, lui aussi, faire de l'esprit. « Oui, de la bonne gnôle, Webb. Nous pourrons nous offrir de la bonne gnôle, alors. »

Webb ne dit rien, ne fit pas un mouvement. Il resta assis sur le sol, très calme.

Et c'était bien là, se disait-il, que quelque chose n'allait pas chez lui : le fait de pouvoir rester assis en sachant ce qui allait se passer et pourtant de ne pas se sentir concerné.

Peut-être était-ce à cause de ces kilomètres de désert, de pays dur, aride, à cause de cette vie désaxée, malsaine, que l'on menait dans ce pays : avoir toujours faim, toujours chasser, avec cette vie féroce qui rôde autour de vous, qui vous guette, qui vous tue. Ici, la vie était réduite à l'essentiel et l'on apprenait vite combien est étroite la frontière qui sépare la vie de la mort.

Wampus se décida enfin à rompre le silence. « Eh bien, Webb, que choisissez-vous ? »

— « Je crois, » dit sérieusement Webb, « que je préfère garder une chance de vivre. »

Lars émit un claquement de langue. « C'est triste. J'espérais que vous choisiriez l'autre solution. Nous aurions pu prendre tout le matériel. Mais, comme ça, il va falloir que nous vous laissions quelque chose. »

— « Vous pouvez toujours revenir, » dit Webb, « et me tuer pendant que je serai assis ici. Cela vous sera facile. »

— « Ce n'est pas une mauvaise idée, » dit Wampus.

Lars l'interrompit :

— « Donnez-moi votre pistolet, Webb. Je vous le jetterai quand nous partirons. Mais nous n'allons pas vous donner une chance de nous tirer dans le dos pendant que nous nous préparons. »

Webb sortit son pistolet de son étui et le leur tendit. Il resta assis où il était et les regarda faire leurs paquets, empiler les vivres dans la voiture des sables.

Tout fut enfin prêt.

— « Nous vous en laissons assez pour subsister, » lui dit Wampus. « Plus qu'il ne faut même. »

— « C'est probable, » dit Webb. « Croyez-vous que je vais pouvoir subsister très longtemps ? »

— « Si j'étais à votre place, » dit Wampus, « j'en finirais aussi vite que possible ; ce serait plus facile. »

Webb resta longtemps assis, écoutant le bruit du moteur jusqu'au bout, puis il attendit encore le coup de feu qui devait le faire s'écrouler la tête la première dans le foyer incandescent.

Il finit par se rendre compte qu'il ne viendrait pas. Il remit du combustible sur le feu et se glissa dans son sac de couchage.

Le lendemain matin, il se mit en route vers l'est, suivant à rebours les traces de la voiture des sables. Elles le guideraient, il le savait, pendant une semaine ou deux, mais en fin de compte elles disparaîtraient, effacées par le sable dérivant et par le vent faible et plaintif qui soufflait parfois sur le désert froid.

Mais, tant qu'il les suivrait, il saurait du moins qu'il était dans la bonne direction. De toute manière, il serait probablement mort avant qu'elles soient effacées, car le désert comportait trop de dangers cachés pour que l'on soit jamais certain de survivre du jour au lendemain.

Il marchait le pistolet à la main, regardant de tous côtés, s'arrêtant au sommet de chaque crête pour étudier le terrain qui s'étalait devant lui avant de s'y engager.

Il n'était pas habitué à porter le paquet qu'il avait maladroite-

ment fait avec son sac de couchage et qui devenait de plus en plus lourd à mesure que le temps passait ; il lui sciait les épaules. Le soleil chauffait ; il était aussi chaud que la nuit suivante allait être froide, et la soif commençait à lui dessécher la gorge. Il buvait de loin en loin quelques gorgées d'eau ; il économisait la petite provision que les deux hommes lui avaient laissée.

Il savait qu'il n'arriverait pas à rentrer. Quelque part entre l'endroit où il se trouvait maintenant et les comptoirs, il mourrait par manque d'eau, ou d'une morsure d'insecte, ou déchiré par les crocs et les griffes de quelque animal féroce, ou tout simplement d'épuisement.

Quand on y pensait, il n'y avait véritablement aucune raison qu'un homme essaye de rentrer alors qu'il n'y avait pratiquement aucune chance d'y arriver. Mais Webb ne s'était pas arrêté pour raisonner ; il s'était tourné vers l'est et suivait les traces de la voiture.

Car il y avait en lui *une valeur humaine* qui lui disait qu'il devait au moins essayer, qu'il devait aller aussi loin qu'il était possible d'aller, lutter aussi longtemps que possible contre la mort. Alors, il allait, il allait aussi loin qu'il le pouvait, et il évitait la mort.

Il repéra la fourmilière juste à temps pour la contourner, mais il la contourna de trop près et les insectes, percevant l'odeur d'une proie passant à leur portée, se déroulèrent comme un ruisseau à sa poursuite. Il lui fallut courir pendant un kilomètre avant de pouvoir les distancer.

La bête sauvage était tapie dans le sable qui la camouflait, elle l'attendait, mais il la vit aussi en temps utile et la tua sur place d'un coup de feu. Plus tard dans la journée, alors qu'un autre monstre surgissait de derrière un rocher, il put le toucher d'une balle entre les yeux avant qu'il ait seulement couvert la moitié de la distance qui les séparait.

Pendant une heure il resta accroupi dans le sable, sans bouger, pendant qu'un énorme insecte, qui ressemblait à un bourdon mais n'en était pas un, chassait l'objet qu'il avait aperçu il n'y avait

qu'un instant. Mais, comme l'insecte ne pouvait reconnaître les choses qu'au seul mouvement, il finit par abandonner la partie et s'en aller. Webb resta accroupi encore pendant une demi-heure, au cas où il ne serait pas parti et se serait caché quelque part, dans l'attente de revoir le mouvement qu'il avait déjà vu, pour reprendre la chasse.

En ces circonstances, il évita la mort, mais il savait bien que l'heure viendrait où il ne verrait pas un danger ou, s'il le voyait, ne serait pas assez rapide pour l'éviter.

Et les mirages se mirent de la partie, distrayant ses yeux, sa vue des choses qu'il aurait dû surveiller. Des mirages qui s'élançaient vers le ciel mais touchaient au sol. Des images tentantes de choses qui ne pouvaient pas exister sur Mars, des images d'endroits qui avaient pu exister à une certaine époque, mais très longtemps auparavant.

Des mirages de fleuves larges et majestueux, avec des voiles au milieu d'eux. Des mirages de forêts vertes montant sur les collines, si claires, si proches que l'on pouvait même voir les petites taches des fleurs sauvages entre les arbres. Et il vit aussi des mirages de montagnes couvertes de neige, dans un monde qui ne connaissait pas de montagne.

Tout en marchant, il regardait s'il ne voyait pas du combustible, espérant trouver des amas de bois « embaumé » dépassant du sable, du bois qui provenait de l'époque lointaine et obscure où ces collines et ces vallées avaient été couvertes de forêts, du bois qui avait échappé aux ravages du temps et qui, maintenant, reposait comme des momies d'arbres desséchées, dans l'aridité du désert.

Mais il n'y en avait pas ; et il était plus que vraisemblable qu'il allait passer la nuit en plein air, sans feu. Il savait bien qu'il ne pourrait pas supporter une nuit en plein air, une nuit sans feu. S'il l'essayait, il serait gelé une heure après le coucher du soleil.

Il lui fallait trouver un abri dans l'une des nombreuses cavernes de ces sauvages formations rocheuses qui parsemaient le

désert. Il devait trouver une caverne et en chasser ce qui pouvait s'y trouver, en fermer l'entrée avec des pierres et des rochers, et dormir le pistolet à la main.

Cela paraissait facile quand il y pensait mais, bien qu'il y eût de nombreuses cavernes, il était obligé de les abandonner les unes après les autres, car elles avaient toutes des ouvertures trop grandes pour qu'il puisse les protéger contre une éventuelle attaque. Il savait bien qu'une caverne avec une entrée non protégée ne serait qu'un piège mortel.

Il n'avait plus devant lui qu'une heure de soleil quand il trouva enfin la caverne convenable, une caverne au bord d'une saillie rocheuse qui dépassait d'une colline abrupte.

D'en bas, il resta de longues minutes immobile, surveillant la colline. Rien ne bougeait. Il n'y avait aucune tache de couleur qui fût révélatrice.

Il partit lentement, enfonçant profondément ses pieds dans la pente meuble, se creusant son chemin pas à pas, s'arrêtant de longues minutes pour reprendre son souffle et surveiller la pente au-dessus de lui.

Lorsqu'il fut sur la saillie, il s'approcha avec précaution de la caverne, le pistolet au poing, car il lui était impossible de prévoir ce qui pourrait en sortir.

Il hésitait, ne sachant pas ce qu'il devait faire. Envoyer un éclair de sa lampe pour voir ce qu'il y avait ? Ou tout simplement braquer son pistolet dans l'ouverture et arroser l'intérieur d'une rafale mortelle ?

Il ne fallait pas avoir de scrupules, se dit-il. Mieux valait tuer une créature inoffensive que de risquer d'affronter un danger.

Il n'entendit pas de bruit jusqu'au moment où des griffes cliquetèrent sur la saillie rocheuse derrière lui. Il jeta rapidement un coup d'œil par-dessus son épaule et vit la bête qui était presque sur lui, avec une énorme gueule ouverte, des crocs meurtriers et de petits yeux luisant cruellement.

Il n'avait pas le temps de se retourner et de tirer. Il n'avait plus le temps que pour une chose.

Ses jambes se détendirent comme les pistons d'un moteur, précipitant son corps dans la caverne. Les crocs attrapèrent son épaule et déchirèrent ses vêtements, lui entaillèrent le bras, mais il avait passé, il était libre. Il était libre et roulait sur lui-même. Quelque chose heurta son visage, il roula sur quelque chose qui protesta d'une voix éraillée. Plus loin, dans un coin de la caverne, une chose se mit à miauler.

Webb se mit à genoux et dirigea son pistolet vers l'entrée de la caverne ; il vit le gros mufle de la bête féroce qui l'avait attaqué ; elle cherchait à entrer.

Le mufle se retira et, à la place, la bête avança une énorme patte qu'elle enfonça, à la recherche de la nourriture contenue dans la caverne.

Près de Webb, plusieurs bouches se mirent à s'agiter et une douzaine de voix, qui parlaient le jargon du désert, lui dirent :

— « Humain, humain, tuer, tuer, tuer ! »

Le pistolet de Webb cracha, la patte devint molle et se retira lentement de la caverne. Le grand corps gris s'écroula et ils l'entendirent heurter la saillie rocheuse et glisser le long de la pente.

« Merci, humain, » dirent les voix. « Merci, humain. »

Lentement, Webb s'assit et remit son pistolet dans son étui.

Il entendait tout autour de lui le bourdonnement de la vie.

Son front était couvert de sueur ; il sentait l'humidité couler de ses aisselles sur ses flancs.

Qu'est-ce qu'il y avait donc dans la caverne ? Qu'est-ce qu'il y avait donc auprès de lui ?

Qu'ils lui eussent parlé ne signifiait rien. La moitié de ce que l'on appelait des animaux, sur Mars, savaient parler le jargon du désert, ce jargon qui ne comprenait que quelques centaines de mots, des mots terriens, des mots martiens, et des mots de Dieu sait où.

Car ici, sur Mars, beaucoup d'animaux n'étaient pas du tout des animaux mais plus simplement des formes dégénérées de la vie qui, à une certaine époque reculée, avait animé une civilisation

complexe. Les Vénérables, qui avaient encore conservé en partie la forme des bipèdes, devaient avoir atteint la plus haute forme de civilisation et vivaient à force de compromis et de tolérance.

— « Sécurité, » lui dit une voix. « Confiance. Loi des cavernes. »

— « Loi des cavernes ? »

— « Tuer dans caverne, non. Tuer en dehors des cavernes, oui. Sécurité dans les cavernes. »

— « Moi pas tuer, » dit Webb. « Loi des cavernes, bonne. »

— « Humains connaissent loi des cavernes ? »

Webb déclara : « Humain garde loi des cavernes. »

— « Bon, » dit la voix. « Tous en sécurité maintenant. »

Webb se détendit. Il posa son pistolet sur ses genoux et laissa tomber son paquet, s'étendit et frotta ses épaules douloureuses et pleines d'ampoules.

Il pouvait faire confiance à ces créatures, se dit-il. Une chose aussi élémentaire et aussi simple que la loi des cavernes était une chose que l'on pouvait comprendre et en quoi l'on pouvait avoir confiance. Cette loi provenait d'un besoin élémentaire, le besoin qu'ont les plus faibles des créatures d'oublier les différences qui les séparent, d'oublier leur férocité respective les unes pour les autres, dès la tombée de la nuit, le besoin de se trouver un sanctuaire commun pour se protéger contre les créatures plus grosses et plus féroces, et contre les tueurs solitaires qui se réveillent quand disparaît le soleil.

Une voix dit : « Vient la lumière, humain tuera. »

Une autre voix se fit entendre : « Humain observe loi de la caverne dans obscurité. Pas de loi des cavernes dans lumière. Humain tue quand vient lumière. »

— « Humain pas tuer quand vient lumière, » répondit Webb.

— « Tous humains tuer, » dit l'une des choses. « Humains tuer pour fourrure. Humains tuer pour nourriture. Nous, fourrure. Nous, nourriture. »

— « Cet humain jamais tuer, » dit Webb. « Cet humain ami. »

— « Ami ? » demanda l'une d'elles. « Nous pas connaître ami. Expliquer ami. »

Webb n'essaya pas d'expliquer le sens de ce mot. Il savait que c'était inutile d'essayer. Ces animaux ne pouvaient pas en comprendre le sens. L'amitié n'existe pas dans le désert.

Au bout d'un moment, il demanda : « Des rochers ici ? »

Une des voix répondit : « Rochers dans caverne. Humain veut rocher ? »

— « Pour boucher entrée caverne, » dit Webb. « Tueur pourra pas entrer. »

Les bêtes semblèrent réfléchir un moment. Enfin, l'une d'elles dit : « Rochers, bon. »

Elles apportèrent des rochers et des pierres ; Webb les aida, obstruant soigneusement l'entrée de la caverne.

L'obscurité était trop profonde pour qu'il pût voir les créatures mais, en travaillant, elles le frôlaient. Certaines d'entre elles étaient douces et soyeuses, d'autres avaient des écailles comme des crocodiles, des écailles qui lui déchiraient la peau quand il les heurtait. Il y en avait une qui était si douce et si pulpeuse qu'elle lui donnait la chair de poule.

Il s'installa dans un coin de la caverne, mettant son sac de couchage entre lui et la paroi. Il aurait aimé se glisser à l'intérieur mais, pour cela, il aurait fallu qu'il le défasse et il savait bien que, s'il déballait ses affaires, il ne retrouverait rien le lendemain matin.

Il se rassura en se disant que la chaleur animale de toutes ces créatures empêcherait peut-être la caverne de trop se refroidir. Il faisait froid, sans doute, mais pas trop froid pour la vie humaine. C'était d'ailleurs, il le savait bien, un risque à courir.

Dormir amicalement pendant la nuit, se tuer mutuellement et s'éviter les uns les autres quand vient l'aurore. Ils appelaient cela la loi. La loi des cavernes. Il y avait là de quoi écrire un livre ; c'était quelque chose dont il n'avait jamais entendu parler dans aucun des ouvrages d'archéologie qu'il avait lu. Et il les avait tous lus.

Sur Mars, il y avait quelque chose qui le fascinait. Un mystère,

une solitude, un vide et une régression qui le hantaient et le poussaient à essayer de lever un coin du voile, à essayer de rechercher les raisons de cette régression, à s'efforcer de mesurer la grandeur de cette civilisation qui, dans quelque période obscure et reculée, s'était elle-même détruite.

De savants ouvrages avaient déjà traité de ce problème. Il y avait eu les recherches d'Axelson au sujet des jarres à eau symboliques ; il y avait eu les tâtonnements de Mason pour retrouver les traces des grandes migrations. Il y avait aussi eu Smith qui avait exploré pendant des années ce monde désertique et avait rassemblé des légendes éparses courant parmi les petites créatures dégénérées, des légendes qui parlaient d'une antique grandeur et d'un âge d'or. Des mythes, pour la plupart, sans doute, mais il devait bien y avoir quelque part une réponse à l'origine de ces mythes. Les légendes folkloriques ont toujours une origine réelle, elles ne naissent pas spontanément ; elles commencent par un fait, puis à ce fait s'ajoute un autre fait, et les deux faits réunis sont déformés et le mythe prend naissance. Mais, à l'origine, derrière le mythe, il y a toujours une source réelle.

S'il en est ainsi, il devait en être de même avec le mythe qui vantait la grande et puissante cité ayant surpassé tout ce qui avait existé sur Mars, une ville dont la renommée s'étendait aux quatre coins de la planète.

Un lieu fort cultivé, se disait Webb, un lieu où tous les perfectionnements, tous les rêves, tous les espoirs de ce qui avait autrefois été une grande planète avaient dû se réunir.

Et pourtant, après plus d'un siècle d'explorations et de fouilles, les archéologues terriens n'avaient pas encore trouvé trace de la moindre cité, et surtout pas de cette cité entre toutes. Des débris de cuisine et des tombes, des décombres d'habitations où l'on trouvait les ossements épars du grand peuple qui avait vécu là à une certaine époque, oui, on en avait découvert des quantités. Mais pas la moindre cité d'importance.

Elle devait bien se trouver quelque part, pourtant. Webb en était convaincu. Le mythe ne pouvait mentir car il était trop ré-

pandu, dans trop d'endroits différents, et par de trop nombreux animaux différents — ces animaux qui avaient autrefois été des êtres intelligents.

Mars me fascine, pensait-il, et me fascinera toujours, mais cette fascination me tuera, cette fascination est mortelle. La mort rôde dans les vallées désertiques, elle me guette sur les buttes. La mort est dans cette caverne, aussi, car ils peuvent me tuer demain matin pour m'empêcher de les tuer ; ils peuvent très bien n'observer la trêve nocturne que le temps nécessaire pour se débarrasser de moi.

La loi des cavernes ? Une survivance des jours antiques, une réminiscence d'une fraternité maintenant disparue ? Ou alors une nécessité des mauvais jours, loi devenue nécessaire quand la fraternité avait été brisée ?

Il s'appuya la tête contre la roche et ferma les yeux. Qu'ils me tuent s'ils le veulent, pensait-il, mais moi je ne les tuerai pas. Car il y a eu trop de meurtres commis par les humains sur la planète Mars. Il faut au moins que je paye ma part de dette. Je ne vais pas tuer qui m'a accueilli.

Il se souvint que, pendant qu'il rampait sur la saillie rocheuse, à l'entrée de la caverne, il s'était demandé s'il devait d'abord jeter un coup d'œil ou bien tirer une rafale de son pistolet et nettoyer la caverne, à tout hasard, simplement pour s'assurer que rien ne pourrait lui nuire.

Je ne savais pas, se dit-il. Je ne savais pas.

Une douce fourrure se frotta contre lui et une voix lui parla. « Ami signifie par blessures ? Ami signifie pas tuer ? »

— « Pas blessures, » dit Webb. « Pas tuer. »

— « Vous avoir vu six ? » demanda la voix.

Webb s'écarta du rocher et s'assit calmement.

« Vous avoir vu six ? » La voix se faisait insistante.

— « J'ai vu les six, » dit Webb.

— « Quand ? »

— « Un soleil. »

— « Où six ? »

— « Entrée du canyon, » dit Webb. « Attendent à l'entrée du canyon. »

— « Vous chasser Sept ? »

— « Non, » dit Webb. « Je rentre à la maison. »

— « Autres humains ? »

— « Au nord, » dit Webb. « Ils chassent Sept au nord. »

— « Eux tuer Sept ? »

— « Attraper Sept, » dit Webb. « Mener Sept à six. Voir cité. »

— « Six promettre ? »

— « Six promettre, » dit Webb.

— « Vous bon humain. Vous humain ami. Vous pas tuer Sept. »

— « Pas tuer, » répéta Webb.

— « Tous humains tuer. Tuer sûrement Sept. Sept avoir belle fourrure. Payer beaucoup. Beaucoup Sept morts pour humains. »

— « Loi dire pas tuer, » déclara Webb. « Loi humaine dit Sept ami. Pas tuer ami. »

— « Loi ? Comme loi des cavernes ? »

— « Comme la loi des cavernes, » dit Webb.

— « Vous bon ami de Sept ? »

— « Bon ami de tous, » dit Webb.

— « Moi, Sept, » dit la voix.

Webb resta assis et attendit que cette vérité parvienne jusqu'à son cerveau.

— « Sept, » dit-il enfin. « Toi aller entrée du canyon. Trouver six. Eux attendent. Humain ami content. »

— « Ami humain veut cité, » dit la créature. « Sept ami pour humain. Humain trouver Sept. Humain voir cité. Six promettre. »

Webb rit bruyamment, avec amertume. Enfin venait la chance qu'il avait si longtemps espérée. Enfin, il allait avoir ce qu'il désirait, et faire ce qu'il était venu faire sur Mars. Mais il ne pourrait pas le faire. Non, tout simplement, il était incapable de le faire.

— « Humain pas aller, » dit-il. « Humain mourir. Pas nourriture, pas eau. Humain mourir. »

— « Nous prendre soin humain, » lui dit Sept. « Pas ami humain avant. Humains tous tuer. Ami humain venir. Nous prendre soin de lui. »

Webb demanda : « Vous donner humain nourriture ? Vous trouver humain eau ? »

— « Prendrons soin, » dit Sept.

— « Comment Sept savoir que j'ai vu six ? »

— « Humain parler. Humain penser. Sept savoir. »

C'était donc ça... de la télépathie. Quelque vestige d'un ancien pouvoir, quelque attribut d'une magnifique civilisation pas encore tout à fait oubliée. Mais combien d'autres créatures, dans cette caverne, avaient aussi ce pouvoir ?

— « Humain aller avec Sept ? » demanda Sept.

— « Humain aller, » dit Webb.

Pourquoi pas ? se demandait-il. Aller vers l'est, retourner vers les comptoirs, ce n'était pas une solution à son problème. Il savait bien qu'il ne pourrait pas atteindre les comptoirs. Il n'avait pas assez de nourriture. Il n'avait pas assez d'eau. Une bête sauvage le capturerait certainement et se nourrirait de lui. Il n'avait aucune chance.

S'il acceptait d'accompagner la petite créature qui se trouvait à côté de lui dans la caverne, il avait encore une chance. Pas très grande, mais une chance tout de même. Il aurait de l'eau et de la nourriture, ou au moins une chance d'avoir de l'eau et de la nourriture. Il ne serait plus seul pour guetter la mort subite qui rôdait dans le désert, il aurait quelqu'un pour le prévenir, quelqu'un qui connaissait le danger.

— « Humain froid, » dit Sept.

— « Froid, » avoua Webb.

— « Un, froid, » dit Sept. « Deux, chaud. »

La chose de fourrure vint se blottir dans ses bras, lui mit les bras autour du corps. Au bout d'un moment, lui-même entoura la chose de ses bras. « Dormir, » dit Sept. « Chaud. Dormir. »

⁂

Webb mangea ses dernières provisions tandis que Sept lui disait de nouveau : « Nous prendre soin. »

— « Humain mourir, » répéta Webb. « Pas nourriture, humain mourir. »

— « Nous prendre soin, » lui dirent les sept petites créatures, rangées en cercle autour de lui. « Plus tard, nous prendre soin. »

Il comprit qu'il n'y avait pas maintenant de nourriture pour lui mais qu'il y en aurait plus tard.

Ils poursuivirent leur marche.

Elle avait été interminable, cette marche. Une chose terrible, à faire hurler un homme pendant son sommeil. Une chose effroyable, et ils n'avaient pas eu souvent la chance de trouver du bois et de pouvoir se réchauffer autour d'un feu. Les jours avaient succédé aux jours, des jours sans fin, sur le sable et sur le rocher, de longues journées pendant lesquelles ils avaient rampé, escaladé de hautes crêtes, pour redescendre ensuite, des jours pendant lesquels ils avaient affronté la chaleur dans un pays plat qui avait été autrefois le fond d'une mer depuis longtemps disparue.

C'était devenu un chant, un roulement de tambour, une cadence de marche à trois temps, qui battait dans sa tête, une cadence sempiternelle qui lui frappait le cerveau pendant la journée et restait en lui pendant plusieurs heures lorsqu'ils s'arrêtaient pour la nuit. Il en devenait malade, c'était un lancinement perpétuel ; il y voyait mal et la mire de son pistolet lui apparaissait comme une énorme boule quand il devait s'en servir contre des créatures qui rampaient, qui chargeaient ou qui volaient, des créatures qui semblaient venir de nulle part.

Et il y avait toujours ces mirages, ces mirages que l'on rencontre si souvent sur Mars et qui semblent toujours à la limite du réel. Des images tremblotantes dans le ciel, des images de cette eau, de ces arbres et de ces grandes pentes herbeuses que Mars avait connus pendant de longs siècles. Webb se disait que c'était comme si le passé existait encore et que l'on puisse essayer de

le retrouver, comme s'il ne voulait pas rester en arrière dans la marche du temps.

Il perdit le compte des jours et dut se cuirasser contre la tentation de se demander combien de temps cela devait encore durer ; il lui semblait que cela allait durer toujours, que cela ne s'arrêterait jamais et que chaque lendemain devait lui apporter le même spectacle désertique que la veille.

Il but la dernière gorgée d'eau et leur rappela qu'il ne pouvait pas vivre sans eau.

— « Plus tard, » lui dirent-ils. « De l'eau, plus tard. »

Cela se passait le jour où ils étaient arrivés dans la cité, et là, au bout d'un profond tunnel creusé en dessous des ruines, il y avait de l'eau, de l'eau qui tombait goutte à goutte, lentement, parcimonieusement, d'un tuyau brisé. De l'eau qui coulait sur Mars, quelle merveilleuse chose !

Les sept burent parcimonieusement, comme s'ils avaient été habitués depuis des siècles à se contenter de très peu d'eau, comme s'ils s'étaient adaptés à la pénurie d'eau et n'en souffraient pas. Webb, lui, resta des heures à côté du tuyau crevé, mettant ses mains en coupe pour recueillir un peu d'eau, avant de la boire, étendu dans la fraîcheur ; une fraîcheur bénie.

Il dormit et s'éveilla pour boire encore, et il se sentit reposé ; il n'avait plus soif, mais son corps était avide de nourriture. Et il n'y avait pas de nourriture ni personne pour lui en apporter. En effet, les petits êtres étaient partis.

Ils vont revenir, se dit-il. Ils étaient partis pour un moment et allaient revenir. Ils sont allés me chercher de la nourriture et ils vont m'en apporter. Il pensait à eux avec beaucoup de reconnaissance.

Il retrouva son chemin dans le tunnel par lequel ils étaient venus et parvint enfin dans les ruines situées sur la colline qui s'élevait au-dessus du pays environnant, si bien que, du sommet de la colline, on voyait à des kilomètres au loin, et que de tous côtés il y avait un profond précipice.

On ne pouvait pas apercevoir grand-chose de la cité en ruine.

Il aurait même été possible de passer tout à côté de la colline sans voir la cité. Depuis des milliers d'années elle s'était écroulée, réduite en poussière que le sable avait envahie et qui s'était infiltrée dans les ruines faisant maintenant partie de la colline.

A plusieurs endroits, Webb trouva des fragments de maçonnerie ciselée, et aussi des éclats de céramique, mais on aurait fort bien pu passer à côté de ces débris sans les distinguer des éclats de roc mêlés aux milliards de roches brisées qui étaient partout sur la surface de la planète.

Il découvrit que le tunnel conduisait dans les entrailles de la cité morte, dans le monde enfoui de la grandeur tombée, de la gloire évanouie d'un peuple fier dont les descendants, maintenant réduits à une vie animale dans les déserts anciens, parlaient un idiome qui n'était autre qu'une réminiscence du langage autrefois florissant dans la cité de la colline.

Dans le tunnel, Webb trouva de gros blocs de pierre taillée, des colonnes brisées, des pavés, et même quelque chose qui devait avoir été une magnifique statue.

A l'extrémité du tunnel, il mit ses mains en coupe et but encore une fois, puis revint à la surface et s'assit sur le sol, à l'entrée du tunnel, regardant pensivement le désert martien.

Il faudrait beaucoup de moyens, du matériel, beaucoup de main-d'œuvre pour découvrir et pour reconnaître la cité. Il faudrait des années d'efforts, de travail assidu, et il n'avait même pas une pelle. Et, ce qui était le pis, il n'avait pas le temps. En effet, si les sept ne revenaient pas avec de la nourriture, il retournerait bientôt dans l'obscurité du tunnel pour finir par mêler sa poussière humaine à l'antique poussière de ce monde étranger.

Il y avait pourtant une pelle, il s'en souvenait ; Wampus et Lars, quand ils l'avaient abandonné, la lui avaient laissée. Quelle délicate attention, se dit-il. Mais, de tout le matériel qu'il avait emporté du camp dans cette lointaine matinée, il ne lui restait que deux objets : son sac de couchage et le pistolet qu'il portait à la ceinture. Il avait pu se séparer de tout le reste mais, ces deux objets, il avait été obligé de les conserver.

Un archéologue ! Un archéologue assis au sommet de la plus grande trouvaille qu'aucun archéologue ait jamais faite, et incapable d'en tirer le moindre parti !

Wampus et Lars avaient pensé qu'il s'y trouverait un trésor. Et il n'y avait aucune certitude d'un trésor, aucun trésor révélé, attendant que des hommes viennent le recueillir. Il avait rêvé de connaissance mais, par manque d'une pelle et manque de temps, il n'y avait pas la moindre connaissance. Pas d'autre certitude que le simple fait de savoir qu'il avait eu raison, que la cité avait bien réellement existé.

Et il avait encore acquis une autre certitude en chemin. La certitude que les sept types de Vénérables existaient bien réellement et que, puisqu'ils existaient, la race pourrait encore se perpétrer en dépit des fusils, des pièges, de l'avidité et de la fourberie des Terriens qui avaient chassé les Sept pour leur fourrure valant cinquante mille dollars.

Sept petites créatures, de sept sexes différents. Et tous ces sexes étaient essentiels pour la survie de la race. Six petites créatures qui en cherchaient une septième, et il avait lui-même trouvé la septième créature. Et parce qu'il avait trouvé la septième, parce qu'il avait été le messager, il y aurait au moins une nouvelle génération de Vénérables pour perpétuer la race.

Mais quelle pouvait bien être l'utilité, pensa-t-il, de perpétuer une race qui avait manqué son but ?

Il secoua la tête.

Il ne faut pas jouer le rôle de Dieu. Ce n'est pas à vous de juger. Ou il y a un but à toute chose ou il n'y a de but à rien, et qui peut savoir ?

Ou bien il y avait une raison pour que j'atteigne cette cité, ou bien il n'y en avait pas. Ou il y a une raison pour que je meure ici ou bien il est possible que ma mort, ici, ne soit pas plus qu'un facteur fortuit dans la grande machinerie qui fait se mouvoir les planètes et leur imprime leurs mouvements.

Et il y avait encore une autre connaissance : la connaissance de l'interminable recherche et de la sauvage solitude que consti-

tuait le désert martien. Cette connaissance et aussi le détachement curieux, presque inhumain, qu'elle insufflait à l'âme humaine.

Quelle leçon !

La leçon qu'un homme n'est qu'une insignifiante chiure de mouche dans l'éternité. La leçon qu'une seule vie n'est qu'une chose relativement peu importante quand elle est confrontée avec l'écrasante réalité du miracle de toute création.

Il se leva, tout en sachant quelle était son insignifiance ; parfaitement humble devant l'étendue de terre déserte qui l'entourait de tous côtés, devant la voûte céleste qui le recouvrait d'un horizon à l'autre et devant le profond silence qui emplissait le ciel et la terre.

Le manque de nourriture était affreusement pénible.

Il y a des morts qui sont propres et douces, mais pas celle qui est due à la privation de nourriture.

Les sept ne vinrent pas. Webb les attendit et, comme il avait de bons sentiments envers eux, il leur trouva des excuses. Ils n'avaient pas compris, se disait-il, combien peu de temps un homme peut résister quand il est privé de nourriture. Quel curieux accouplement, se disait-il, où il fallait sept personnalités différentes, et comme le mécanisme devait en être compliqué, sans compter que cela devait prendre beaucoup plus de temps qu'il n'est habituellement nécessaire pour un tel phénomène. A moins que quelque chose ne leur soit arrivé ; il n'était pas impossible qu'ils aient eu des ennuis. Dès qu'ils seraient tirés d'affaire, ils viendraient, et ils lui apporteraient de la nourriture.

C'est ainsi qu'il mourut presque de faim, plein de bonnes pensées, avec infiniment plus de patience que l'on aurait pu en attendre d'un homme dans d'autres circonstances.

Même quand il sentait la lassitude de la sous-alimentation courir le long de ses muscles et de ses os, même quand les affres de la faim l'envahissaient d'une horreur continuelle, même quand il dormait, il s'apercevait cependant que son esprit n'était

pas affecté par les ravages que subissait son corps ; il s'apercevait que son cerveau paraissait même trouver un aiguillon dans ce manque de nourriture, qu'il pouvait se détacher de son corps torturé et devenir une entité séparée qui prenait conscience d'elle-même ; il pouvait concentrer toutes ses facultés en un faisceau très dense et il était à peine sensible aux circonstances extérieures.

Il restait de longues heures assis sur une roche polie ayant peut-être fait partie de la cité, autrefois célèbre, qu'il avait trouvée à proximité de l'entrée du tunnel. Il restait là, regardant sans cesse le désert baigné de soleil, jusqu'à l'horizon qu'il semblait ne jamais devoir rejoindre. Il cherchait un but, de ses facultés aiguisées ; il explorait les bases mêmes de l'être et du devenir ; il essayait de sublimer les facteurs épars qui, sous la surface de l'univers, donnent quelques preuves d'un ordre compréhensible par l'esprit humain. Souvent, il pensait qu'il y parvenait, mais ce n'était que des éclairs qui s'échappaient de lui comme des gouttes de mercure qu'il aurait essayé de retenir dans sa main fermée.

Si l'homme devait enfin trouver une réponse, il savait bien que ce devrait être dans un endroit comme celui-ci, où rien ne venait le distraire, où la distance et la solitude édifiaient une vaste impersonnalité soulignant et exagérant l'inconséquence du penseur. Car si le penseur s'introduit lui-même comme un facteur hors de proportion avec le fait, alors tout le problème est déformé et l'équation, si équation il y a, est impossible à résoudre.

Au début il avait essayé de chasser des animaux pour se procurer de la nourriture mais, chose curieuse, alors que le reste du désert était infesté d'une vie féroce qui poursuivait la vie timide, la contrée de la cité perdue était virtuellement déserte, comme si elle avait été entourée d'un trait de craie sacré. Au deuxième jour de chasse, il avait tué une petite bête qui, sur Terre, aurait pu être une souris. Il avait fait du feu et l'avait fait cuire ; plus tard, il avait récupéré la peau séchée au soleil et l'avait mâchée pour ne pas perdre le peu de nourriture qu'elle pouvait contenir. Après cela, il n'avait plus rien tué, car il n'y avait rien à tuer.

A la fin, il se rendit compte que les sept ne viendraient pas, qu'ils n'avaient jamais eu l'intention de revenir, qu'ils l'avaient abandonné exactement de la même manière que ses deux compagnons. Il s'était conduit comme un fou, pas une fois seulement, mais à deux reprises.

Il aurait dû continuer vers l'est après son départ. Il n'aurait pas dû rebrousser chemin avec Sept pour retrouver les six qui attendaient à l'entrée du canyon.

Tu aurais pu parvenir jusqu'aux comptoirs, se disait-il. Tu y serais arrivé. Tu en avais la possibilité.

Vers l'est. Vers l'est, vers les comptoirs.

L'histoire de l'humanité n'est qu'une suite de tentatives, de tentatives pour atteindre l'impossible, et de tentatives fructueuses. Il n'y a pas de logique dans l'histoire. Non, il ne fallait pas de logique, car si la logique avait été à la base de l'humanité, la race humaine vivrait toujours dans des cavernes, sur la Terre.

Il faut essayer, se disait Webb, sans trop savoir ce qu'il pensait.

Il descendit de nouveau de la colline et partit dans le désert, se dirigeant vers l'est. Car il n'y avait aucun espoir pour lui sur la colline, et il y avait de l'espoir vers l'est.

A un kilomètre du bas de la colline, il tomba. Il se releva, titubant, et parcourut un autre kilomètre, et sa marche n'était qu'une succession de chutes. Puis il rampa pendant une centaine de mètres. Ce fut alors que les sept le trouvèrent.

— « A manger ! » leur cria-t-il ; il criait mais il avait cependant le sentiment que son cri était intérieur et qu'aucun son ne sortait de sa bouche. « De la nourriture ! A manger, à boire ! »

— « Nous prendre soin, » dirent-ils. Ils le relevèrent, le firent asseoir.

— « La vie, » lui dit Sept, « a beaucoup d'écorces. Comme des boîtes les unes dans les autres. On vit une vie, puis on la rejette et il y a une autre vie. »

— « Faux, » dit Webb. « Vous ne parlez pas comme ça. Vos pensées ne prennent pas ce cours-là. Il y a un mensonge quelque part. »

— « Il y a un homme intérieur, » dit Sept. « Il y a de nombreux hommes intérieurs. »

— « Le subconscient, » dit Webb, et tandis qu'il parlait ainsi dans son esprit, il savait bien qu'aucun mot, aucun son ne sortait de sa bouche. Et il savait aussi, maintenant, qu'aucun mot ne sortait de la bouche de Sept, qu'il y avait des mots que l'on ne pouvait exprimer dans le patois du désert, des pensées et une connaissance qui ne pouvaient pas appartenir à une créature fuyant, apeurée, dans le désert martien.

— « Vous pelez la vieille vie et vous repartez dans une vie nouvelle et magnifique, » dit Sept, « mais il faut connaître la manière. Il faut une certaine technique et une certaine préparation. Si on n'a pas la technique, si on n'est pas préparé, l'opération rate souvent. »

— « Préparation, » dit Webb. « Je ne suis pas préparé. Je ne sais rien de cela. »

— « Vous êtes préparé, » dit Sept. « Vous n'étiez pas préparé avant mais vous l'êtes maintenant. »

— « Je pensais, » dit Webb.

— « Vous pensiez, » dit Sept. « Vous pensiez et vous avez trouvé une réponse partielle. Bien nourri, relié à la Terre, arrogant, vous n'auriez pas trouvé de réponse. Vous avez trouvé l'humilité. »

— « Je ne connais pas la technique, » dit Webb. « Je ne sais pas... »

— « Nous, nous connaissons la technique, » dit Sept. « Nous nous en occuperons. »

Le sommet de la colline où se trouvait la cité perdue se mit à briller, et il se produisit un mirage. De l'amas sableux et mort, de la poussière surgirent des clochetons et des flèches, des contreforts et des ponts suspendus, toute une ville étincelante de couleurs et de lumière ; du sable surgit un magnifique jardin avec des corbeilles de fleurs, et aussi de grandes avenues bordées d'arbres, tandis qu'une douce musique s'échappait de beffrois élancés.

Il y eut tout à coup de l'herbe sous ses pieds, de l'herbe qui remplaça le sable brûlant sous la chaleur de la lune martienne. Un chemin conduisait aux terrasses de la colline, vers la merveilleuse cité qui s'étalait sur les pentes douces. Il entendait au loin le bruit des rires et il voyait des taches de couleurs dans les rues lointaines, le long des murailles et dans les jardins publics.

Webb se retourna : les sept n'étaient plus là. Le désert non plus. De tous côtés, le désert avait disparu, remplacé par un paysage aéré avec des arbres, des routes et des cours d'eau.

Il se retourna encore une fois en direction de la cité et regarda les mouvantes taches de couleur.

« Des gens ! » dit-il.

La voix de Sept lui parvint de quelque part, d'ailleurs, et lui dit : « Des gens qui viennent de nombreuses planètes, et même d'au-delà des planètes. Et certains appartiennent à ton propre peuple. Car tu n'es pas le premier. »

Empli d'admiration, d'une admiration qui s'affaiblissait peu à peu, d'une admiration qui aurait entièrement disparu quand il aurait atteint la cité, Webb se mit en route le long du chemin.

Après de nombreuses journées, Wampus Smith et Lars Nelson arrivèrent près de la colline. Ils marchaient à pied parce que la voiture des sables était tombée en panne. Ils n'avaient pas de provisions, sauf le peu de gibier qu'ils avaient pu chasser en route ; et, en arrivant, ils n'avaient plus que quelques gouttes d'eau croupie dans leurs gourdes.

Là, à peu de distance de la colline, ils trouvèrent le cadavre desséché par le soleil d'un homme au visage tourné vers le sable ; ils le retournèrent et virent qui il était.

Penché au-dessus du cadavre, Wampus dit à Lars : « Comment a-t-il fait pour venir ici ? »

— « Je ne sais pas, » répondit Lars. « Ce n'est pas possible qu'il l'ait fait, il ne connaissait pas la région et il marchait à

pied. Sans compter qu'il n'avait pas pris cette direction; ce n'était pas son chemin. Normalement, il aurait dû aller vers l'est, il aurait dû retourner vers les comptoirs. »

Ils fouillèrent ses vêtements et ne trouvèrent rien. Ils lui prirent cependant son pistolet car ils commençaient à manquer de munitions.

— « Pour quoi faire ? » dit Lars. « Nous ne pouvons pas y arriver, Wampus. »

— « Nous pouvons toujours essayer, » répondit Wampus.

Un mirage brillait sur la colline : une ville avec de brillantes tours, des clochetons élancés, des rangées d'arbres, des fontaines qui déversaient des torrents d'eau claire. Leurs oreilles s'emplirent ou semblèrent s'emplir du son de nombreuses cloches.

Wampus cracha, mais ses lèvres étaient sèches et toutes craquelées ; il cracha sans avoir de salive dans sa bouche.

— « Ces fichus mirages, » dit-il. « Ils parviendraient à vous rendre fou ! »

— « Ils paraissent tellement proches, » dit Lars. « Si proches et tellement réels. Comme s'ils existaient vraiment quelque part et essayaient de venir jusqu'à nous. »

Wampus cracha de nouveau. « Allons-y ! »

Les deux hommes se tournèrent vers l'est et, en partant, laissèrent des traces irrégulières, incertaines, dans le sable de Mars.

Traduit par Jacques de Tersac.
Titre original : Mirage.

RICHARD

MATHESON

Le dernier jour

Il s'éveilla et la première chose qui lui vint à l'esprit fut : *La dernière nuit est finie.*

Il en avait passé la moitié à dormir.

Il resta étendu par terre et contempla le plafond. Les murs étaient toujours illuminés par le reflet rougeâtre de la clarté extérieure. Le seul bruit qui s'entendait dans le living-room était celui de ronflements.

Il regarda autour de lui.

Il y avait des corps vautrés dans toute la pièce. Allongés sur le divan, effondrés sur des chaises, roulés en boule par terre. Quelques-uns étaient enveloppés dans des tapis. Deux d'entre eux étaient nus.

Il se souleva sur un coude et les élancements qui lui transpercèrent le crâne le firent grimacer. Il ferma les paupières et les tint serrées un instant. Puis il rouvrit les yeux. Il passa

© 1953, Richard Matheson.
Reproduit avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency.

la langue sur l'intérieur de sa bouche sèche. Il avait encore dans la bouche un relent d'alcool et de nourriture.

Appuyé sur son coude, il examina de nouveau la pièce, son cerveau enregistrant lentement le spectacle.

Nancy et Bill enlacés, nus tous les deux. Norman pelotonné dans un fauteuil, son visage maigre tendu dans le sommeil. Mort et Mel allongés sur le plancher, couverts de tapis sales. Ronflant l'un et l'autre. D'autres encore par terre.

Au-dehors, le reflet rougeâtre.

Il regarda la fenêtre et sa gorge se serra. Il cligna des paupières. Il baissa les yeux sur son corps longiligne. Sa gorge se contracta de nouveau.

Je suis vivant, songea-t-il, et c'est bien réel.

Il se frotta les yeux. Il aspira profondément l'air renfermé de l'appartement.

Il renversa un verre en se mettant péniblement debout. Le mélange d'alcool et d'eau gazeuse éclaboussa le tapis et s'infiltra dans les fibres bleu foncé.

Il jeta un coup d'œil aux autres verres, brisés, basculés, fracassés contre le mur. Il regarda les bouteilles toutes renversées, toutes vides.

Il fit des yeux le tour de la pièce. Il regarda l'électrophone sens dessus dessous, les pochettes éparpillées, des fragments de disques déchiquetés formant une mosaïque irrégulière sur le tapis.

La mémoire lui revint.

C'est Mort qui avait commencé la veille au soir. Il s'était soudain précipité vers l'appareil en marche et s'était écrié d'une voix avinée : « Au fond, à quoi sert cette foutue musique maintenant ? Ce n'est que du bruit ! »

Il avait levé le pied et poussé brutalement l'électrophone contre le mur du bout de son soulier. Il s'en était approché en chancelant, s'était mis à genoux. Il s'était redressé en portant le meuble dans ses bras puissants et l'avait renversé complètement, puis lui avait redonné un coup de pied.

« Au diable la musique ! » avait-il crié. « D'ailleurs, je déteste cette foutaise ! »

Puis il s'était mis à sortir les disques de leurs pochettes pour les briser sur son genou.

« Venez ! » leur avait-il crié à tous. « Venez donc ! »

Et la contagion avait gagné. Comme toutes les idées folles gagnaient, dans ces derniers jours.

Mel avait aussitôt lâché la fille avec qui il faisait l'amour. Il avait jeté des disques par les fenêtres, les expédiant à bonne distance de l'autre côté de la rue. Et Charlie avait posé un moment son revolver pour se planter lui aussi devant la fenêtre et tenter d'atteindre des gens dans la rue à coups de disques.

Richard avait regardé les soucoupes noires rebondir et se fracasser en bas sur les trottoirs. Il en avait même lancé un lui-même. Puis il s'était détourné et avait laissé les autres se déchaîner. Il avait entraîné la petite amie de Mel dans la chambre et avait eu des relations avec elle.

Voilà à quoi il songeait, debout et vacillant légèrement dans la clarté rougeâtre de la pièce.

Il ferma les yeux un instant.

Puis il regarda Nancy et se rappela l'avoir possédée aussi à un moment donné, dans la confusion de ces heures de folie qui s'étaient succédé hier et la nuit dernière.

Elle avait un air abject maintenant, pensa-t-il. Elle avait toujours été bestiale. Auparavant, toutefois, elle avait dû le dissimuler. Maintenant, dans le crépuscule final de toutes choses, elle pouvait se délecter de la seule chose qui comptait vraiment pour elle.

Il se demanda s'il restait encore dans le monde des gens empreints d'une réelle dignité. De la qualité qui persiste quand il n'est plus nécessaire d'en faire étalage pour impressionner autrui.

Il enjamba le corps d'une fille endormie. Elle n'avait sur elle qu'une combinaison. Il regarda ses cheveux emmêlés, ses lèvres rouges barbouillées, son expression tendue et malheureuse.

Il jeta en passant un coup d'œil dans la chambre à coucher. Il y avait trois filles et deux garçons dans le lit.

Il trouva le cadavre dans la salle de bains.

Il avait été négligemment jeté dans la baignoire, le rideau de la douche arraché pour le recouvrir. Seules les jambes apparaissaient, pendant de façon ridicule par-dessus le bord de la baignoire.

Il écarta le rideau et regarda la chemise pleine de sang, le visage blafard, immobile.

Charlie.

Il secoua la tête, puis se détourna et se lava la figure et les mains dans le lavabo. Cela n'avait pas d'importance. Rien n'avait d'importance. En fait, Charlie appartenait maintenant à la catégorie des veinards. De la légion qui s'étaient mis la tête dans le four de la cuisinière ou s'étaient ouvert les poignets, qui avaient avalé des pilules ou en avaient fini selon l'un des modes reconnus de suicide.

Examinant son visage las dans la glace, il pensa à s'ouvrir les poignets. Mais il savait qu'il n'en était pas capable. Parce qu'il faut plus que le désespoir pour inciter à l'autodestruction.

Il but de l'eau. Quelle chance, songea-t-il, il y a encore de l'eau. Il lui semblait improbable qu'il restât encore une âme pour s'occuper de la distribution des eaux. Ou de l'électricité, du gaz, du téléphone, ou d'ailleurs de n'importe quel autre service public.

Qui serait assez fou pour travailler le jour de la fin du monde ?

Spencer se trouvait dans la cuisine quand Richard entra.

Il était assis en caleçon devant la table et contemplait ses mains. Sur la cuisinière, des œufs cuisaient. Alors, le gaz marche lui aussi, pensa Richard.

— « Salut, » dit-il à Spencer.

Spencer grommela sans lever les yeux. Il regardait ses mains. Richard n'insista pas. Il baissa un peu la flamme du gaz. Il sortit

du buffet du pain en tranches qu'il mit dans le grille-pain électrique. Mais le grille-pain ne marchait pas. Il haussa les épaules et se désintéressa de la question.

— « Quelle heure est-il ? »

Spencer avait levé les yeux en posant la question.

Richard consulta sa montre.

— « Elle est arrêtée, » répondit-il.

Ils se dévisagèrent.

— « Oh ! » fit Spencer. Puis il demanda : « Quel jour sommes-nous ? »

Richard réfléchit. « Dimanche, je crois. »

— « Je me demande si des gens sont allés à l'église, » reprit Spencer.

— « Quelle importance ? »

Richard ouvrit le réfrigérateur.

— « Il n'y a plus d'œufs, » dit Spencer.

Richard referma la porte.

— « Plus d'œufs, » commenta-t-il d'une voix morne. « Plus de poulets. Plus rien. »

Il s'adossa au mur en poussant un soupir frémissant et regarda par la fenêtre le ciel rouge.

Mary, pensa-t-il. Mary que j'aurais dû épouser. Que j'ai laissée partir. Il se demanda où elle était. Il se demanda si elle songeait seulement à lui.

Norman entra d'un pas lourd, abruti par le sommeil et la gueule de bois. Il avait la bouche ouverte. Il semblait hébété.

— « 'jour, » dit-il d'une voix pâteuse.

— « Bonne journée, beaucoup de gaieté, » répliqua Richard, sans entrain.

Norman le dévisagea d'un regard vide. Puis il s'approcha de l'évier et se rinça la bouche. Il recracha l'eau dans le trou de vidange.

— « Charlie est mort, » dit-il.

— « Je sais, » répondit Richard.

— « Ah ? Quand est-ce arrivé ? »

— « Cette nuit, » dit Richard. « Tu avais perdu conscience. Tu te rappelles qu'il répétait sans arrêt qu'il allait nous abattre tous ? Qu'il allait mettre fin à nos souffrances ? »

— « Oui, » acquiesça Norman. « Il avait posé le canon contre ma tête. Il disait : *Sens donc comme c'est froid.* »

— « Eh bien, il a commencé à se bagarrer avec Mort, » reprit Richard. « Le coup est parti. » Il haussa les épaules. « Voilà. »

Ils se regardèrent sans expression.

Puis Norman détourna la tête et regarda par la fenêtre.

— « Elle est toujours là, » marmotta-t-il.

Ils contemplèrent la grande boule de feu dans le ciel qui avait pris la place du soleil, de la lune et des étoiles.

Norman se détourna, la gorge haletante. Ses lèvres tremblaient ; il les serra.

— « Bon Dieu ! » s'écria-t-il. « C'est *aujourd'hui.* »

Il leva de nouveau les yeux vers le ciel.

« Aujourd'hui, » répéta-t-il. « *Tout.* »

— « Tout, » dit Richard.

Spencer se leva et éteignit le gaz. Il contempla un instant les œufs, puis s'exclama : « Pourquoi diable les ai-je fait cuire ? »

Il les versa dans l'évier où ils entamèrent une glissade huileuse sur la surface blanche. Les jaunes éclatèrent et étalèrent leur fluide doré tout fumant sur l'émail.

Spencer se mordit la lèvre. Son expression durcit.

— « Je vais faire l'amour avec elle encore une fois ! » s'exclama-t-il.

Il bouscula presque Richard en passant et se débarrassa de son caleçon avant de s'engouffrer dans le couloir.

— « Et voilà Spencer parti, » dit Richard.

Norman s'assit devant la table. Richard resta contre le mur.

Ils entendirent soudain Nancy crier à tue-tête de sa voix stridente dans le living-room : « Hé, réveillez-vous tous ! Regardez-moi en pleine action ! Regardez-moi tous ! *Regardez-moi !* »

Norman leva les yeux un instant vers le seuil de la cuisine.

Puis quelque chose en lui craqua et il laissa choir sa tête dans ses bras sur la table. Ses épaules minces tressautèrent.

— « J'en ai fait autant, » dit-il d'une voix blanche. « J'en ai fait autant. Oh ! mon Dieu, pourquoi suis-je venu ici ? »

— « Pour faire l'amour, » dit Richard. « Comme nous tous. Tu croyais pouvoir terminer ton existence dans la béatitude de l'ivresse et du plaisir charnel. »

La voix de Norman était étouffée.

— « Je ne peux pas mourir comme ça, » murmura-t-il dans un sanglot. « Je ne peux pas. »

— « C'est pourtant ce que font deux milliards de gens, » répliqua Richard. « Quand le soleil nous tombera dessus, ils y seront encore. Quel spectacle ! »

L'idée de toute la population du globe en train de s'adonner à une ultime orgie animale lui donna le frisson. Il ferma les yeux, appuya le front contre le mur et s'efforça d'oublier.

Mais le mur était chaud.

Norman releva la tête.

— « Rentrons chez nous, » dit-il.

Richard le regarda. Il répéta : « Chez nous ? »

— « Chez nos parents. Ma mère et mon père. Ta mère. »

Richard secoua la tête.

— « Je n'en ai pas envie, » dit-il.

— « Mais je ne peux pas y aller seul. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que... je ne peux pas. Tu sais bien que les rues sont pleines de types qui s'amusent à abattre tous ceux qu'ils rencontrent. »

Richard haussa les épaules.

« Pourquoi non ? » questionna Norman.

— « Je ne veux pas la voir. »

— « *Ta mère ?* »

— « Oui. »

— « Tu es fou, » riposta Norman. « Qui d'autre y a-t-il qui... »

— « Non. »

Il songea à sa mère qui l'attendait là-bas. Qui l'attendait pour le dernier jour. Et l'idée qu'il s'attardait, qu'il ne la reverrait peut-être jamais, le rendait malade.

Mais il se répétait intérieurement : « Est-il pensable de rentrer pour la voir essayer de me faire prier ? Essayer de me faire lire la Bible, de passer ces dernières heures dans un fatras d'absorption religieuse ? »

Il se le redit pour lui-même.

« *Non.* »

Norman eut l'air désemparé. Il ravala un sanglot qui lui secouait la poitrine.

— « Je veux voir ma mère, » dit-il.

— « Vas-y, » répliqua Richard d'un ton détaché.

Mais il se sentait tout noué à l'intérieur. Ne plus jamais la revoir. Ni sa sœur, son mari et leur fille.

Ne plus jamais revoir aucun d'eux.

Il soupira. Inutile de se débattre. Malgré tout, Norman avait raison. Y avait-il quelqu'un d'autre en ce monde vers qui se tourner ? En ce vaste monde sur le point d'être réduit en cendres, y avait-il une autre personne qui l'aimât par-dessus tous les autres ?

— « Oh... d'accord, » conclut-il. « Viens. Ça vaudra mieux que de rester ici. »

L'entrée de l'immeuble sentait le vomi. Ils découvrirent le portier ivre mort dans l'escalier. Ils trouvèrent dans le hall un chien dont la tête avait été écrasée à coups de pied.

Ils s'arrêtèrent en sortant de la maison.

Instinctivement, ils levèrent la tête.

Vers le ciel rouge, telle une masse de scories en fusion. Vers les flocons ardents qui tombaient en gouttes de pluie brûlantes dans l'atmosphère. Vers la gigantesque boule de feu qui se rapprochait de plus en plus et bouchait l'univers.

Ils baissèrent leurs yeux qui pleuraient. Regarder faisait mal. Ils se mirent à suivre la rue. La chaleur était forte.

— « Décembre, » commenta Richard. « On se croirait sous les tropiques. »

Comme ils avançaient en silence, il songea aux tropiques, aux pôles, à tous les pays du monde qu'il ne verrait jamais. A toutes les choses qu'il ne ferait jamais.

Tenir Mary dans ses bras, par exemple, et lui dire, tandis que le monde finissait, qu'il l'aimait de tout son cœur et ne redoutait rien.

« *Jamais !* » s'écria-t-il, se sentant devenir rigide de frustration.

— « Quoi ? » demanda Norman.

— « Rien. Rien. »

Ils continuaient à marcher et Richard eut conscience de quelque chose de lourd dans la poche de son veston. Quelque chose qui lui martelait le côté. Il y plongea la main et en sortit l'objet.

— « Qu'est-ce que c'est ? » demanda Norman.

— « Le revolver de Charlie, » répliqua Richard. « Je l'ai pris hier soir pour éviter qu'il arrive encore un malheur. »

Il éclata d'un rire sarcastique.

« Pour que personne d'autre ne soit tué, » reprit-il avec amertume. « Seigneur, je suis à point pour monter sur les planches. »

Il s'apprêtait à le jeter mais changea d'avis. Il le glissa à nouveau dans sa poche.

« J'en aurai peut-être besoin. »

Norman ne l'écoutait pas.

— « Dieu merci, personne n'a volé ma voiture. Oh !... »

Quelqu'un avait lancé une pierre dans le pare-brise.

— « Qu'est-ce que ça peut faire ? » dit Richard.

— « Je... Rien, je suppose. »

Ils s'installèrent sur le siège avant et balayèrent les débris de verre qui étaient dessus. L'atmosphère était lourde dans la voiture. Richard enleva son veston et le jeta dehors. Il mit le revolver dans sa poche de pantalon.

Norman s'engagea dans le centre. Ils aperçurent des gens au passage.

Certains couraient en rond tels des rats empoisonnés, comme s'ils cherchaient quelque chose. D'autres se battaient. Les trottoirs étaient jonchés de corps de gens qui s'étaient jetés par la fenêtre ou avaient été renversés par des chauffards. Des immeubles étaient en feu, des vitres brisées par les explosions d'appareils à gaz restés ouverts.

Il y avait des individus qui pillaient les magasins.

« Qu'est-ce qui leur prend ? » demanda Norman d'un ton affligé. « Est-ce ainsi qu'ils veulent passer leur dernier jour ? »

— « Peut-être est-ce ainsi qu'ils ont passé toute leur vie, » répliqua Richard.

Il s'accouda contre la portière et regarda les gens devant qui ils passaient. Certains le saluaient de la main. D'autres juraient et crachaient. Quelques-uns lancèrent des objets contre la voiture qui filait.

« Les gens meurent comme ils ont vécu, » dit-il. « Certains bien, d'autres mal. »

— « *Attention !* »

L'exclamation avait été arrachée à Norman par une voiture qui arrivait à une allure folle du mauvais côté de la chaussée. Des hommes et des femmes penchés aux portières criaient et chantaient en agitant des bouteilles.

Norman donna un coup de volant brutal et ils évitèrent la voiture de justesse.

« Quels fous ! » dit Norman.

Richard regarda par la vitre arrière. Il vit la voiture déraper, il la vit échapper au contrôle de la direction, défoncer une vitrine et se renverser sur le côté, ses roues tournant follement.

Il se rassit sans rien dire. Norman continuait à fixer son attention avec acharnement devant lui, les mains sur le volant, blême et tendu.

Un autre croisement.

Une voiture leur coupa brusquement la route. Norman freina

avec un cri étranglé. Ils furent précipités contre le tableau de bord, la respiration coupée.

Puis, avant que Norman ait eu le temps de redémarrer, un gang d'adolescents armés de couteaux et de matraques surgit au carrefour. Ils poursuivaient l'autre voiture. Ils changèrent alors d'objectif et se précipitèrent sur celle où se trouvaient Norman et Richard.

Norman passa en première, accéléra à fond et franchit le carrefour.

Un garçon bondit sur l'arrière de la voiture. Un autre s'élança vers le marchepied, rata son saut et roula sur la chaussée. Un autre sauta sur le marchepied et saisit la poignée de la portière. Il brandit un couteau vers Richard.

— « J'vais vous tuer, salauds ! » hurla le garçon. « Dégueulasses ! »

Il abattit de nouveau son couteau et, comme Richard se rejetait de côté, il entailla le dossier du siège.

— « Ote-toi de là ! » cria Norman qui essayait de surveiller en même temps le garçon et la rue devant lui.

L'autre tenta d'ouvrir la portière tandis que la voiture zigzaguait follement dans Broadway. Il brandit encore son couteau, mais les trépidations de la voiture firent dévier le coup.

— « Je t'aurai quand même ! » hurla-t-il dans un accès de haine imbécile.

Richard voulut ouvrir la portière pour repousser le garçon mais n'y parvint pas. Celui-ci passa à l'intérieur son visage blême et convulsé. Il leva son couteau.

Richard avait maintenant le revolver dans la main. Il lui tira en pleine figure.

Le garçon se détacha de la voiture avec un hurlement d'agonie et tomba comme un sac de pierres. Il rebondit une seule fois, sa jambe gauche s'agita, puis il resta immobile.

Richard se retourna.

Le garçon perché à l'arrière tenait toujours bon, son visage fou

pressé contre la vitre. Richard vit sa bouche remuer : le garçon jurait.

— « Fais-le tomber ! » dit-il.

Norman braqua vers le trottoir, puis contrebraqua subitement pour revenir au milieu de la rue. Le garçon resta accroché. Norman recommença la manœuvre. Le garçon continua à se cramponner.

La troisième fois, il lâcha prise et sauta. Il tenta de courir sur la chaussée, mais son élan était trop fort et l'emporta, par-dessus le trottoir, droit dans une vitrine, les bras dressés devant lui pour amortir le choc.

Ils restèrent assis dans la voiture, haletants. Ils ne dirent rien pendant un long moment. Richard jeta le revolver par la portière et le regarda tomber sur le béton et rebondir contre une borne d'incendie. Norman ouvrit la bouche pour protester, puis changea d'avis.

La voiture s'engagea dans la Cinquième Avenue et fonça à près de cent à l'heure. Il n'y avait pas beaucoup de circulation.

Ils passèrent devant des églises. Elles étaient bondées. Les gens débordaient jusque sur le porche. « Pauvres imbéciles, » marmotta Richard dont les mains tremblaient encore.

Norman aspira l'air profondément.

— « Je voudrais bien être un de ces pauvres imbéciles, » dit-il. « Un pauvre imbécile capable de croire en quelque chose. »

— « Peut-être, » dit Richard. Puis il ajouta : « Je préfère vivre mon dernier jour en croyant que ce que je pense est vrai. »

— « Le dernier jour, » répéta Norman. « Je... »

Il secoua la tête. « Je ne peux pas le croire, » reprit-il. « J'ai lu les journaux. Je vois ce... cette chose, là-haut. Je sais que cela va arriver. Mais, bon Dieu ! *La fin ?* »

Il jeta un bref coup d'œil à Richard.

« Rien après ? » demanda-t-il.

— « Je ne sais pas, » répondit Richard.

⁂

A la 14e Rue, Norman prit la direction de l'East Side, puis traversa à vive allure le pont de Manhattan. Il ne se laissait arrêter par aucun obstacle, contournant cadavres et épaves de voitures. Une fois, il roula sur un corps, et Richard vit son visage se crisper quand la roue passa sur la jambe du mort.

— « Ils ont tous de la chance, » dit Richard. « Plus de chance que nous. »

Ils s'arrêtèrent devant la maison de Norman, dans le centre de Brooklyn. Des gamins jouaient au ballon dans la rue. Ils n'avaient pas l'air de se rendre compte de ce qui arrivait. Leurs cris résonnaient très fort dans la rue silencieuse. Richard se demanda si les parents savaient où étaient leurs enfants. Ou s'en souciaient.

Norman le regardait.

— « Eh bien... ? » commença-t-il.

Richard sentit son estomac se nouer. Il fut incapable de répondre.

« Est-ce que... tu aimerais entrer un instant ? » demanda Norman.

Richard secoua la tête.

— « Non, » dit-il. « Il vaut mieux que je rentre. Il... il faut que je la voie. Ma mère, je veux dire. »

— « Ah... »

Norman hocha la tête. Puis il se redressa. Il se contraignit à paraître calme pendant un instant.

« Vaille que vaille, Dick, » dit-il, « je te considère comme mon meilleur ami et... »

Sa voix s'altéra. Il tendit le bras et saisit la main de Richard. Puis il sortit de la voiture, laissant les clefs au tableau de bord.

« Au revoir, » dit-il précipitamment.

Richard regarda son ami faire le tour de la voiture en courant et se diriger vers l'immeuble. Il avait presque atteint la porte quand Richard appela :

— « Norm ! »

Norman s'arrêta et se retourna. Ils se dévisagèrent. Toutes les années où ils s'étaient connus semblèrent palpiter entre eux.

Puis Richard réussit à sourire. Il effleura son front dans un ultime salut.

« Au revoir, Norm, » dit-il.

Norman ne sourit pas. Il s'engouffra dans l'immeuble et disparut.

Richard contempla longuement la porte. Il mit le moteur en marche. Puis il l'éteignit en se disant que les parents de Norman n'étaient peut-être pas chez eux.

Au bout d'un moment, il remit le contact et commença le trajet jusque chez lui.

Tout en conduisant, il réfléchissait.

Plus il approchait de la fin, moins il tenait à l'affronter. Il voulait en terminer maintenant. Avant que la débâcle nerveuse commence.

Des somnifères, décida-t-il. C'est la meilleure méthode. Il en avait chez lui. Pourvu qu'il lui en reste assez. La pharmacie du coin n'en aurait peut-être plus. Il y avait eu une ruée sur les somnifères ces derniers jours. Des familles entières en absorbaient ensemble.

Il arriva à sa maison sans incident. Au-dessus de lui, le ciel était d'un rouge incandescent. Il sentait la chaleur sur son visage comme le souffle d'un four éloigné. Il aspira une bouffée d'air brûlant.

Il déverrouilla la porte et entra à pas lents.

Je la trouverai probablement dans la pièce de devant, songea-t-il. Entourée de ses livres, priant, suppliant d'invisibles puissances de la secourir pendant que le monde se prépare à rôtir.

Elle n'y était pas.

Il fouilla la maison. Ce faisant, son cœur se mit à battre la chamade et, quand il comprit qu'elle n'était réellement pas là, il ressentit comme un grand vide au creux de l'estomac. Il comprit que ses affirmations de ne pas vouloir la voir n'étaient que de la blague. Il l'aimait. Et c'était maintenant l'unique être qui lui restait au monde.

Il chercha un mot dans la chambre de sa mère, dans la sienne, dans le living-room.

— « Maman ! » appela-t-il. « Maman, où es-tu ? »

Il trouva le mot dans la cuisine. Il le prit sur la table.

Richard chéri,

Je suis chez ta sœur. Viens-y, je t'en prie. Ne me laisse pas passer le dernier jour sans toi. Ne me laisse pas quitter ce monde sans revoir ton cher visage. Je t'en prie.

Le dernier jour.

C'était là, noir sur blanc. Et c'est sa mère qui l'avait écrit, la seule personne de qui il ne l'aurait pas attendu. Elle qui avait toujours considéré avec scepticisme son goût pour la science matérialiste. Elle avait maintenant accepté l'ultime prédiction de cette science.

Parce qu'elle ne pouvait plus en douter. Parce que la preuve flamboyante emplissait le ciel et que personne ne pouvait plus douter.

Le monde entier voué à la disparition. L'accumulation fantastique d'évolutions et de révolutions, de luttes et de conflits, d'une infinie succession de siècles qui se perdaient dans les brumes du passé, de rochers, d'arbres, d'animaux et d'hommes. Tout cela voué à disparaître. En un éclair, en un instant. L'orgueil, la vanité du monde humain incinéré par le hasard d'un bouleversement astronomique.

Alors, à quoi tout cela avait-il servi ? A rien, à rien du tout. Parce que tout allait finir.

Il prit les somnifères dans l'armoire à pharmacie et sortit. Il partit en voiture pour la maison de sa sœur et songea à sa mère en roulant dans les rues jonchées de tout, depuis des bouteilles vides jusqu'à des cadavres.

Si seulement il ne redoutait pas l'idée d'ergoter avec sa mère en ce dernier jour. De discuter avec elle de son Dieu et de ses convictions.

Il résolut de ne pas se laisser aller à discuter. Il se forcerait

à faire de leur dernier jour un jour de paix. Il accepterait sa dévotion simplette sans plus attaquer sa foi.

La porte principale de la maison de Grace était verrouillée. Il sonna et, au bout d'un moment, il entendit à l'intérieur des pas précipités.

Il entendit Ray crier : « N'ouvre pas, m'man ! C'est peut-être encore ce gang ! »

— « C'est Richard, j'en suis sûre, » répliqua sa mère.

Puis la porte s'ouvrit et elle l'étreignit en pleurant de joie.

Il resta silencieux. Finalement, il dit à mi-voix : « Salut, m'man. »

Sa nièce Doris joua tout l'après-midi dans la pièce de devant sous les yeux de Grace et de Ray qui restèrent assis immobiles dans le living-room à la regarder.

Si j'étais avec Mary, ne cessait de songer Richard. Si seulement nous étions ensemble aujourd'hui. Puis il se dit qu'ils auraient peut-être eu des enfants. Et il serait obligé de rester assis comme Grace avec l'idée que les quelques années vécues par son enfant seraient ses seules années.

Le ciel devint plus éclatant à l'approche du soir. Des ondes d'un pourpre ardent le parcouraient. Doris se posta en silence devant la fenêtre pour le regarder. Elle n'avait pas ri de la journée — ni pleuré. Et Richard pensa : *Elle sait.*

Et il pensa aussi qu'à tout moment sa mère allait leur demander de prier avec elle. De s'asseoir pour lire la Bible et espérer en la divine charité.

Mais elle ne dit rien. Elle souriait. Elle prépara le dîner. Richard se tint avec elle dans la cuisine pendant qu'elle s'affairait.

— « Je n'attendrai peut-être pas, » lui annonça-t-il. « Je... je prendrai peut-être des somnifères. »

— « As-tu peur, mon fils ? » questionna-t-elle.

— « Tout le monde a peur, » dit-il.

Elle secoua la tête. « Pas tout le monde, » répliqua-t-elle.

Ça y est, songea-t-il, nous y voilà. L'air béat, la phrase d'attaque.

Elle lui donna un plat contenant les légumes et ils s'assirent tous pour manger.

Pendant le repas, ils ne parlèrent les uns ou les autres que pour demander de la nourriture. Doris ne dit pas un mot. Richard qui était assis en face d'elle la regardait.

Il pensait à la nuit précédente. La folle beuverie, la bagarre, les orgies sexuelles. Il songea à Charlie mort dans la baignoire. A l'appartement de Manhattan. A Spencer qui s'adonnait à une luxure effrénée comme couronnement de son existence. Au garçon qui gisait dans un ruisseau de New York une balle dans la tête.

Tout cela semblait très loin. Il pouvait presque croire que ce n'était jamais arrivé. Presque croire que c'était un dîner comme les autres avec les siens.

S'il n'y avait pas eu cette lueur rouge cerise qui emplissait le ciel et entrait par les fenêtres comme le reflet de quelque âtre fantastique.

Vers la fin du repas, Grace alla chercher une boîte. Elle se rassit à table et l'ouvrit. Elle en sortit des pilules blanches. Doris la regardait avec de grands yeux inquisiteurs.

— « C'est du dessert, » lui dit Grace. « Nous allons tous avoir des bonbons blancs comme dessert. »

— « Ils sont à la menthe ? » questionna Doris.

— « Oui, » dit Grace, « ils sont à la menthe. »

Richard sentit ses cheveux se hérisser quand Grace posa les pilules devant Doris, devant Ray.

« Nous n'en avons pas assez pour tout le monde, » dit-elle à Richard.

— « J'en ai, » répliqua-t-il.

— « Pour maman aussi ? » demanda-t-elle.

— « Je n'en ai pas besoin, » dit cette dernière.

Richard était si tendu qu'il faillit la rabrouer. Lui crier : Oh ! cesse de faire la grande âme ! Mais il se retint. Il regarda, fasciné d'horreur, Doris qui tenait les pilules dans sa petite main.

— « Ce n'est pas de la menthe, » dit-elle. « Maman, ce n'est pas... »

— « Si, c'en est. » Grace aspira profondément. « Avale, chérie. »

Doris en mit une dans sa bouche. Elle fit la grimace. Puis elle cracha la pilule dans sa paume.

— « Ce n'est pas de la menthe, » dit-elle, troublée.

Grace porta brusquement sa main à sa bouche et mordit ses jointures blanchies. Ses yeux se tournèrent frénétiquement vers Ray.

— « Mange, Doris, » dit Ray. « Avale. C'est bon. »

Doris fondit en larmes. « Non, je n'aime pas ça. »

— « *Avale !* »

Ray se détourna soudain, secoué de tremblements. Richard chercha un moyen de lui faire ingurgiter les pilules, mais en vain.

C'est alors que sa mère prit la parole.

— « Nous allons jouer à un jeu, Doris, » dit-elle. « Voyons si tu peux avaler tous ces bonbons avant que j'aie fini de compter jusqu'à dix. Si tu y arrives, je te donnerai un dollar. »

Doris renifla. « Un dollar ? » répéta-t-elle.

La mère de Richard inclina affirmativement la tête.

— « Un, » commença-t-elle.

Doris ne broncha pas.

« Deux, » dit la mère de Richard. « *Un dollar...* »

Doris essuya une larme. « Un... un dollar tout entier ? »

— « Oui, chérie. Trois, quatre. Dépêche-toi. »

Doris étendit la main pour prendre les pilules.

« Cinq... six... sept... »

Grace fermait nerveusement les paupières. Ses joues étaient blêmes.

« Neuf... dix... »

La mère de Richard souriait, mais ses lèvres frémissaient et il y avait un miroitement dans ses yeux.

« Bravo, » dit-elle gaiement. « Tu as gagné. »

Grace mit soudain les pilules dans sa bouche et les avala vive-

ment l'une après l'autre. Elle regarda Ray. Il prit les pilules d'une main tremblante et les absorba. Richard plongea la main dans sa poche pour prendre les siennes, mais la ressortit. Il ne voulait pas que sa mère le regarde les avaler.

Doris eut envie de dormir presque aussitôt. Elle bâillait et ses paupières se fermaient d'elles-mêmes. Ray la souleva et elle s'appuya contre son épaule, lui enserrant le cou de ses petits bras. Grace se leva et ils se rendirent tous les trois dans la chambre.

Richard resta assis pendant que sa mère allait leur dire adieu. Il contemplait la nappe blanche et les restes du repas.

Quand sa mère revint, elle lui sourit.

— « Aide-moi à faire la vaisselle, » dit-elle.

— « La... ? » commença-t-il. Puis il s'arrêta. Qu'importait ce qu'ils feraient ?

Il se tenait avec elle dans la cuisine que baignait une lueur rouge, empreint d'un sentiment aigu d'irréalité tandis qu'il essuyait les assiettes dont ils ne se serviraient plus jamais et les rangeait dans le buffet qui n'existerait plus d'ici quelques heures.

Il était obsédé par la pensée de Ray et de Grace dans la chambre. Finalement, il quitta la cuisine sans rien dire et y alla. Il ouvrit la porte et regarda à l'intérieur. Il les contempla longuement tous les trois. Puis il referma la porte et revint lentement dans la cuisine. Il regarda fixement sa mère.

— « Ils sont... »

— « ...tranquilles, » compléta sa mère.

— « Pourquoi ne leur as-tu rien dit ? » questionna-t-il. « Comment les as-tu laissés faire ça sans rien dire ? »

— « Richard, » répliqua-t-elle, « chacun doit choisir sa propre voie en pareil jour. Personne ne peut dicter sa conduite à autrui. Doris était leur enfant. »

— « Et moi je suis le tien... »

— « Tu n'es plus un enfant, » dit-elle.

Il finit d'essuyer les assiettes avec des doigts gourds et tremblants.

— « M'man, la nuit dernière... » commença-t-il.

— « Peu m'importe, » dit-elle.

— « Mais... »

— « Cela n'a pas d'importance, » reprit-elle. « Cette période-là s'achève. »

Voilà, songea-t-il presque douloureusement. *Cette période.* Elle va se mettre à parler de la vie future, du ciel, de la récompense pour les justes et de l'éternelle pénitence pour les pécheurs.

Elle dit : « Allons-nous asseoir sur la véranda. »

Il ne comprenait pas. Il traversa avec elle la maison silencieuse. Il s'assit à côté d'elle sur les marches du perron et songea. Je ne reverrai plus jamais Grace. Ni Doris. Ni Norman, ni Spencer, ni Mary, ni personne...

Il ne parvenait pas à s'y faire. C'était trop. Il ne pouvait que rester assis là comme une bûche à regarder le ciel rouge et l'énorme soleil sur le point de les engloutir. Il n'éprouvait même plus de nervosité. Indéfiniment renouvelées, les craintes s'émoussent.

— « M'man, » reprit-il au bout d'un moment, « pourquoi... pourquoi ne m'as-tu pas parlé religion ? Je sais que tu dois en avoir envie. »

Elle tourna la tête vers lui et son expression était très douce dans la clarté rouge.

— « A quoi bon, chéri ? » dit-elle. « Je sais que nous serons réunis quand ceci sera fini. Tu n'as pas besoin de le croire. Je le crois pour nous deux. »

Et ce fut tout. Il la contempla, émerveillé de sa force et de sa confiance.

« Si tu veux prendre ces pilules maintenant, » dit-elle, « ne te gêne pas. Tu pourras t'endormir sur mes genoux. »

Il se sentit trembler. « Cela ne t'ennuiera pas ? »

— « Je veux que tu fasses ce que tu juges le mieux. »

Il hésita jusqu'à ce qu'il l'évoquât assise là, seule, quand le monde finirait.

— « Je reste avec toi, » s'écria-t-il impulsivement.

Elle sourit.

— « Si tu changes d'avis, » répliqua-t-elle, « tu n'auras qu'à le dire. »

Ils restèrent silencieux un instant, puis elle déclara : « C'est joli. »

— « *Joli ?* » répéta-t-il.

— « Oui, » dit-elle, « Dieu abaisse un rideau éclatant sur la pièce que nous avons jouée. »

Il en doutait. Mais il mit le bras autour des épaules de sa mère et elle s'appuya contre lui. Alors d'une chose au moins il eut la certitude.

Ils étaient assis là dans le crépuscule du dernier jour. Et, quoique cela ne servît de rien en la circonstance, ils s'aimaient.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : The last day.

THEODORE

STURGEON

Le bâton de Miouhou

« Nous *interrompons notre programme pour vous annoncer...* »

— « Jack, ne remue pas comme ça ! Et tu as encore fichu des cendres sur tout ton... »

— « Voyons, Iris, laisse-moi écouter le... »

« *...d'abord identifié comme une comète, l'objet poursuit une course irrégulière dans la stratosphère, plongeant parfois si bas que...* »

— « Tu m'énerves, Jack. Tu es l'esclave de la radio. Si seulement tu faisais autant attention à moi ! »

— « Chérie, on en discutera, je ferai attention à toi, tout ce que tu voudras au monde, quand j'aurai écouté ce communiqué. Mais je t'en prie, laisse-moi écouter ! »

© 1946, Street and Smith Publications, Inc.
Reproduit avec l'autorisation de E.J. Carnell.

« *... avertissons les habitants de la Côte Est de surveiller l'approche de cet ob...* »

« Iris ! Ne... »

Clic !

« Bon sang, ce que tu peux être égoïste, impolie, coléreuse... »

— « Cela suffit, Jack Gary ! Elle est à moi comme à toi, la radio, et j'ai le droit de l'éteindre quand je veux ! »

— « Puis-je te demander pourquoi tu juges bon de la couper juste à ce moment ? »

— « Parce que je sais bien que le communiqué sera répété à l'infini s'il est important et que tu me feras taire chaque fois. Parce que ces trucs-là ne m'intéressent pas et que je ne vois pas pourquoi je devrais me les farcir. Parce que tu n'écoutes jamais que les choses sans aucun rapport avec nous. Mais avant tout parce que tu m'as crié dessus ! »

— « Je ne t'ai nullement crié dessus ! »

— « Si ! Et tu cries encore en ce moment ! »

— « *Maman !* Papa ! »

— « Oh ! Molly, ma petite chérie, on t'a réveillée ! »

— « Pauvre chou ! Dis donc, et tes pantoufles ? »

— « Il ne fait pas froid ce soir, papa. Qu'est-ce qu'elle disait, la radio ? »

— « Qu'il y a quelque chose en train de tourner dans le ciel, mon chou. Je n'ai pas tout entendu. »

— « Je te parie que c'est un astronef ! »

— « Tu vois, hein ? Toi et ta fichue science-fiction ! »

A cet instant, un choc comme celui d'un poing gigantesque écrasa les deux chambres de l'étage du cottage au bord de la mer et en dispersa les débris sur la plage. Les lumières s'éteignirent et à l'extérieur toute la grève s'illumina d'un bref et éblouissant éclat bleuté.

— « Jacky chéri, es-tu blessé ? »

— « Maman ! Il saigne ! »

— « Jack, chéri, dis quelque chose. Je t'en prie, parle ! »

— « Aïe ! » dit Jack Gary, docile, en s'asseyant dans une pluie

molle de plâtras. Il porta les mains aux côtés de son crâne et émit un sifflement. « Quelque chose a bousculé la maison. »

Sa rouquine de femme laissa échapper un rire de nervosité. « Ce n'est pas possible, chéri. » Elle le prit dans ses bras, lui épousseta les cheveux, se mit à lui caresser le cou. « Je... j'ai peur, Jack. »

— « Tu as peur ! » Encore ébranlé, il jeta un coup d'œil circulaire à la faible clarté lunaire qui filtrait à l'intérieur. Une luminosité en un coin inattendu attira ses yeux troubles ; il serra les bras d'Iris. « L'étage... il est parti ! » fit-il d'une voix rauque en se relevant péniblement. « La chambre de Molly... Molly... »

— « Je suis ici, papa. Oh ! tu me serres trop fort ! »

— « Une heureuse petite famille, » chevrota Iris. « En vacances dans une petite maison tranquille au bord de la mer pour que papa puisse rédiger ses articles techniques pendant que maman retrouve sa bonne humeur... pas de téléphone, pas de cinéma avant des kilomètres, et une baraque dont le toit s'envole. Jack... qu'est-ce qui nous a heurtés ? »

— « Un de ces trucs dont tu parlais, » dit Jack, sardonique. « Une de ces choses auxquelles tu refuses de t'intéresser, qui n'ont aucun rapport avec nous. Tu te rappelles ? »

— « Cet objet dont parlait la radio ? »

— « Je n'en serais pas étonné. Mais il vaut mieux sortir d'ici. Toute la bicoque risque de nous tomber sur le dos, ou de flamber, ou... »

— « Et on serait tous tués ! » chantonna Molly.

— « Molly, tais-toi ! Iris, je vais constater l'ampleur des dégâts ! Toi, va dehors chercher un endroit pour planter la tente... si j'arrive à la retrouver ! »

— « La tente ? » souffla Iris.

— « Chouette alors, chouette ! » lança Molly.

— « Jack Gary, je ne vais pas coucher sous une tente. Te rends-tu compte qu'en un rien de temps le patelin va être bourré de curieux ? »

— « Bon, bon. En tout cas, sors de sous cette ruine. Va nager. Ou te balader. Ou va te coucher dans la chambre de Molly. »

— « Je n'irai pas toute seule. »

Jack poussa un soupir, « J'aurais dû te prier de rester ici même, »

marmonna-t-il. « Je n'ai jamais rencontré pareil esprit de contradiction... Tais-toi, Molly ! »

— « Mais j'ai rien dit. »

Miaaaaoououou !

— « C'est toi qui miaules comme ça ? »

— « Mais non papa, je te jure. »

Iris déclara : « Je dirais bien que c'est un chat pris sous les décombres, sauf que les chats sont assez malins pour ne jamais s'approcher d'un endroit pareil. »

Wou-wou-wou-miiiaaaaoououou... ou... ou !

— « Fantastique, ce cri ! »

— « Jack, ce n'est sûrement pas un chat. »

Mmmmmmiaou. Mmmm-m-m-m.

— « En tout cas, » affirma Jack, « la bête ne doit pas être assez grosse pour qu'on en ait peur, avec un drôle de petit miaulement pareil. » Il serra le bras d'Iris, puis, en regardant où il posait les pieds parmi les débris, il entama son inspection par le gros tas de plâtras. Molly vint tout près de lui. Il allait une fois de plus lui intimer le silence, mais il se retint. Qu'est-ce que cela changeait ?

Le bruit ne se renouvela pas et cinq minutes de recherches n'apportèrent rien de nouveau. Gary retourna près de sa femme qui s'agitait dans les ruines du salon, à remettre sans raison chaises et tables sur pieds.

— « Je n'ai absolument rien tr... »

— « *Mince !* »

— « Molly ! Qu'y a-t-il ?

Molly était dehors, dans le jardin planté d'arbustes. « Papa, viens vite ! »

Aiguillonné par la voix de l'enfant, il fonça à l'extérieur. Il vit Molly debout, raidie, qui cherchait à s'enfoncer dans la bouche les deux poings à la fois. Et à ses pieds gisait un homme à la peau gris argent, le bras cassé, qui miaulait.

« *...les garde-côtes et la Marine ont cessé de lancer des avertis-*

sements. Le pilote d'un avion de la Pan-American a signalé que l'objet avait disparu au zénith. Il a été vu pour la dernière fois à dix-huit milles à l'est de Normandy Beach, dans le New Jersey. Les comptes rendus d'observation disent qu'il se déplace lentement, dans un sifflement. Bien qu'il soit descendu à quelques mètres du sol à plusieurs reprises, on ne nous a signalé aucun dommage. L'enquête... »

— « Tiens donc ! » maugréa Iris en coupant la radio portative. « Aucun dommage ! »

— « Ouais. Et si personne n'a vu tomber l'objet, personne ne viendra fourrer son nez par ici. Tu peux donc te retirer avec ton duvet sous la tente et dormir sans crainte qu'on vienne te déranger. »

— « Dormir ? Es-tu fou ? Dormir dans cette tente de quatre sous avec ce monstre miaulant étendu dans le jardin ? »

— « Oh ! maman, il est malade ! Il ne ferait de mal à personne. »

Ils étaient assis devant un feu de joie alimenté par les débris de la maison. Jack n'avait pas eu trop de mal à dresser la tente. L'homme gris argent était étendu dans l'ombre ; il dormait d'un sommeil léger et poussait un gémissement de temps à autre.

Jack sourit à Iris. « Tu sais, j'aime bien t'entendre parler pour ne rien dire, ma chérie. C'était un plaisir de te voir t'affairer à lui remettre le bras. Tu ne le considérais pas comme un monstre pendant que tu le soignais. »

— « Ah ! tu crois ? Peut-être que le terme de monstre est un peu excessif. Mais, Jack, il n'a qu'un seul os dans l'avant-bras ! »

— « Qu'est-ce que tu racontes ? C'est ridicule, mon chou ! Il faut bien qu'il ait une articulation au poignet ! »

— « Il a en effet une articulation au poignet. »

— « Faut que je voie ça, » murmura Jack. Il prit une lampe électrique et s'approcha de la silhouette allongée.

Des yeux d'argent scintillèrent dans la lumière. Ils avaient un aspect étrange. Jack rapprocha la lampe. Les pupilles n'étaient pas noires, mais vert foncé. Sous le faisceau lumineux, elles étaient réduites à des fentes, comme celles des chats. La respiration de Jack sortit en sifflant. Il promena sa lumière sur le corps de l'hom-

me. Il était vêtu d'une sorte de robe de chambre volumineuse, d'un bleu vif, avec une ceinture jaune. Cette dernière avait une boucle apparemment faite de deux morceaux d'un métal jaune ; ils ne présentaient pas de système de fermeture. Ils adhéraient simplement ensemble. Quand l'homme était évanoui, lorsqu'ils l'avaient découvert, il avait fallu toutes les forces de Jack pour les séparer.

— « Iris ? »

Elle se leva et vint à lui. « Laisse-le dormir, le pauvre bougre. »

— « Iris, de quelle couleur était sa robe ? »

— « Rouge, avec une... Mais elle est *bleue* ! »

— « Oui, à présent. Dis donc, Iris, qu'est-ce que nous avons dégotté là ? »

— « Je ne sais pas. Je n'en sais rien. Un malheureux être échappé de quelque asile de... de... »

— « De quoi ? »

— « Que veux-tu que j'en sache ? » fit-elle agacée. « Il doit bien y avoir des institutions où l'on met les créatures qui viennent au monde dans ces conditions. »

— « Les créatures ne viennent pas au monde comme ça. Il n'est pas difforme. Il est simplement différent. »

— « Je vois ce que tu veux dire. Je ne sais pas pourquoi je te comprends, mais laisse-moi te donner mon impression. » Elle s'interrompit et resta silencieuse un si long moment qu'il se tourna vers elle, étonné. Elle reprit à voix lente : « Je devrais avoir peur de lui, parce qu'il est étrange, et laid, mais... je n'en ai pas peur. »

— « Moi non plus. »

— « Molly, retourne te coucher ! »

— « C'est un farfadet ! »

— « Tu as peut-être raison, mais va te coucher, mon poulet, et demain matin tu lui demanderas où il cache son pot de pièces d'or ! »

— « Mince ! » Elle s'écarta un peu et resta perchée sur un pied, dessinant un cercle sur le sable, de la pointe de l'autre. « Papa ? »

— « Oui, ma petite Molly ? »

— « Est-ce que je pourrai encore dormir sous la tente demain ? »

— « Oui, si tu es sage. »

Iris intervint d'un ton acide : « Il est évident que ton père te menace, si tu n'es pas sage, de faire remettre un toit sur la maison pour demain soir ! »

— « Je serai sage. » Elle disparut sous la tente.

L'homme gris miaula.

— « Eh bien, mon vieux, qu'est-ce qu'il y a ? »

L'homme déplaça une main pour tripoter son bras cassé.

— « Il a mal, » dit Iris. Elle s'agenouilla et prit son poignet valide pour l'écarter des éclisses auxquelles il s'accrochait. L'homme ne résista pas, mais il regarda de ses yeux fendus qui trahissaient la douleur.

— « Il a six doigts, » observa Jack. « Tu vois ? » Il s'agenouilla près de sa femme pour prendre à son tour le poignet de l'homme. Il siffla. « Effectivement, l'articulation est normale. »

— « Donne-lui de l'aspirine. »

— « Bonne idée... non, attends ! » Jack s'étirait la lèvre, l'air intrigué. « Crois-tu que nous devons ? »

— « Pourquoi pas ? »

— « Nous ne savons pas d'où il vient. Nous ignorons tout de son métabolisme, nous ne savons pas l'effet que peuvent avoir nos remèdes sur lui. »

— « Il... mais qu'entends-tu en disant que nous ne savons pas d'où il vient ? »

— « Iris, veux-tu essayer un instant de t'ouvrir les idées ? Devant des preuves pareilles, vas-tu encore t'obstiner à te cramponner à l'idée que cet homme arrive d'un coin quelconque de notre monde ? » fit Jack d'un ton contrarié. « Tu connais bien l'anatomie. Ne me raconte pas que tu as déjà vu des phénomènes humains avec une peau et des os pareils ! Cette boucle de ceinture, le tissu de sa robe... allons, allons ! Débarrasse-toi de tes idées toutes faites et use de jugeotte ! »

— « Tu es en train d'avancer des choses qui sont tout simplement *impossibles* ! »

— « C'est ce qu'a dû dire l'homme de la rue... à Hiroshima ! C'est ce que répondait l'aéronaute d'antan dans le panier de son ballon

sphérique quand on lui parlait de plus-lourd-que-l'air. C'est ce que... »

— « N'en jette plus, Jack. Je connais la suite du discours. Si cela t'amuse de faire de la dialectique au lieu de dormir pour le reste de la nuit, je peux te faire remarquer que tout ce que tu viens de m'énumérer traite d'accomplissements humains. Montre-moi n'importe quelle matière plastique nouvelle, un nouveau métal, un moteur révolutionnaire, et même si je ne les comprends pas du tout, j'en accepterai la possibilité parce que ce sera d'origine humaine. Mais ceci, cet homme, ou quoi qu'il soit... »

— « Je sais, » répondit Jack, radouci. « C'est effrayant parce qu'insolite, et au fond de nous-mêmes, nous avons l'impression que tout l'insolite ne peut être que dangereux. C'est pourquoi nous sortons nos manières les plus raffinées devant les inconnus et pas du tout devant nos amis. Mais je reste persuadé que nous ne devons pas donner d'aspirine à cet individu. »

— « Il semble qu'il respire le même air que nous. Il transpire, il parle... enfin je pense qu'il a un langage. »

— « Bien raisonné. Eh bien, si cela peut le soulager un peu, cela vaut la peine d'essayer. Donne-lui un seul comprimé. »

Iris alla chercher de l'eau à la pompe, dans le gobelet de la trousse de premiers secours. Le genou en terre, près de l'homme à la peau d'argent, elle lui souleva la tête, lui posa doucement le comprimé entre les lèvres et le fit boire au gobelet. Il avala l'eau avec avidité, puis son corps s'amollit d'un coup.

— « Oh ! juste ce que je craignais ! »

Iris posa la main sur la poitrine de l'homme. « *Jack !* »

— « Serait-il ?... Qu'as-tu, Iris ? »

— « Il n'est pas mort, si c'est ce que tu crois. Mais veux-tu toucher ça ? »

Jack posa la main près de celle d'Iris. Le cœur battait à coups massifs et lents, huit à la minute environ. Sous-jacent et totalement déphasé par rapport au battement principal, il y en avait un autre, extrêmement rapide et sec, qui devait atteindre la cadence de trois cents à la minute.

— « Il a un genre de palpitations, » conclut Jack.

— « Et dans deux cœurs à la fois ! »

L'homme leva soudain la tête et émit une succession de cris et de hurlements aigus. Ses yeux s'écarquillèrent et une membrane translucide les recouvrit en frémissant. Il restait parfaitement immobile, à crier et à gargouiller. Puis, d'un mouvement prompt comme l'éclair, il saisit la main de Jack et la porta à sa bouche. Une langue pointue, d'un orange pâle, et plus longue de dix centimètres que la norme, jaillit pour lécher la main de Jack. Alors les yeux étranges se refermèrent, les cris se réduisirent à une plainte sourde, puis cessèrent, et le corps de l'homme se décontracta.

— « Il dort, » affirma Iris. « Oh ! j'espère que nous ne lui avons rien fait de mal ! »

— « Nous avons fait quelque chose, en tout cas. Mais j'espère aussi que ce n'est pas grave. Son bras paraît moins douloureux... Et c'est ce qui nous causait du souci, au départ. »

Iris glissa un coussin sous le crâne aux os bizarrement formés et tapota le matelas de plage sur lequel l'inconnu reposait. « Il a une belle moustache, » dit-elle. « On dirait de l'argent. Il a l'air vieux et savant. »

— « Les chouettes aussi ! » trancha Jack. « Allons nous coucher ! »

Jack s'éveilla de bonne heure, au sortir d'un rêve dans lequel il venait de s'élancer d'une motocyclette volante avec un parapluie qui s'était transformé en sucre d'orge tandis qu'il tombait. Il avait atterri parmi des roches en dents de scie qui cédaient sous lui comme du caoutchouc mousse. Il avait été aussitôt entouré de sirènes qui ressemblaient à Iris, mais aux mains en forme d'éperons. Toutefois rien ne l'effrayait. Il s'était éveillé le sourire aux lèvres, plein d'un bonheur inexplicable.

Iris dormait encore. Il entendit quelque part au-dehors le rire en cascade de Molly. Il s'assit et porta les yeux sur le lit de camp de la petite. Il était vide. Sans bruit, pour éviter de déranger sa femme, il enfila ses mocassins et sortit.

Molly était à genoux près de l'étrange visiteur qui s'était accroupi et...

Ils jouaient à faire des pâtés de sable.

— « *Molly !* »

— « Oui, papa. »

— « Qu'est-ce que tu fabriques ? Tu ne sais donc pas qu'il a le bras cassé, ce monsieur ? »

— « Oh ! mince ! Je te demande pardon. Crois-tu que je lui aie fait du mal ? »

— « Je n'en sais rien, mais c'est très possible, » fit Gary, irrité. Il s'approcha de l'inconnu et prit sa main valide.

L'homme leva les yeux et sourit. C'était un sourire curieusement engageant. Il avait toutes les dents pointues et très espacées. « Iiii-you moou madibou Miouhou, » dit-il.

— « C'est son nom ! » s'écria Molly, toute joyeuse. Elle se pencha pour tirer sur la manche de l'inconnu. « Miouhou. Hé, Miouhou ! » Puis elle pointa l'index sur sa propre poitrine.

— « Molly, » fit Miouhou. « Molly... Gaary. »

— « Tu vois, papa ? » dit Molly, en extase. « Tu vois ? » Elle désigna son père. « Papa. Paapaa. »

— « Paapa, » répéta Miouhou.

— « Mais non, t'es bête ! Papa. »

— « Paapa. »

— « C'est presque bien ! »

Jack, fasciné, se désigna lui-même et dit : « Jack. »

— « Djeek. »

— « C'est pas mal ! Molly, cet homme a du mal à prononcer les voyelles courtes, mais on le comprend quand même. »

Jack examina les éclisses. Iris avait exécuté un travail très compétent. Quand elle s'était rendu compte qu'au lieu de la combinaison radius-cubitus d'un véritable humain Miouhou n'avait qu'un seul os dans l'avant-bras, elle avait réduit la fracture et placé deux éclisses au lieu d'une seule. Jack sourit. Mentalement, Iris n'admettait pas même la possibilité de l'existence de Miouhou, mais en tant

qu'infirmière, elle avait non seulement accepté sa structure corporelle mais encore tenu adroitement compte des différences.

— « J'imagine qu'il tient à se montrer poli, » dit Jack à sa fillette contrite, « et que si tu as envie de faire des pâtés, il jouera avec toi, même si cela lui fait mal. Alors n'en abuse pas, mon poulet. »

— « Je te le promets, papa. »

Jack alluma le feu. Quand Iris sortit de la tente, il avait déjà fabriqué un trépied avec des branches et y avait accroché une marmite dans laquelle l'eau bouillait. « Il faut un cataclysme pour que tu te mettes à préparer le petit déjeuner, » grommela-t-elle, mais avec une grimace de plaisir. « Depuis quand es-tu devenu boy-scout ? »

— « Eh bien, en fait, je l'ai été dans le temps, » répondit-il. « Madame voudrait-elle s'en occuper à présent ? »

— « Madame y consent. Comment va le blessé ? »

— « Très bien. Il a fait un concours de pâtés de sable avec Molly dès le petit matin. Et, à propos, ses vêtements sont de nouveau rouges. »

— « Jack, d'où peut-il bien venir ? »

— « Je ne le lui ai pas encore demandé. Quand j'aurai appris à miauler — ou qu'il aura appris à parler — on arrivera peut-être à le savoir. Molly a déjà réussi à découvrir qu'il répond au nom de Miouhou, » fit Gary, en souriant. « Et moi, il m'appelle *Djeek.* »

— « Peut-il prononcer les « r », au moins ? » (1)

— « Ça va, ça va, femme ! Prépare plutôt le déjeuner ! »

Tandis qu'Iris s'affairait autour du feu, Jack alla examiner la maison. Elle n'était pas en aussi mauvais état qu'il l'avait pensé... parce qu'elle avait été mal construite ! Il semblait que les deux pièces de l'étage aient été une addition tardive et simplement posées au-dessus du rez-de-chaussée. Le cadre du lit de Molly était tordu sans espoir de redressement, mais le sommier et le matelas étaient intacts. L'ancien toit plat paraissait assez solide, là où il était décou-

(1) Allusion à la guerre américano-japonaise. Les G.Is reconnaissaient les Japonais dans la nuit, quand ils appelaient au secours, au fait que les Jaunes sont à peu près incapables de prononcer les R anglais.

vert depuis la disparition du fragile étage. Le salon serait assez grand pour Iris et lui, et la petite couchette de Molly serait installée dans le bureau. Il y avait du bois et des outils dans le garage, le temps était beau et chaud, et Jack était très tenté par la perspective d'un dur travail non payé... tant qu'il ne s'agissait pas d'écrire. Quand Iris l'appela pour le petit déjeuner, il avait dégagé peu à peu tous les débris amassés sur le toit et avait établi son plan de travail. Tout ce qu'il avait à faire, c'était d'obturer le trou à l'endroit où se trouvait précédemment le palier, et à chercher s'il n'y avait pas de fissures dans la toiture. « Bon sang ! » songeait-il. « Une bonne pluie me les montrerait tout de suite ! »

— « Et pour Miouhou ? » lui demanda Iris en lui tendant une odorante assiette d'œufs au jambon. « Si nous lui servons la même chose qu'à nous, crois-tu qu'il va de nouveau piquer une crise ? »

Jack regarda leur visiteur qui, assis près de Molly de l'autre côté du feu, ouvrait de grands yeux sur les aliments.

— « Je n'en sais rien. On peut toujours lui en donner un peu, je pense. »

Miouhou absorba son échantillon et miaula pour en avoir davantage. Il mangea tout ce qu'on lui donna, et comme Iris se refusait à faire frire d'autres œufs, il se mit à enfourner des toasts à la confiture. A chaque nouvel ingrédient, il le mordillait d'abord, clignait les yeux par deux fois, et le gobait d'un coup. La seule exception fut pour le café. Une gorgée lui suffit. Il reposa la tasse par terre, puis, très soigneusement, très délicatement, il la renversa.

— « Peux-tu lui parler ? » s'enquit soudain Iris.

— « Il peut me parler, à moi, » déclara Molly.

— « Je l'ai entendu, » fit Jack.

— « Oh ! non, ce n'est pas de *ça* que je parle, » dit Molly d'un ton véhément. « Tout ça, ça n'a ni queue ni tête. »

— « Alors de quoi s'agit-il ? »

— « Je... je ne sais pas, maman... il cause avec moi, tout simplement. »

Jack et Iris s'entre-regardèrent. « Ah oui ? » dit Iris. Jack secoua

la tête, en examinant attentivement sa fille comme s'il la voyait pour la première fois. Il ne trouva toutefois rien à dire et se leva.

— « Tu crois pouvoir réparer la maison ? »

— « Bien sûr ! » fit-il en riant. « De toute façon, tu n'aimais pas le papier des chambres à l'étage. »

— « Je ne sais pas ce qui m'a pris, » avoua pensivement Iris. « J'étais toute prête à ruer comme une mule dans les brancards au moindre prétexte. J'aurais bouclé les valises pour rentrer chez nous si une simple cloison s'était écroulée en haut, ou s'il y avait eu un petit trou dans le toit, ou si ce... ce phénomène d'androïde était arrivé brusquement. Et maintenant que tout est survenu à la fois... voilà que j'encaisse tout ! »

— « Simple affaire de perspective. Montre-moi une femme désagréable et je peux t'affirmer qu'elle n'a pas assez de soucis dans la vie ! »

— « Hors de ma vue, ou je te colle la poêle à frire sur le citron, » menaça posément Iris. Jack fila.

Molly et Miouhou le suivirent quand il retourna vers la maison... et restèrent plantés à le regarder quand il grimpa à l'échelle.

— « Qu'est-ce que tu fais, papa ? »

— « Je marque les bords de ce trou, le passage de l'escalier, où il manque un morceau de toit. Après je couperai les bords bien droits à la scie. »

— « Ah ? »

Jack fit un tracé approximatif au charbon de bois, tailla d'abord à coups de hache les éclats de bois, puis chercha sa scie. Elle était dans le garage. Il descendit la prendre, remonta et commença à scier. Au bout de vingt minutes, il avait le visage ruisselant de sueur. Il s'essuya, descendit, se passa la tête sous la pompe, alluma une cigarette et retourna sur le toit.

— « Tu n'aurais pas plus vite fait de sauter en bas, puis de bondir en l'air ? »

Le boulot paraissait plus difficile et la journée plus torride, de moment en moment. L'enthousiasme de Jack était en proportion inverse de ces facteurs. « Ce n'est pas très spirituel, Molly. »

— « Non, mais c'est Miouhou qui le demande. »

— « Ah ! vraiment ? Demande-lui donc d'essayer ! »

Il se remit à l'œuvre. Quelques minutes plus tard, alors qu'il reprenait haleine, Miouhou et Molly n'étaient plus en vue. Sans doute du côté de la tente, à embêter Iris, se dit-il, en se mettant de nouveau à l'ouvrage.

— « Papa ! »

Eh bien, le bras et l'épaule de papa, mal entraînés, en avaient à peu près marre. Le bois tendre mais sec déviait la scie et la bloquait alternativement. Il répondit d'un ton impatienté : « Alors, qu'y a-t-il encore ? »

— « Miouhou dit que tu viennes. Il veut te faire voir quelque chose. »

— « Me faire voir quoi ? Je n'ai pas le temps de m'amuser, Molly. Je m'occuperai de Miouhou quand nous aurons de nouveau un toit sur la tête. »

— « Mais c'est pour toi. »

— « Quoi donc ? »

— « La chose dans l'arbre. »

— « Oh ! c'est bon, je viens. » Poussé plutôt par la paresse que par la curiosité, Jack dévala l'échelle. Molly l'attendait, mais Miouhou n'était pas visible.

— « Où est-il ? »

— « Près de l'arbre, » répondit-elle avec une impatience excédée, en le prenant par la main. « Viens. Ce n'est pas loin. »

Elle lui fit contourner la maison puis traverser la piste bosselée qui avait droit au nom pompeux de route. Il y avait un arbre de l'autre côté. Il parcourut du regard l'espace entre l'arbre et le toit de la maison et s'aperçut qu'il était jonché d'arbres abattus, sans doute par un objet descendu du ciel à la hauteur des frondaisons, qui avait rasé le toit puis avait remonté... pour aller où ?

Ils s'enfoncèrent dans les bois pendant une dizaine de minutes, contournant de temps à autre une branche ou une cime d'arbre tombées, puis ils arrivèrent près de Miouhou, appuyé contre un

jeune érable. Il sourit, désigna du doigt un arbre, puis son bras, puis le sol. Jack l'examinait, intrigué.

— « C'est en tombant de l'arbre qu'il s'est cassé le bras, » expliqua Molly.

— « Qu'en sais-tu ? »

— « Ben, c'est arrivé comme ça, papa. »

— « Ravi de le savoir. Et maintenant, suis-je autorisé à retourner travailler ? »

— « Il voudrait que tu ailles chercher la chose dans l'arbre. »

Jack leva les yeux. Accroché à une fourche à peu près aux deux tiers du sommet, il y avait un objet brillant, un bâton d'environ un mètre cinquante, aux extrémités effilées comme les réservoirs de bout d'aile d'un P-80. « Que diable est-ce là ? »

— « Je ne sais pas. Je ne peux pas... il m'a dit, mais je n'ai pas compris. En tout cas, c'est pour toi... pour que tu ne... pour que tu ne... » Elle regarda Miouhou un instant. La moustache argentée de la créature parut s'enfler un peu. « ... pour que tu ne doives pas grimper si souvent à l'échelle. »

— « Molly, qu'en sais-tu ? »

— « *Il me l'a dit*, voilà tout. Mince, papa, ne te mets pas en colère ! Je ne sais pas comment cela se passe, mais il vient de me le dire, je t'assure. »

— « Je ne comprends pas, » marmonna Jack. « Alors, que dois-je faire avec ce machin dans l'arbre ? Me casser le bras, moi aussi, sans doute ? »

— « Il ne fait pas nuit. »

— « Que veux-tu dire ? »

Molly haussa les épaules. « Demande-lui. »

— « Oh ! je crois que je pige. Il est tombé de l'arbre parce qu'il faisait sombre. Il pense que je peux grimper là-haut et rattraper son truc sans me faire mal parce que je vois où je vais. Ou est-ce de la flatterie ? S'imagine-t-il que nous sommes encore si proches du singe ? »

— « Qu'est-ce que tu racontes, papa ? »

— « Cela ne te regarde pas. Et pourquoi suis-je censé aller chercher ce machin ? »

— « Euh... pour pouvoir sauter du toit. »

— « C'est idiot ! Mais, de toute façon, j'ai envie de jeter un coup d'œil à cet objet. Puisque son astronef a disparu, il semble bien que ce soit le seul produit manufacturé qu'il ait avec lui en dehors de ses vêtements. »

— « Qu'est-ce que c'est, un produit manufacturé ? »

— « C'est comme une casserole ! Bon. Allons-y. » Il se hissa dans l'arbre. C'était un sport qu'il ne pratiquait plus depuis des années et, tout en choisissant avec soin ses prises, il lui vint à l'idée qu'il y avait certainement des méthodes plus sûres pour grimper.

Le tronc se mit à trembler et à se balancer sous son poids. Il regarda en bas et décida aussitôt de ne pas recommencer. Il regarda en l'air et éprouva du plaisir à constater qu'il n'était plus loin de l'objet. Il se hissa encore d'un mètre et se sentit horrifié d'être aussi haut, car les branches devenaient très minces. Il rampa à la verticale, tendit le bras, effleura du bout des doigts le bâton brillant. Il remarqua qu'il y avait deux anneaux fixés dessus, chacun à environ trente centimètres du milieu, et assez larges pour y passer le bras. C'était l'un des anneaux qui s'était accroché à la branche. Il fit une traction à la force des poignets et, ses muscles mal entraînés tout contractés, lâcha d'une main et la tendit.

Le bras qui le maintenait souffrait beaucoup. Il commençait à retomber quand la branchette passée dans l'anneau se brisa sous l'effort. Et ce fut la catastrophe. Tout autour de lui des craquements de branches et des froissements de feuillage. Il replia la langue en arrière des dents, par précaution. Mais il ne laissa pas échapper le bâton de Miouhou... même quand il fut en chute libre. Il se raidit en pensant que le choc allait lui briser les os à l'arrivée !

Il tomba d'abord très vite, puis le bâton parut le soutenir. Il crut qu'il s'était de nouveau — et par miracle ! — accroché à une branche. Mais non ! Il flottait lui-même comme une graine de chardon, suspendu à la tige qui d'une façon incompréhensible se maintenait en l'air. Aux deux extrémités aérodynamiques il y avait

un sifflement ténu mais aigu. Il regarda en bas, clignant les paupières pour chasser la sueur de ses yeux. Miouhou arborait un large sourire et Molly avait la bouche ouverte de saisissement.

Plus il se rapprochait du sol, plus sa descente se ralentissait. Quand, après ce qui lui parut une éternité, il sentit la ferme pression du sol sous ses semelles, il dut *tirer* le bâton vers lui. L'engin céda lentement, comme un frein à air. Des feuilles mortes dansaient et virevoltaient sous les extrémités.

— « Oh ! mince, papa ! C'était formidable ! »

Il avala sa salive par deux fois pour humecter son œsophage desséché et affermit son regard. « Ouais... très amusant, » grommela-t-il.

Miouhou vint lui prendre le bâton des mains et le laissa tomber. L'engin resta d'abord parfaitement immobile à l'horizontale, puis s'abaissa lentement jusqu'au sol où il resta. Miouhou le montra, puis l'arbre, et sourit de nouveau.

— « Juste comme un parachute. Oh ! mince, papa ! »

— « N'y touche pas, » lui commanda Jack qui connaissait bien la valeur des intonations de sa filllette. « Dieu seul sait ce que c'est. Cela pourrait éclater... ou nous jouer quelque autre tour. »

Il étudiait l'objet avec une certaine inquiétude. Le bâton restait immobile et silencieux ; les extrémités avaient cessé leur sifflement. Miouhou se pencha soudain pour le ramasser et le tint d'une main au-dessus de sa tête. Puis, tranquillement, il leva les pieds et resta suspendu. Le bâton l'abaissa doucement jusqu'à ce qu'il fût assis par terre, dans un tas de feuilles mortes. Dès qu'il l'avait saisi, les extrémités aérodynamiques avaient recommencé à siffler.

— « C'est ce que j'ai encore vu de plus idiot ! Allons... que j'examine ça de plus près. »

L'engin flottait à hauteur de taille. Jack se pencha sur un des bouts. Il était obturé d'une grille ronde très fine. Jack y posa la main. Miouhou lui saisit le poignet en secouant la tête. Il semblait donc dangereux de trop s'approcher des extrémités. Gary comprit soudain pourquoi. C'étaient des moteurs à réaction minuscules mais puissants. Si les réacteurs étaient assez forts pour supporter le poids

d'un homme, l'aspiration devait être infernale, sans doute suffisante pour découper un trou dans une paume d'homme, comme une poinçonneuse géante.

Mais comment cela fonctionnait-il ? Comment la puissance de poussée s'adaptait-elle d'une part au poids porté, et d'autre part à l'altitude ? Il se rappelait sans trop de plaisir qu'au début de sa chute de l'arbre, il était tombé très vite, puis qu'il avait ralenti très progressivement en approchant du sol. Et pourtant quand Miouhou avait tenu l'engin au-dessus de sa tête, il avait été porté instantanément et reposé au sol très doucement. En outre d'où provenait la stabilité ? Pourquoi le bâton ne se retournait-il pas, ne précipitait-il pas son passager à terre ?

Il contemplait Miouhou avec un étonnement accru. L'homme provenait évidemment d'un endroit où la science était très avancée. Il se demandait s'il arriverait jamais à obtenir des informations techniques de son visiteur. Et s'il les comprendrait. Bien sûr, Molly paraissait être en mesure de...

— « Il veut que tu l'emportes pour l'essayer sur le toit, » dit Molly.

— « Comment cet échappé d'une histoire de Kuttner pourrait-il me donner un coup de main ? »

Immédiatement Miouhou prit la tige, la leva, plongea dessous et passa les bras dans les anneaux, si bien qu'il semblait avoir sur le dos un bât à porter les seaux, comme dans l'ancien temps. Après avoir inspecté les alentours, il se tourna face à une clairière et, sous leurs yeux ébahis, fit un bond de dix mètres dans les airs, décrivit une ample courbe et atterrit doucement à vingt mètres de distance.

Molly se mit à sauter sur place en battant des mains, la parole coupée tant elle était heureuse. Tout ce que Jack trouvait à dire, c'était : « Oh ! non, oh ! non... »

Miouhou resta où il était, son engageant sourire aux lèvres, à les attendre. Ils se dirigèrent vers lui et, quand ils arrivèrent tout près, il sauta de nouveau et fila vers la route.

— « Mais que faire d'un pareil phénomène ? » souffla Jack. « A qui s'adresser ? Que lui dire ? »

— « Papa, si on le gardait pour s'amuser ? » dit Molly.

Jack lui prit la main et ils suivirent l'homme argenté qui bondissait et volait. Le garder comme un animal apprivoisé ! Le représentant de quelque race inconnue, venue d'une civilisation impensable... et en outre un être hautement instruit, évidemment, car on n'aurait pas choisi un individu ordinaire pour un tel voyage. Quelle était son histoire ? Constituait-il une avant-garde ? Ou était-il le dernier survivant de sa race ? Etait-il venu de loin ? De Mars ? Ou de Vénus ?

Ils le rattrapèrent devant la maison. Il se tenait au pied de l'échelle. Son étrange bâton reposait par terre, immobile. Quant à l'homme, il jouait avec le yoyo de Molly et paraissait fasciné. En les voyant, il lâcha le yoyo, ramassa son engin et, après l'avoir glissé sur ses épaules, sauta haut en l'air pour se laisser ensuite flotter jusqu'au toit. « Hiii-youou ! » dit-il avec une certaine emphase, puis il sauta en arrière. La tige était si stable pendant le vol que le long corps de Miouhou se balançait mollement.

— « C'est bien joli, » dit Jack, « c'est même sensationnel. Mais il faut que je me remette au boulot. » Il s'approcha de l'échelle.

Miouhou bondit sur lui, le prit par le bras et se mit à vagir et à siffler dans son langage particulier. Il se débarrassa de la tige et l'offrit à Jack.

— « Il veut que tu t'en serves, » expliqua Molly.

— « Non, merci ! » protesta Jack, en se rappelant le vertige qu'il avait éprouvé dans l'arbre. « J'aime autant me contenter de l'échelle. » Il posa la main sur un barreau.

Miouhou, déçu, allongea la main et renversa l'échelle qui, dans sa chute, bascula sur une caisse et heurta douloureusement le genou de Jack.

— « Je pense que tu ferais mieux d'utiliser le bâton volant, papa. »

Jack regarda Miouhou. L'homme argenté paraissait aussi aimable qu'on pouvait l'être avec une figure pareille ; et il n'était peut-être pas mauvais de feindre de se plier à sa fantaisie. D'abord, comme il était fermement debout sur le sol, Jack pensait que cela n'avait guère d'importance si la tige fantastique refusait de fonctionner pour lui. Et si une panne se produisait à la hauteur du toit... eh bien, la maison n'était pas tellement haute.

Il passa les bras dans les anneaux. Miouhou désigna le toit et esquissa le mouvement de sauter. Jack prit une profonde inspiration, visa avec soin et, dans le secret espoir que le truc ne marcherait pas, il s'élança.

Il était trop près de la maison. Le bord du toit lui assena un coup sonore juste à l'endroit où l'échelle venait de le heurter. Mais il en fut à peine freiné. Il dépassa le toit, plana un instant, le souffle coupé, puis commença à descendre. Pendant quelques secondes, il crut pouvoir, en battant des jambes, prendre pied sur le bord opposé du toit. Mais il réussit tout simplement à se cogner encore le tibia au même endroit, de l'autre côté. Dans un envol de jurons et d'imprécations, il atterrit tout droit... dans le panier de lessive d'Iris. Celle-ci, qui venait d'accrocher du linge sur la corde, se tourna vers lui.

— « Jack ! Mais qu'est-ce qui te prend ? Sors de là-dedans ! Tu es en train de piétiner mon linge propre avec tes sales... *Oh !* »

— « Aïe-aïe-aïe ! » fit Jack, sortant à reculons du malencontreux panier, pour se heurter au chariot de Molly dont Iris se servait pour transporter le lourd panier. Pour reprendre l'équilibre, il sauta... et s'éleva dans les airs. Cette fois, la chance était avec lui. Il survola l'aile où était la cuisine et vint se poser près de Molly et Miouhou.

— « Papa, tu étais juste comme un oiseau ! A moi de jouer, hein, papa ? »

— « Je vais être avant peu tout juste comme un cadavre si j'interprète bien l'expression du visage de ta mère ! Et ne touche pas à ça ! » Il se défit du « harnais de vol » et plongea dans la maison à l'instant même où Iris en contournait l'angle. Il entendit la voix ravie de Molly : « Il est parti *par là* ! » comme il piquait à travers les

décombres du salon pour ressortir par la porte de devant. Quand la porte de la cuisine claqua, il contournait déjà la maison. Il chargea sur Miouhou, lui reprit le bâton, se l'assujettit sur le dos et prit son essor. Cette fois, il avait bien calculé. Il franchit la maison d'un seul coup, bien qu'il faillît tomber à cheval sur la corde à linge. Quand Iris, furieuse et haletante, sortit en ouragan, il s'affairait à étendre les draps.

— « Veux-tu me dire ce que tu fabriques, enfin ? » s'enquit Iris, d'un ton exaspéré.

— « Je te donne un coup de main avec la lessive, mon amour, » répondit Jack.

— « Qu'est-ce que c'est... ce machin que tu as sur le dos ? »

— « Une preuve de plus de l'universalité des instruments que rêve la science-fiction, » dit Jack sans s'émouvoir. « C'est un ajusteur de masse multilatéral et tridimensionnel, autrement dit un « pogo ». Il me permet de voler comme une mouette, d'échapper aux soucis terrestres ainsi qu'aux propositions malhonnêtes des belles rouquines toutes les fois que leur passion va à l'encontre de mes désirs ! »

— « Avant longtemps, mon grand idiot, je t'arracherai la langue pour y faire des nœuds ! » Puis elle éclata de rire.

Il poussa un soupir de soulagement et s'approcha d'elle pour l'embrasser. « Chérie, je te demande pardon. J'avais une de ces trouilles, suspendu à cet engin ! Quand le poids qui y est accroché mollit un peu, le truc freine. Ce qui le fait fonctionner, ce qui fournit l'énergie... je n'en sais absolument rien. Autant que je pige, cela aspire l'air par le haut et le refoule par des tuyères. Ah ! au fait... Ce n'est pas tout, les réacteurs pointent toujours vers le bas, à la verticale, quelle que soit l'orientation de la tige. »

— « Où as-tu trouvé ça ? »

— « Dans un arbre. C'est à Miouhou. Il semble que cela lui ait tenu lieu de parachute. Dans sa descente, une branche s'est insérée dans un des anneaux, il a glissé du harnais et il s'est cassé le bras en tombant. »

— « Qu'est-ce qu'on va faire de lui, Jack ? »

— « Je me le demandais moi-même. On ne peut pas le vendre à un montreur de phénomènes à la foire. » Il se tut, pensif. « Il ne fait pas de doute qu'il connaît des tas de choses qui seraient profitables à l'humanité. Tiens, rien que cet engin changerait la face du monde ! Ecoute... je pèse dans les quatre-vingts kilos. Je suis littéralement *tombé* avec ce truc quand j'ai lâché prise dans l'arbre, et immédiatement après il m'a soutenu. Miouhou est plus lourd que moi à en juger par l'apparence. Il tenait le bâton au-dessus de sa tête, il a levé les pieds et il est resté en l'air. Si ce truc a ces possibilités, j'imagine qu'un modèle plus grand pourrait non seulement propulser mais sustenter un avion. Et si pour une raison quelconque ce n'était pas possible, la puissance de ces petits réacteurs suffirait certainement à actionner une turbine. »

— « Est-ce que cela laverait aussi le linge ? » fit Iris d'un ton maussade.

— « C'est exactement ce que je veux dire. Léger, portatif, et plus puissant qu'on ne croirait... bien sûr que ça laverait le linge. Et cela actionnerait des groupes électrogènes, des véhicules, et... Dis donc, Iris, qu'est-ce qu'on fait quand on découvre quelque chose d'aussi sensationnel ? »

— « On téléphone à un journal, à mon avis. »

— « Pour que cent mille curieux viennent fourrer leur nez dans le coin, avec les commissions d'enquête du Congrès et toute la séquelle ? Non... non ! »

— « Pourquoi ne pas se renseigner auprès d'Harry Zinsser ? »

— « Harry ? Je croyais qu'il ne te plaisait pas. »

— « Je n'ai jamais dit ça. C'est seulement que lui et toi vous vous flanquez dans un coin pour causer de miltiplitude d'ampliation et de débilité de réactance et autres fariboles ! Pendant ce temps-là, moi je tricote... et il faut que je crache par terre pour qu'on s'intéresse à moi ! Harry est un gars bien. »

— « Bon sang, chérie, tu as trouvé ! Il saura comment s'y prendre. J'y vais tout de suite. »

— « Tu n'en feras rien. Avec ce trou dans le toit ? Je pensais

t'avoir entendu affirmer que ce serait réparé pour ce soir. Le temps que tu reviennes et la nuit sera là ! »

La perspective de scier les bords irréguliers de l'ouverture parut soudain à Jack ce qu'il y avait de moins séduisant au monde. Mais dans le ton de sa femme perçaient à la fois la logique et un « sinon » menaçant. Il soupira et s'éloigna en marmonnant que le plus grand pas dans le progrès dépendait maintenant des caprices d'une bonne femme. Il avait oublié qu'il portait le harnais de Miouhou. Seuls ses deux premiers pas se posèrent sur le sol et Iris éclata de rire en le voyant maladroitement marcher sur l'air. Quand il retrouva la terre sous ses semelles, il serra les mâchoires et sauta légèrement jusqu'au toit. « Attrape-moi maintenant, si tu peux, avec tes jambes Louis XV ! » la taquina-t-il, ravi, tout en esquivant le coup qu'elle lui portait avec la longue perche de soutien de la corde à linge. Il se remit au travail.

Pendant qu'il sciait, il se rendait compte d'une certaine agitation en bas.

— « Papa ! »

— « Mr-r-ou-ou illoueu... »

Encore un soupir et il posa son outil. « Qu'y a-t-il ? »

— « C'est Miouhou qui veut son machin pour voler ! »

Jack contempla le toit, l'appentis un peu plus bas, et conclut que ses vieux os tiendraient le choc s'il devait descendre sans échelle. Il se défit de la tige sustentatrice et la laissa tomber. Elle demeura parfaitement horizontale, ne s'abaissant ni plus ni moins vite que s'il eût été accroché. Miouhou s'en saisit, glissa adroitement son bras cassé dans un anneau — surprenant, les précautions qu'il prenait pour ce membre, et tout aussi étonnant qu'il en parût si peu incommodé — puis l'autre bras et sauta pour rejoindre Jack sur le toit.

— « Qu'est-ce que vous racontez, mon gars ? »

— « Woupen you ouiip. »

— « Je comprends vos sentiments. » Evidemment l'homme argenté voulait lui dire quelque chose, mais il ne voyait pas de moyen de l'aider. Jack sourit et reprit la scie. Miouhou la lui ôta des mains

et la jeta du toit, en prenant grand soin de ne pas toucher Molly qui reculait pour mieux voir.

— « Qu'est-ce que cela signifie ? »

— « Delliyou hidden, » dit Miouhou. « Pinto deeh nouminou heeu, » et il montra le harnais volant et l'ouverture dans le toit.

— « Vous voulez dire que je préfère m'amuser à voler avec votre machin que de travailler ? Vous ne vous trompez pas, mon vieux. Mais je crains de devoir... »

Miouhou décrivit du bras un cercle, pointant sur l'ouverture, puis il montra le « pogo » et plus particulièrement un des moteurs.

— « Je ne pige pas, » dit Jack.

Miouhou parut comprendre, lui, et une expression de stupéfaction passa sur ses traits. Il s'agenouilla, posa sa main valide sur un des minuscules réacteurs, pressa deux petits boutons, et le boîtier s'ouvrit. A l'intérieur, il y avait un noyau compact, hermétiquement clos, simple d'apparence, le cœur même du moteur. Pas d'autre système d'attache. Miouhou préleva l'objet et le tendit à Jack. Il avait à peu près les dimensions et la forme d'un rasoir électrique. Il y avait un bouton sur le côté. Miouhou le désigna, puis plaça la main de Jack de façon que l'engin pointât loin d'eux. Jack, qui s'attendait à n'importe quoi, depuis rien du tout jusqu'à « l'éclair aveuglant de pure énergie dévorante » si cher au monde de la science-fiction, pressa le bouton.

L'appareil siffla et se tassa dans sa paume en un recul assez doux.

— « Très bien, » dit Jack, « mais qu'est-ce que j'en fais ? »

Miouhou montra les endroits sciés par Jack, puis l'engin.

— « Ah ! bon, » fit Jack qui se pencha, visa le point où il s'était arrêté de scier et pressa la détente. De nouveau le sifflement et le recul insistant. Puis une fine ligne se dessina dans le bois. C'était une coupure de moitié plus étroite que celle de la scie, nette, régulière, rectiligne tant que sa main ne bougeait pas. Un nuage de fine poussière de bois montait du trou, emportée par un courant d'air.

Jack fit des expériences en rapprochant ou éloignant le réacteur

du bois. Il s'aperçut que la coupure était d'autant plus fine qu'il se rapprochait davantage. En s'éloignant, la fente était plus large et il avançait moins vite. A trente centimètres, cela ne coupait plus du tout. Enchanté, Jack eut vite fait de découper toute l'ouverture et d'égaliser les bords.

Miouhou le regardait faire en souriant. Jack sourit en retour, sachant bien les sentiments qu'il aurait éprouvés s'il avait révélé la scie à quelque primitif en train de s'escrimer avec un coupe-coupe.

Quand il eut terminé, il rendit le réacteur à l'homme argenté et lui tapa sur l'épaule. « Un million de remerciements, Miouhou. »

— « Djeek, » fit Miouhou, en portant les mains au cou de Jack. Il posa un pouce sur la clavicule et l'autre à la nuque, sur une vertèbre cervicale, puis pressa fermement par deux fois.

— « Ainsi c'est l'équivalent de notre poignée de mains, chez vous autres ? » observa Jack sans perdre le sourire. C'était vraisemblable. Toute race civilisée devait bien avoir une forme extérieure de salutation. La poignée de mains était née de la main levée pour indiquer qu'on n'avait pas d'armes. Il était fort possible que ce salut étrange fût le rappel de quelque coutume analogue. Ce devait être une marque d'amitié pour deux individus de s'offrir ainsi réciproquement leurs gorges.

En trois mouvements adroits Miouhou remit le petit réacteur dans son boîtier et, tenant la tige d'une main, sauta du toit, se laissant flotter d'une façon ahurissante jusqu'au sol. Une fois arrivé, il renvoya le bâton à Jack. Celui-ci fut surpris de le voir monter comme n'importe quel objet terrestre qu'on lance. Il le manqua cependant. La tige parvint au sommet de sa courbe, puis les réacteurs se déclenchèrent et elle redescendit doucement jusqu'à lui. Il l'endossa et alla rejoindre Miouhou en planant.

L'homme à la peau argentée suivit Jack dans le garage, où se trouvaient quelques planches. Gary en choisit en pin de deux centimètres et demi d'épaisseur et les traîna au milieu du plancher pour les mesurer et marquer les longueurs qu'il lui fallait pour fabriquer une simple trappe qui couvrirait la cage d'escalier, toutes opérations que Miouhou observa avec intérêt.

Jack ôta le harnais de vol et tenta d'ouvrir la coquille aérodynamique pour en extraire le réacteur. Il n'y parvint pas. Il pressa, tordit et tira. Le bâton se contenta de siffler quand il l'abaissa vers le plancher.

— « Iiik djeek, » dit Miouhou, qui prit le bâton et pressa le bouton. Jack l'examina de près puis sourit et accepta la partie coupante.

Il eut vite fait de débiter son bois, en ricanant à l'adresse de la grande scie accrochée au mur. Il assembla alors la trappe en la renforçant d'un Z, ajusta quelques angles et se recula pour admirer son œuvre. Il comprit aussitôt qu'il ne pouvait la porter seul, et encore moins la monter sur le toit. Si Miouhou avait eu les deux mains valides, oui... mais il se gratta le crâne.

— « Porte-la avec la ceinture volante, papa. »

— « Molly ! Qui t'a donné cette idée ? »

— « C'est Miouhou qui me l'a... je veux dire, cela m'est en quelque sorte... »

— « Mettons les choses au point une fois pour toutes. Comment Miouhou s'y prend-il pour te parler ? »

— « Je ne sais pas, papa. C'est comme si je me rappelais quelque chose qu'il aurait dit, mais pas les... pas les mots qu'il aurait employés. Je... c'est simplement... » Elle hésita, puis reprit avec véhémence : « Je n'en sais *rien*, papa, et c'est la vérité ! »

— « Qu'est-ce qu'il t'a dit cette fois ? »

Elle regarda Miouhou. De nouveau Jack remarqua le gonflement particulier de la moustache argentée. Elle lui dit : « Pose la porte que tu viens de fabriquer sur le bâton, puis lève-le. Le machin volant la fera redescendre doucement et tu n'auras qu'à pousser pendant... que ça retombera. »

Jack regarda la trappe, puis l'engin, et comprit le principe. Quand il eut glissé la tige sous les planches, Miouhou lui donna un coup de main pour lever le tout. Cela monta sans peine et à eux deux ils remorquèrent leur fardeau au-dehors du garage avant qu'il redescende au sol. Encore un lever facile, une propulsion, et ils couvrirent trente pas. De cette manière ils parcoururent toute la distance,

accompagnés de Molly qui dansait et riait, en demandant qu'on la porte elle aussi et en chantant les louanges de Miouhou.

Devant la maison, Jack demanda : « Ce n'est pas tout, Einstein Junior, comment va-t-on grimper ça sur le toit ? »

Miouhou ramassa le yoyo de Molly et se mit à le manœuvrer en expert. Ce faisant il s'en alla et contourna l'angle de la maison.

— « Hé ! »

— « Il ne sait pas, papa. Il va falloir que tu trouves tout seul. »

— « Tu ne vas pas me dire qu'il a découvert ce truc au poil pour amener la trappe jusqu'ici et que maintenant sa cervelle a cessé de fonctionner ? »

— « C'est ce que je pense, papa. »

Jack porta les yeux sur la silhouette qui s'éloignait et hocha la tête. Il était déjà prêt à attendre mieux qu'un raisonnement humain de la part de Miouhou, même dans un ordre de pensées différent. Il n'arrivait pas à comprendre, en conséquence, que Miouhou se désintéresse d'un problème de logique élémentaire. Un homme aussi capable n'aurait pas trouvé le moyen de transporter la trappe jusque-là sans se rendre compte que le problème n'était qu'à moitié résolu ? Il se demandait si la solution n'était pas tellement évidente pour Miouhou que ce dernier ne voulait pas se donner la peine de l'expliquer.

Après un haussement d'épaules, Jack retourna prendre au garage une poulie double avec une corde. Il lui fallait visser deux gros crochets, l'un au bord du toit, l'autre sur la trappe même ; quand il eut dressé le système, ce ne fut plus qu'affaire de bras, une fois la trappe coincée contre le toit, de finir de la hisser et de la traîner à sa place. Miouhou semblait bien avoir perdu tout intérêt pour le travail. Deux heures avaient passé et Jack posait la dernière vis du gros verrou sur la trappe quand il entendit de nouveau crier Miouhou. Le travail était terminé. Jack lâcha ses outils, endossa le bâton et quitta le toit en volant.

— « Iris ! Iris ! Qu'est-ce qu'il y a encore ? »

— « Je ne sais pas, Jack. Il est... »

Jack fonça jusqu'à la porte de devant. Miouhou était étendu par terre, dans une convulsion violente, déchirante. Il était sur le dos, le corps en arc, les talons enfoncés dans le sol, et sa tête penchait en arrière selon un angle invraisemblable, si bien qu'il ne portait que par le front et les pieds. Son bras valide frappait la terre et l'autre pendait inerte. Ses lèvres se tordaient et il en sortait une suite de souffles et de hululements crispants, absolument horribles à entendre. Il paraissait pouvoir crier tout aussi fort en inspirant l'air qu'en le rejetant.

Molly, debout près de lui, l'examinait, comme hypnotisée. Elle souriait. Jack s'agenouilla près de l'homme qui souffrait pour tenter de le calmer. « Molly, cesse de rire de ce malheureux. »

— « Mais... il est heureux, papa ! »

— « Comment ? »

— « Tu ne vois pas ? Il est content, c'est tout. Alors il rit. »

— « Iris, qu'est-ce qu'il peut bien avoir ? Le sais-tu ? »

— « Il a repris de l'aspirine, c'est tout ce que je peux te dire. »

— « Il en a mangé quatre, » précisa Molly. « Il adore ça. »

— « Que faire, Jack ? »

— « Je ne sais pas, mon petit, » fit Jack, inquiet. « Il vaut mieux attendre que cela passe. N'importe quel émétique ou sédatif risquerait de lui faire du mal. »

L'attaque se ralentit puis cessa d'un coup. Miouhou se décontracta totalement. De nouveau, la main sur sa poitrine, Jack sentait les doubles pulsations si insolites.

— « Il s'est évanoui, » constata-t-il.

Molly déclara d'une voix calme mais étrange : « Non, papa. Il est en train de regarder des rêves. »

— « Des rêves ? »

— « Un endroit avec un ciel orange, » poursuivit-elle. Jack leva les yeux. Elle avait les yeux fermés. « Des tas de Miouhous. Des centaines et des centaines... des grands. Aussi grands que Mr. Thorndyke. » (Thorndyke était un rédacteur de la ville, une de leurs rela-

tions, et mesurait près de deux mètres.) « Des maisons rondes et des grands avions avec... des bâtons à la place d'ailes. »

— « Molly, tu racontes des bêtises, » lui dit sa mère, mal à l'aise. Jack lui fit signe de se taire.

— « Continue, mon chou. »

— « Un endroit, une pièce. C'est... il y a Miouhou et d'autres. Ils sont alignés... par rangées. Il y en a un grand avec un chapeau jaune. Il les force à rester alignés. Voilà Miouhou. Il est sorti de la rangée. Il saute par la fenêtre avec un bâton volant. »

Il y eut un long silence. Miouhou gémit.

— « Alors ? »

— « Plus rien, papa... attends ! C'est... tout... brouillé. Maintenant il y a une chose, comme un sous-marin. Seulement c'est sur la terre, pas dans l'eau. La porte est ouverte. Miouhou est à l'intérieur. Des boutons... et des pendules. Il tire sur les boutons. Il pousse un... Oh ! ça me fait mal ! » Elle porta les mains à ses tempes.

— « Molly ! »

La fillette ouvrit les yeux et dit d'un ton très tranquille : « Oh ! ça va bien, maman. C'était une chose dans le rêve qui avait mal, mais pas moi. C'était tout un tas de feu et... et une impression d'avoir sommeil, mais en plus fort. Et cela faisait mal. »

— « Jack, il va rendre la petite malade ! »

— « J'en doute, » répondit Jack.

— « Moi aussi, » fit Iris d'un ton intrigué. Puis elle ajouta à voix basse : « Voyons, pourquoi ai-je dit cela ? »

— « Miouhou dort, » annonça soudain Molly.

— « Plus de rêves ? »

— « Non. Mince alors, c'était... drôle. »

— « Viens déjeuner, » dit Iris. Sa voix chevrotait un peu. Elles entrèrent dans la maison. Jack examinait Miouhou qui souriait dans son sommeil paisible. Il pensa mettre au lit l'étrange créature, mais il faisait chaud, l'herbe était épaisse et tendre à cet endroit. Il secoua la tête et rentra à son tour.

— « Asseyez-vous et mangez, » commanda Iris.

Jack jeta un coup d'œil circulaire. « Tu as fait merveille ici, »

dit-il. Les plâtras et les débris avaient disparu et les têtières d'Iris resplendissaient sur les capitons. Elle fit la révérence. « Je vous remercie, Monseigneur. »

Assis à la table de jeu, ils attaquèrent les sandwiches à la langue de bœuf. « Jack ? »

— « Hum-um-um ? »

— « Qu'est-ce que c'est... de la télépathie ? »

— « Je crois. Quelque chose dans le genre. Oh ! attends que je raconte ça à Zinsser ! Il ne voudra jamais me croire ! »

— « Tu vas à l'aéroport cet après-midi ? »

— « Tu parles ! Peut-être que j'emmènerai Miouhou. »

— « Ce serait un rien saisissant pour les gens, non ? Miouhou n'est pas du type que tu pourrais faire passer pour ton cousin Jules ! »

— « Bah, tout irait pour le mieux. Il resterait assis dans le compartiment arrière avec Molly pendant que je persuaderais Zinsser de venir l'examiner. »

— « Pourquoi ne pas faire venir Zinsser ici ? »

— « Tu sais bien que c'est idiot ! Quand on le rencontre en ville, il a du temps libre, mais sinon il prétend qu'il ne peut pas quitter l'aéroport une seconde. »

— « Jack, penses-tu que Molly ne risque rien avec cet individu ? »

— « Rien du tout. Tu es inquiète ? »

— « Je... oui, Jack. Mais pas à cause de Miouhou. A mon propre sujet. Je m'inquiète parce que je pense que je devrais me faire davantage de souci. Si tu vois ce que je veux dire. »

Jack se pencha pour l'embrasser. « Ce bon vieil instinct maternel à l'œuvre ! » Il gloussa. « Miouhou est quelque chose de nouveau, d'inconnu ; il pourrait être dangereux. En même temps Miouhou est blessé et il s'est révélé inoffensif. Alors il y a en toi un penchant à le dorloter, lui aussi. »

— « Tu as là un argument de poids, » fit-elle d'un ton réfléchi. « Il est aussi grand et laid que toi et incontestablement plus intelligent. Pourtant je ne te dorlote pas ! »

Jack sourit : « Tu l'as dit ! » Il avala son café et se leva. « Mange

vite, Molly, et cours te laver les mains et la figure. Je vais jeter un coup d'œil sur Miouhou. »

— « Alors tu files à l'aéroport ? » s'enquit Iris.

— « Si Miouhou se sent en état. Il y a trop de choses que je voudrais savoir, trop de choses que ma cervelle est incapable de piger. Je ne pense d'ailleurs pas obtenir tous les éclaircissements nécessaires de Zinsser ; mais à nous deux, nous verrons ce qu'il faut faire. C'est une *grosse* histoire ! »

Plein d'idées folles, il sortit sur la pelouse. Miouhou était assis à contempler une chenille d'un air béat.

— « Miouhou ? »

— « Diouou ? »

— « Vous plairait-il de faire une balade en voiture ? »

— « Houbillii griiss. Djeek ? »

— « Je constate que tu n'as pas pigé, bonhomme. Arrive ! » dit Jack en désignant le garage. Miouhou reposa la chenille sur un brin d'herbe avec le plus grand soin et se leva pour le suivre ; et au même instant il vint du garage un fracas fantastique. Le temps d'un éclair, il restèrent figés, puis la voix de Molly lança des cris aigus à faire dresser les cheveux. Jack galopait vers le garage sans même se rendre compte qu'il avait bougé.

— « Qu'est-ce qu'il y a, Molly ? »

Au son de sa voix, l'enfant se tut comme un phonographe arrêté brusquement.

— « Molly ! »

— « Je suis ici, papa, » dit-elle d'une toute petite voix. Elle se tenait près de la voiture, on eût dit qu'elle se concentrait sur sa lèvre inférieure, projetée en avant et frémissante. La voiture avait défoncé le mur du fond du garage.

— « Je ne l'ai pas fait exprès, papa ; c'était seulement pour t'aider à sortir l'auto. Tu ne vas pas me donner la fessée ? Je t'en prie, papa, je n'ai pas... »

— « *La paix !* »

Elle se tut immédatement. « Molly, qu'est-ce qui t'a pris de faire

une chose pareille ? Tu sais pourtant bien que tu ne dois pas toucher au démarreur ! »

— « Je faisais semblant, papa. Comme si c'était un sous-marin qui volait, comme Miouhou. »

Jack se débattait devant cette phrase à la syntaxe assez boiteuse. « Viens ici, » commanda-t-il d'une voix dure. Elle obéit, à petits pas, traînant les pieds, les mains derrière le dos où, selon ce qu'elle prévoyait, elles lui seraient le plus utiles. « Je devrais te corriger, tu sais ? »

— « Oui, papa, je crois, » répondit-elle, la voix tremblante. « Mais pas plus de deux fois, hein, papa ? »

Jack se mordit l'intérieur des joues pour garder son sérieux, mais il n'y parvint pas. Il rit. *Petite sorcière,* songea-t-il. « Je vais te dire une bonne chose, » déclara-t-il d'un ton grognon en contemplant la voiture. Heureusement le garage était de construction légère et les nouvelles bosses du capot et des ailes se mêlaient assez bien aux anciennes. « Tu as droit à trois solides tapes sur les fesses. Je les ajouterai à ta prochaine correction. »

— « Bien, papa, » acquiesça Molly, ouvrant de grands yeux soumis. Elle se hissa sur le siège arrière et se tint très droite. Jack dégagea ce qu'il put des décombres, s'installa au volant, lança le moteur et sortit avec précaution du garage, en marche arrière.

Miouhou se tenait à prudente distance, observant le véhicule grinçant de ses yeux d'argent remplis d'étonnement. « Montez ! » lui dit Jack en l'invitant du geste. Miouhou recula.

— « Miouhou ! » cria Molly en passant la tête par la fenêtre arrière. Miouhou déclara : « Youk » et s'approcha immédiatement. Molly lui ouvrit la porte et il monta ; elle cria de plaisir quand elle le vit se coucher sur le plancher et elle le tira par la manche pour le faire asseoir. Jack contourna la maison, s'arrêta pour ramasser le bâton-réacteur de Miouhou, et envoya un baiser à Iris. Ils partirent.

Quarante minutes plus tard, ils parvinrent à l'aéroport après une

promenade merveilleuse pendant laquelle Molly avait décrit à perdre haleine les splendeurs du paysage terrestre. Miouhou avait ouvert de grands yeux, de la manière la plus satisfaisante, écoutant l'enfant comme s'il était sous le charme — à certains moments Jack aurait juré que l'homme argenté comprenait tout ce que lui racontait Molly — et poussant des cris, des miaulements admiratifs et des interjections interrogatives.

— « Et maintenant, » dit Jack quand il fut rangé dans le parc de l'aéroport, « vous allez rester un moment dans la voiture, vous deux. Je vais parler à Mr. Zinsser et voir s'il veut bien venir faire la connaissance de Miouhou. Molly, te crois-tu capable de faire comprendre à Miouhou qu'il ne doit pas quitter la voiture ni se montrer ? Tu comprends, si d'autres gens l'aperçoivent, ils vont se mettre à poser des tas de questions idiotes et nous ne tenons pas à ce qu'il en soit gêné, hein ? »

— « D'accord, papa. Je vais le lui dire. Miouhou, » fit-elle à l'adresse de l'homme. Elle le regardait dans les yeux. Sa moustache s'enflait et frissonnait. « Tu te conduiras bien, n'est-ce pas ? Tu resteras hors de vue ? »

— « Djeek, » répondit Miouhou. « Djeek meriidi. »

— « Il dit que c'est toi qui commandes. »

Jack descendit et éclata de rire. « Sans blague ? » L'enfant avait-elle vraiment compris l'étranger ou était-ce surtout un jeu ? « Eh bien, sois sage. A tout à l'heure, Miouhou. » Il entra dans l'aérogare, emportant le bâton.

Comme toujours, Zinsser était occupé. Ce n'était pas un grand aéroport, mais il accueillait un grand nombre d'avions privés, et en sa qualité de directeur de la circulation, Zinsser en avait plein les bras. Il posa sa grande main souple sur le micro du téléphone dont il se servait, pour lancer à Jack : « Salut, Gary ! Quoi de neuf ? » Son ton était jovial. « Asseyez-vous, je suis à vous dans un instant. » Il se remit à sa conversation téléphonique, tout en souriant à Jack. Ce dernier s'installa en attendant que Zinsser raccroche.

— « Alors... » commença Zinsser et à nouveau le téléphone sonna.

Jack referma la bouche, très contrarié. Zinsser raccrocha et un autre téléphone sonna. Le directeur le prit, sur le côté de son bureau : « Ici Zinsser... Oui... »

Allons, j'en ai assez, se dit Jack. Il se leva pour aller fermer la porte de façon à être seul avec Zinsser. Il prit la tige à réacteurs et, à l'ahurissement de son camarade, grimpa sur le bureau, leva le bâton à bout de bras et sauta. Un ouragan miniature sortit des réacteurs et Jack, suspendu par les mains, descendit lentement, en observant l'autre par-dessus son épaule. Le visage de Zinsser ressemblait à une lune rouge dans une tempête de neige, entouré qu'il était par les mémos et autres paperasses accumulés depuis quinze jours, qui s'envolaient sous la poussée de l'air.

En tout cas, la première chose qu'il fit quand il eut retrouvé son souffle, ce fut de raccrocher l'appareil.

— « Je pensais bien que ça marcherait, » dit Jack.

— « Vous... vous... qu'est-ce que c'est que ce truc ? »

— « Un polarisateur dialectique, » répondit Jack en atterissant. « Cela permet la conversation avec les directeurs d'aérodromes qui se refusent à lâcher leur téléphone. »

Zinsser avait déjà quitté son fauteuil et contourné son bureau avec une prestesse inattendue chez un homme de sa corpulence. « Faites voir. »

Jack lui remit l'engin et donna des explications.

— « Regarde, Miouhou, voici un avion qui arrive ! »

Ils observèrent ensemble le Cub qui atterrissait parmi de petits nuages de poussière.

« En voilà un autre qui va décoller ! » Un petit coupé bleu à aile surbaissée roula sur le terrain, freina d'une roue, pivota sur lui-même et se précipita vers eux en grondant. Puis il monta dans le ciel, loin au dessus de leurs têtes.

« Fiiiiiiyouououou ! » chantonna Molly, en imitant le bruit du moteur au-dessus d'eux.

— « Shshshiiiiiii ! » souffla Miouhou, en reproduisant très exactement la plainte des volets dans le vent de l'hélice.

Molly battit des mains et hurla de plaisir. Un autre avion décrivait un cercle au-dessus du terrain. Ils le suivaient avidement des yeux.

— « Venez donc le voir, » dit Jack.

Zinsser consulta sa montre. « Je ne peux pas. Sans blague, je dois rester près du téléphone encore une demi-heure au moins. Il ne risque rien, là, dehors. Il n'y a pas grand monde ici. »

— « Je pense que ça ira. Il est avec Molly et, comme je vous l'ai dit, ils s'entendent à merveille. C'est encore un des points que j'aimerais élucider... cette histoire de télépathie. » Il éclata soudain de rire. « Sacrée Molly... Savez-vous ce qu'elle m'a fait cet après-midi ? » Il raconta à Zinsser l'incident de la voiture sortie du garage par le mauvais bout.

— « Un vrai petit diable, » gloussa Zinsser. « Ils sont tous pareils, les gosses. Le gamin de mon frère n'a rien trouvé de mieux que de vouloir tondre la pelouse avec l'aspirateur de sa mère, l'autre jour. Il rit. « Pour en revenir à ce... comment, déjà ? Miouhou... et à ce machin. Jack, c'est une chose à ne pas lâcher. Vous rendez-vous compte que lui-même, ses vêtements et cet objet sont les seuls indices que nous ayons quant à sa nature et à son origine ? »

— « Evidemment ! Mais écoutez, il est très intelligent. Je suis sûr qu'il pourrait nous révéler des tas de choses. »

— « Vous parlez, qu'il doit être intelligent ! Sur sa propre planète, il doit être au-dessus de la moyenne. Ils n'auraient pas envoyé n'importe qui faire un pareil voyage. Jack, quel dommage qu'on n'ait pas son astronef sous la main ! »

— « Il reviendra peut-être. A votre avis, d'où peut-il bien venir ? »

— « De Mars ? »

— « Voyons, vous savez bien que non. Nous n'ignorons pas que Mars a une atmosphère, mais extrêmement ténue. Avec un corps comme celui de Miouhou, il faudrait des poumons immenses pour

que cela fonctionne. Non... Miouhou est accoutumé à une atmosphère très voisine de la nôtre. »

— « Ce qui exclut Vénus. »

— « Il porte des vêtements tout à fait confortables pour la Terre. Donc sa planète doit avoir non seulement une atmosphère comparable, mais un climat analogue. Il paraît capable d'ingérer la plupart de nos aliments, bien que certains lui répugnent... et que l'aspirine le saoule à mort. Quand il en prend, cela lui fiche une cuite qui le rend hilare ! »

— « Non ? Voyons donc... ce ne peut pas être Jupiter, car il n'est pas bâti pour supporter une telle gravité. Et les autres planètes sont trop froides... sauf Mercure qui est brûlant. » Zinsser se renversa dans son fauteuil en essuyant distraitement son front dégarni. « Jack ! Ce type ne vient même pas de notre système solaire ! »

— « Bon sang, je pense comme vous ! Harry, que vous suggère cette tige avec ses réacteurs ? »

— « D'après la façon dont cela découpe le bois... Je pourrais voir une démonstration, au fait ? »

— « Et comment ! » Gary se mit au travail. Il trouva les deux protubérances à presser simultanément. Le boîtier s'ouvrit sans difficulté. Il y prit le noyau actif et, en le manipulant avec précaution, trancha net un petit coin du bureau de Zinsser.

— « Je n'ai encore jamais rien vu de si étrange. Je peux l'examiner ? »

Zinsser prit l'engin et le retourna entre ses mains. « Il ne semble même pas y avoir de carburant, » fit-il, songeur.

— « Je crois que ça utilise l'air, » avança Jack.

— « Mais qu'est-ce qui propulse l'air ? »

— « L'air, » dit Jack. « Non, je ne plaisante pas ! Je crois que cela désintègre en quelque sorte une partie de l'air et que cela emploie l'énergie dégagée pour actionner un petit réacteur. Si on mettait une enveloppe autour de ce réacteur, avec une aspiration à un bout et une tuyère à l'autre, cela fonctionnerait comme une pompe à vide, en tirant toujours plus d'air à l'intérieur. »

— « Ou comme nos réacteurs aéro-thermodynamiques, » confirma Zinsser. Le sang de Jack se glaça quand il vit l'autre regarder dans l'orifice de la tuyère. « Bon Dieu ! Ne poussez pas sur le bouton ! »

— « Mais non. Dites... vous avez raison. Les tubes sont concentriques. Voyons, comment diable peut-on réaliser cela en si réduit et léger ? »

Jack déclara : « J'y ai réfléchi toute la journée. Je ne vois qu'une réponse. Pouvez-vous encaisser quelque chose qui paraît réellement fantastique, du moment que c'est logique ? »

— « Vous connaissez mon faible, » fit Zinsser en souriant et en désignant une longue étagère bourrée de magazines de science-fiction. « Alors, allez-y ! »

— « Bon, » commença lentement Jack. « Vous savez ce qu'est l'énergie de cohésion. Ce qui maintient ensemble les éléments de l'atome. Si j'ai bien compris le peu de théorie nucléaire que j'ai ingurgité, il me paraît en principe possible de fabriquer une sphère d'énergie de cohésion qui soit stable. »

— « Une sphère ? Avec quoi dedans ? »

— « De l'énergie de cohésion... ou peut-être rien du tout... de l'espace. Bref, si vous entourez cette sphère d'une seconde qui serait un champ de force capable de pénétrer la sphère intérieure, ou de laisser pénétrer la matière, il me semble que tout ce qui entrerait dans ce système de forces en équilibre se trouverait désintégré. Il s'accumulerait une pression explosive au sein de la sphère interne. Alors, si vous mettez en contact votre champ de pénétration et la sphère d'énergie de cohésion, les pressions de l'intérieur jailliront avec violence. Enfermez tout le truc dans un appareil qui contrôle la quantité de matière pénétrant d'un côté dans la sphère ainsi que la capacité de l'ouverture d'échappement d'énergie, et enfermez encore cela dans une coquille externe qui vous fournira un courant d'air violemment expulsé par un bout — comme la pompe à vide dont vous parliez — et vous obtenez ceci, » conclut-il en tapotant le petit réacteur.

— « Fort ingénieux, » fit Zinsser en hochant la tête. « Même si vous vous trompez, l'explication est astucieuse. Autrement dit, tout ce que

nous aurions à faire pour reproduire cet engin, ce serait de découvrir la nature de l'énergie de cohésion, puis de trouver le moyen de la façonner de manière stable sous la forme d'une sphère. Après quoi il nous reste à découvrir la nature d'un champ de force capable de percer l'énergie de cohésion et de laisser entrer de même n'importe quelle matière... dans un sens seulement. » Il ouvrit les paumes. « Une paille ! Il suffit tout simplement d'apprendre à utiliser des trucs auxquels les savants ne se sont même pas encore attaqués théoriquement, et nous voilà en selle ! »

— « Bah ! » fit Jack. « Miouhou nous donnera tous les tuyaux. »

— « Je l'espère bien. Cela pourrait amener une révolution de tout le monde industriel. »

— « Vous êtes très compréhensif, » fit Jack en souriant.

Le téléphone sonna. Zinsser regarda sa montre. « C'est le coup de fil que j'attendais. » Il s'installa pour répondre et, pendant qu'il discutait longuement de connaissements, de services aériens privés et de restrictions au commerce entre Etats, Jack, posé à l'angle du bureau, faisait des rêves. Miouhou, un individu supérieur d'une race supérieure, venu sur la Terre pour arracher l'humanité barbare à ses luttes et à ses gaspillages. Il se demandait ce qu'était Miouhou chez lui, parmi ses étranges semblables. Jeune, mais très mûri, et très doué ; un des meilleurs de sa génération, digne d'être l'ambassadeur de son peuple près d'une civilisation neuve et dynamique comme celle de la Terre. Et l'astronef ? Après avoir déposé Miouhou, son pilote était-il reparti vers le coin mystérieux de l'univers d'où il était venu ? Ou décrivait-il des cercles dans l'espace, attendant avec impatience des nouvelles de l'aventureux ambassadeur ?

Zinsser reposa le combiné et se leva en soupirant.

— « J'admire ma puissance de volonté, » dit-il. « Me voici devant l'événement le plus inouï de ma carrière et je m'astreins au boulot quotidien malgré tout. Je me sens comme un gosse le soir de Noël. Allons vite le voir. »

— « Ffiiiiyouououou ! » cria Miouhou au passage d'un avion. Mol-

ly en sauta de joie sur les coussins. Miouhou était un excellent imitateur.

L'homme argenté enjamba d'un souple mouvement le dossier du siège de devant pour voir un peu plus loin derrière l'angle d'un hangar. Un des Cubs avait été roulé sur la surface cimentée, pas trop loin, et l'hélice tournait au ralenti.

Mollly s'accouda au dossier et tendit le cou pour mieux voir, elle aussi. Miouhou lui frôla la tête, faisant tomber son chapeau. Il se baissa pour le lui ramasser et se cogna le crâne contre le tableau de bord. Le coffre à gants s'ouvrit sous le choc. Ses étranges pupilles se contractèrent et les membranes vibrantes clignèrent sur ses yeux tandis qu'il fouillait dans le coffre. L'instant d'après, il était sorti de la voiture et courait vers l'aire de parking, en sautant haut, en émettant des bruits bizarres, en s'arrêtant après quelques bonds pour se rouler par terre en battant de sa main valide.

Molly, horrifiée, descendit et courut après lui. « Miouhou ! » criait-elle. « Miouhou, reviens ! »

Il revint vers elle en sautillant, les bras étendus.

« Vrouououmm ! » hurla-t-il en passant devant elle. Il abaissa un bras, éleva l'autre comme un avion qui vire, décrivit un arc de cercle, bondit sur la murette de soutien et fonça sur l'aire devant le hangar.

Molly, haletante et sanglotante, s'immobilisa et frappa du pied. « Miouhou ! » grinça-t-elle. « Papa a dit... »

Deux mécaniciens qui se tenaient près du Cub pivotèrent en entendant un étrange cri modulé. Ils virent une apparition aux longues jambes, argentée, avec une moustache d'argent, des yeux bridés, une robe écarlate qui tournait à l'indigo. Sans dire mot et avec un ensemble parfait, ils s'enfuirent à toute vitesse. Et Miouhou, avec un dernier cri de joie farouche, sauta à bord de l'avion et disparut à l'intérieur.

Molly porta les mains à sa bouche, les yeux exorbités. « Oh ! Miouhou, » murmura-t-elle, « maintenant c'est trop tard. » Elle entendit des pas pressés et se retourna. Son père fonçait vers elle, suivi du lourd Mr. Zinsser. « Molly ! Où est Miouhou ? »

Muette, elle désigna le Cub, et comme si c'eût été un signal, le petit avion gronda et commença à s'éloigner du hangar.

— « Attendez ! Attendez ! Attendez ! » hurla inutilement Jack, en se précipitant à la poursuite de l'appareil. Il voulut sauter la murette, mais à cause de sa vitesse calcula mal son coup. Il s'accrocha du bout du pied et s'étala en un sonore et pénible plat-ventre sur le ciment. Zinsser et Molly accoururent pour l'aider à se relever. Jack saignait du nez. Il sortit son mouchoir en regardant l'avion qui diminuait. « Miouhou ! »

Le petit avion cahotait sur le terrain, puis il rugit soudain de toute sa puissance. L'empennage se souleva et il fila loin d'eux, avec le vent par le travers, coupant la piste. Jack se retourna pour parler à Zinsser et vit l'expression de saisissement sur le visage du gros homme. Il suivit le regard de Zinsser : il y avait un autre avion, un grand six places qui allait se poser.

Jamais il ne s'était senti aussi désemparé. Ces avions allaient entrer en collision. Personne n'y pouvait rien. Il les observait, l'œil fixe, presque indifférent. Ils fonçaient l'un vers l'autre, mais cela ressemblait à un film au ralenti; un instant qui s'éternisait. Puis, à sept ou huit mètres d'altitude, Miouhou coupa les gaz et inclina l'aile. Le Cub ralentit, se pencha au vent et *dérapa* si près sous le ventre de l'avion qui atterrissait qu'une couche de peinture de plus sur l'un ou l'autre eût entraîné la catastrophe.

Jack ignorait depuis combien de temps il retenait son souffle, mais cela lui fit mal quand il le laissa fuser.

— « En tout cas, il sait piloter, » murmura Zinsser.

— « Bien sûr ! » s'emporta Jack. « Un engin aussi primitif qu'un avion, c'est un jouet d'enfant pour lui. »

— « Oh ! papa, que j'ai peur ! »

— « Moi pas, » fit Jack, la voix creuse.

— « Moi non plus, » ajouta Zinsser avec un rire qui sonnait faux. « L'avion est assuré. »

Le Cub grimpait en flèche. A trente mètres, il vira dans un glissement effarant à voir, se rétablit et fonça soudain vers eux en grondant. Miouhou les frôla de si près que Zinsser se coucha à

terre. Jack et Molly restèrent figés, les yeux écarquillés. Un énorme nuage de poussière leur cacha tout pendant une bonne minute et demie. Quand ils revirent l'avion, il tanguait follement à cinquante mètres.

Soudain Molly poussa un cri perçant et se cacha la figure dans les mains.

— « Molly, mon petit, qu'as-tu ? »

Elle se jeta à son cou en sanglotant si fort qu'elle devait en avoir la gorge meurtrie. « Arrête ! » lui cria-t-il. Puis très doucement, il demanda : « Qu'y a-t-il, ma chérie ? »

— « Il a peur. Miouhou a une peur terrible, » fit-elle d'une voix cassée.

Jack regarda l'avion. Celui-ci hésitait, glissait sur l'aile.

Zinsser se mit à hurler : « Les gaz ! Donne toute la gomme ! Les gaz, espèce d'idiot ! »

Miouhou coupa les gaz.

Comme une pierre, l'avion tournoya et plongea vers le sol. L'impact fut terrifiant.

Molly annonça d'un ton très calme : « Maintenant, toutes les images de Miouhou sont finies, » puis elle s'écroula sans connaissance.

On le transporta à l'hôpital. Ce n'était pas beau à voir, le ramassage, la civière jusqu'à l'ambulance...

Jack aurait voulu que Molly n'y assiste pas, mais elle s'était ranimée au passage du brancard, en pleurant. Tandis qu'il allait et venait avec Zinsser dans la salle d'attente, il songeait qu'il aurait fort à faire avec l'enfant quand tout serait terminé.

Le médecin résident arriva en s'essuyant les mains. C'était un petit homme au nez en trompette. « Qui nous a amené cet accidenté ? Vous ? »

— « Nous deux, » répondit Zinsser.

— « Que... qu'est-ce qu'il est ? »

— « Un ami à moi. Est-il... s'en sortira-t-il ? »

— « Comment voulez-vous que je le sache ? » s'écria le médecin, impatienté. « Jamais de toute ma vie... » Il souffla l'air par les narines. « Cet homme a deux systèmes circulatoires. Deux circuits fermés, avec un cœur pour chacun. Tout son sang artériel paraît veineux... il est violet. Comment est-ce arrivé ? »

— « Il a avalé un demi-tube d'aspirine qu'il a trouvé dans ma voiture, » expliqua Jack. « L'aspirine l'enivre. Il a chipé un avion et il s'est écrasé au sol. »

— « L'aspirine l'enivre... » Le médecin les regarda tout à tour. « Je ne vous demande pas si vous vous fichez de moi. Rien qu'un coup d'œil à ce... à cette chose suffirait à mystifier n'importe quel toubib. Depuis combien de temps a-t-il ces éclisses au bras ? »

Zinsser se tourna vers Jack, qui répondit : « Dix-huit heures environ.

— « Dix-huit *heures* ? » Le médecin secoua la tête. « C'est si bien ressoudé que j'aurais parié pour dix-huit jours. » Avant que Jack ait pu placé un mot, il ajouta : « Il lui faut une transfusion. »

— « Mais c'est impossible ! Je veux dire que son sang... »

— « Je sais. J'ai fait un prélèvement pour le classer. J'ai mis deux spécialistes à mélanger des produits chimiques dans du plasma pour arriver à quelque chose d'approchant. Ils m'ont tous les deux traité de menteur. Mais la transfusion est indispensable. Je vous tiendrai au courant. » Il sortit.

— « Voilà un médecin plutôt ahuri. »

— « Un type bien, » affirma Zinsser. « Je le connais. On ne peut pas lui en vouloir, non ? »

— « Pour ses sentiments ? Non ! Harry, je ne sais pas ce que je deviendrai si Miouhou nous quitte. »

— « Vous l'aimez tellement ? »

— « Oh ! il n'y a pas que ça. Mais être sur le point d'entrer en rapport avec une autre civilisation et voir ça vous filer ainsi entre les doigts, c'est trop ! »

— « Ce réacteur, Jack... sans Miouhou pour nous l'expliquer, je ne pense pas qu'un seul savant puisse le reproduire. Ce serait

comme... comme de donner du tungstène à un armurier de Damas en lui demandant d'en faire des filaments... »

— « Et la télépathie... ce que les spécialistes donneraient pour étudier ce phénomène ! »

— « Ouais... et ses origines ? Il n'est pas de notre système solaire. Ce qui veut dire qu'il utilise un moyen de propulsion interstellaire, ou peut-être la fameuse faille spatio-temporelle chère à nos écrivains favoris. »

— « Il faut qu'il vive, » dit Jack. « Il le faut, ou alors il n'y a plus de justice ! Trop de choses que nous devons apprendre, Harry. Ecoutez... il est ici. Cela signifie forcément qu'il en viendra d'autres de sa race, un jour. »

— « Ah ? Et pourquoi ont-ils attendu à maintenant ? »

— « Peut-être sont-ils déjà venus. Charles Fort... »

— « Oh ! n'allons tout de même pas trop loin. »

Le médecin revint. « Je pense qu'il s'en sortira. »

— « Vraiment ? »

— « Pas vraiment. Il n'y a rien de vrai dans cette créature. Mais, d'après tous les indices, il se remettra. Il a des réactions excellentes. De quoi se nourrit-il ? »

— « A peu près comme nous, je crois. »

— « Vous croyez ! Vous ne paraissez pas savoir grand-chose à son sujet. »

— « Je ne sais rien. Il vient tout juste d'arriver. Non... ne me demandez pas d'où il vient. Adressez-vous à lui directement. »

Le docteur se gratta le crâne. « Il n'est pas de notre monde. Je peux vous l'affirmer. Evidemment adulte, mais toutes ses fractures sont du genre qu'on voit sur les enfants de trois ans. Des membranes transparentes sur ses... De quoi riez-vous ? » s'enquit-il brusquement.

Jack avait commencé par glousser sourdement, mais il n'y tenait plus. Ce fut un rire rugissant.

Zinsser intervint : « Jack ! Taisez-vous ! Nous sommes dans un hôpital ! »

Jack lui repoussa la main. « Je n'y peux rien, » hoqueta-t-il, puis il repartit de plus belle.

— « Vous ne pouvez rien à quoi ? »

— « Je suis forcé de rire, » haleta Jack. Il s'apaisa, devint grave même. « Il faut prendre ça à la rigolade, Harry. Je ne permettrai pas qu'il en soit autrement. »

— « Que diable voulez-vous... »

— « Ecoutez, Harry. Nous avons émis des tas d'hypothèses sur Miouhou, sur sa civilisation, sa technologie, son origine. Eh bien, nous n'en saurons jamais rien ! »

— « Pourquoi ? Il refusera de nous en parler ? »

— « Il ne nous dira rien. Non, je me trompe. Il nous racontera des tas de choses. Mais cela ne nous servira à rien. Voici où je veux en venir. Parce qu'il est de notre taille, parce qu'il est arrivé de toute évidence à bord d'un astronef, parce qu'il a apporté un ou deux trucs fabriqués par une civilisation hautement perfectionnée, nous nous figurons que *c'est lui* qui a fait cette civilisation, qu'il est un individu d'essence supérieure parmi les siens. »

— « Après tout, c'est à peu près certain. »

— « Certain ? Harry, est-ce que Molly a inventé l'automobile ? »

— « Non, mais... »

— « Mais elle en a conduit une et elle a défoncé le garage. »

La compréhension commençait à se répandre sur le visage lunaire de Zinsser. « Vous allez me dire... »

— « Tout se tient ! Rappelez-vous quand Miouhou a imaginé un moyen pour porter ma lourde trappe sur le bâton à réaction, et puis a laissé le problème en plein milieu ? Rappelez-vous combien il était fasciné par le yoyo de Molly. Et les relations tout à fait curieuses qu'il a avec la petite ? Est-ce que ça a même l'apparence de la raison ? Pensez aux réactions d'Iris devant lui... presque maternelles, sans qu'elle sache pourquoi. »

— « Le pauvre petit gosse, » murmura Zinsser. « Je me demande s'il n'a pas pensé qu'il était toujours sur son monde quand il a atterri ? »

— « Pauvre petit gosse... d'accord, » dit Jack qui se mit à rire.

« Est-ce que Molly est capable de vous expliquer le fonctionnement d'un moteur à combustion interne ? Peut-elle expliquer la formation des filets d'air sur un volet de freinage ? » Il secoua la tête. « Attendez et vous verrez. Miouhou pourra nous donner des renseignements du même ordre que ceux que Molly nous fournirait. *Je me suis promenée en voiture avec papa et nous avons roulé à cent à l'heure.* »

— « Mais comment est-il arrivé ici ? »

— « Comment Molly a-t-elle défoncé mon garage ? »

Le médecin haussa les épaules, l'air désemparé. « Ses réactions biologiques ressemblent bien à celles d'un enfant... et si c'est un enfant, alors la reconstitution de ses tissus sera rapide et je peux vous garantir qu'il continuera de vivre. »

Zinsser grommela : « Pour ce que ça nous avancera... et lui-même, pauvre môme. Avec la confiance des enfants envers les adultes, il avait sans doute la conviction que nous le reconduirions chez lui par un moyen ou un autre. Eh bien, nous ne disposons pas des moyens indispensables. Et ce n'est sûrement pas demain que nous les aurons. Nous n'avons même pas assez de connaissances pour envisager de copier son réacteur... et dans son monde, c'est tout juste un jouet d'enfant ! »

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Mewhu's jet.

POUL

ANDERSON

Jupiter et les centaures

Le vent se précipitait du fond des ténèbres de l'est, chassant devant lui la poussière d'ammoniac. En quelques minutes, Edward Anglesey se trouva aveuglé.

Il s'agrippa des quatre pieds dans les éclats de glace qui constituaient le sol, se courba et ramassa à tâtons son petit creuset. Le vent lui emplissait la tête de sons qui évoquaient un basson en folie. Quelque chose lui fouetta le dos, entamant la peau jusqu'au sang ; c'était un arbre déraciné, emporté à deux cents kilomètres. Très haut dans la nuit, parmi les nuages bouillonnants, les éclairs zébraient le ciel.

En contrepoint, le tonnerre grondait parmi les montagnes de glace. Une boule de flammes rouge jaillit, le flanc d'une hauteur s'abattit avec fracas, se répandant dans la vallée. Le sol tremblait.

© 1957, Street and Smith Publications, Inc.
Reproduit avec l'autorisation de Scott Meredith Literary Agency.

Explosion de sodium, songea Anglesey dans le tumulte tambourinant. Les flammes et les éclairs lui donnaient assez de lumière pour qu'il retrouve son matériel. De ses mains musclées, il rassembla ses outils, de sa queue il souleva la cuve, puis il lutta contre la tempête pour regagner le tunnel qui menait à son abri.

Les murs et le plafond étaient d'eau, congelée dans l'éloignement du soleil et comprimée par des tonnes d'atmosphère entassées sur chaque centimètre carré. Avec pour cheminée de ventilation un étroit conduit de fumée, une lampe à huile végétale brûlant dans l'hydrogène répandait une pâle clarté dans la pièce.

Anglesey, haletant, étendit son corps bleu ardoise sur le sol. Inutile de lancer des imprécations contre la tempête. Ces ouragans d'ammoniac étaient fréquents vers le crépuscule et il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre qu'ils s'apaisent. De toute façon, Anglesey était fatigué.

Dans cinq heures, ce serait le matin. Il avait espéré fondre ce même soir une tête de hache, sa première, mais peut-être valait-il mieux accomplir le travail au grand jour.

Il prit sur une étagère le corps d'un décapède dont il dévora la chair crue, s'interrompant parfois pour boire de longues gorgées de méthane liquide dans une cruche. La situation s'améliorerait dès qu'il aurait de bons outils ; jusque-là tout ce qu'il possédait s'était constitué péniblement, avait été mis en forme avec les dents et les ongles, parfois avec des éclats de glace... et aussi avec les fragments faibles et cassants de ce qui restait de l'astronef. Quelques années encore, et il vivrait comme doit vivre un homme.

Il soupira, s'étira et se coucha pour dormir.

A un peu plus de cent soixante quinze mille kilomètres de là, Edward Anglesey ôtait son casque.

Il regarda autour de lui, en clignant les paupières. Après la surface de Jupiter, c'était toujours un peu irréel de se retrouver dans le calme, la propreté et l'ordre du poste de commandes.

Il avait les muscles endoloris. Ce n'était pas normal. Il n'avait

pas vraiment lutté contre un vent de plusieurs centaines de kilomètres à l'heure, sous une triple gravité, par une température voisine du zéro absolu. Il était resté ici, sous la gravité à peu près nulle de Jupiter V, à respirer de l'oxynitrogène. C'était Joe qui vivait là-bas et s'emplissait les poumons d'hydrogène et d'hélium sous une pression qu'on arrivait encore à estimer uniquement parce qu'elle brisait les baromètres anéroïdes et perturbait les quartz piézo-électriques.

Néanmoins il avait le corps fatigué, courbatu. La tension, sans doute — un trouble psychosomatique. En définitive et depuis bon nombre d'heures il avait en un certain sens été Joe, et Joe avait travaillé ferme.

Débarrassé de son casque, Anglesey n'avait plus qu'un filet ténu d'identification. L'esprojecteur était toujours accordé sur le cerveau de Joe mais n'était plus au point dans le sien. Au fond de sa conscience, il percevait un sentiment de sommeil indescriptible. De temps à autre, des formes et des couleurs vagues dérivaient dans le noir velouté... des rêves ? Ce n'était pas impossible que le cerveau de Joe rêvât un peu quand il n'était plus manipulé par l'esprit d'Anglesey.

Un voyant rouge s'éclaira sur le tableau de l'esprojecteur et une sonnerie lança une plainte électronique trahissant la peur. Anglesey poussa un juron. Ses doigts minces coururent sur les commandes ; il pivota sur son fauteuil roulant et se propulsa vers le panneau de cadrans. Oui... là... le tube K oscillait de nouveau ! Le circuit grilla. Il arracha le verre de protection d'une main tout en fouillant de l'autre dans un tiroir.

Dans son esprit, il sentait s'amenuiser le contact avec Joe. S'il le laissait échapper entièrement, il ne le reprendrait jamais. Et Joe représentait un placement de plusieurs millions de dollars et de bon nombre d'années de travail de la part de quelques grands spécialistes.

Anglesey tira le tube K défectueux de sa douille et le jeta sur le sol. Le verre implosa. Sa colère en fut un instant soulagée,

juste ce qu'il fallait pour trouver la lampe de rechange, la mettre en place, rétablir le courant... et la machine chauffa, amplifiant une nouvelle fois la conscience de Joe dans le noir dédale des profondeurs de son esprit.

Alors, lentement, l'homme assis dans le fauteuil à roues à propulsion électrique sortit du poste, passa dans la coursive. Qu'un autre balaie les débris de verre. Au diable tout cela ! Au diable tout le monde !

Jan Cornelius n'était jamais allé plus loin de la Terre que sur la Lune, dans un hôtel confortable. Il eut donc l'impression qu'on abusait de lui quand la Société des Sciences Psioniques le désigna pour un exil de treize mois. Le fait qu'il fût un des humains qui en savaient le plus sur les esprojecteurs et leurs entrailles fantasques ne lui paraissait pas une raison valable. Pourquoi envoyer quiconque ? A quoi bon ?

Mais, de toute évidence, les autorités scientifiques de la Fédération le jugeaient bon. Elles avaient, semblait-il, remis un chèque en blanc à ces ermites barbus, aux frais des contribuables.

Ainsi grommelait Cornelius sur le long trajet hyperbolique qui le menait à Jupiter. Ensuite, les variations d'accélération à l'approche du minuscule satellite intérieur le rendirent trop malade pour qu'il eût encore la force de se plaindre.

Et quand il se rendit enfin — juste avant le débarquement — dans la verrière pour contempler Jupiter, il ne dit pas un mot. Personne ne parle, la première fois.

Arne Viken attendait avec patience pendant que Cornelius contemplait. *Cela me prend toujours à la gorge,* se rappelait-il. *J'ai parfois peur de regarder.*

Finalement, Cornelius se retourna. Il avait lui-même une vague ressemblance avec Jupiter, de taille imposante, un peu ventripotent. « Je n'avais pas idée, » murmura-t-il. « Je n'aurais jamais cru... J'ai vu des films, mais... »

Viken approuva de la tête. « Bien sûr, Dr Cornelius. Les images ne traduisent pas tout. »

D'où ils se tenaient, ils voyaient la roche sombre et hérissée du satellite, jusqu'à une courte distance devant l'aire d'atterrissage, puis une brusque coupure. Cette lune était à peine une plate-forme, semblait-il, et de froides constellations défilaient autour. Jupiter occupait un cinquième de ce ciel doucement ambré, avec des bandes de couleur, avec les taches d'ombre projetées par des lunes aux dimensions de planètes et avec des tourbillons de vent aussi larges que la Terre. S'il avait existé une gravité sensible, Cornelius aurait cru instinctivement que l'énorme planète se précipitait sur lui. Dans son état présent, il se sentait aspiré vers le haut, au point qu'il avait les paumes endolories tant il se cramponnait à la barre d'appui.

— « Et vous vivez ici... tout seul... là-dedans ? » fit-il d'une voix ténue.

— « Oh ! quand même, nous sommes une cinquantaine en tout et nous nous entendons assez bien, » répondit Viken. « Ce n'est pas si terrible. On signe un engagement pour une période de quatre cycles — quatre voyages d'astronefs — et croyez-le ou non, Dr Cornelius, j'en suis à mon troisième engagement. »

Le nouveau venu se retint de poser des questions plus pertinentes. Il y avait chez les hommes de Jupiter V un aspect qu'on ne comprenait pas tout à fait. Ils étaient pour la plupart barbus, bien que très soignés de leur personne ; leurs mouvements dans cette faible gravité donnaient l'impression de voir des personnages de rêve ; ils étaient économes de paroles dans la conversation, comme pour les faire durer un an et un mois, entre les arrivées d'astronefs. Leur vie de moines les avait transformés... ou bien devaient-ils accepter l'équivalent des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance parce qu'ils ne s'étaient jamais sentis parfaitement à l'aise sur la verte Terre ?

Treize mois ! Cornelius eut le frisson. Ce serait une longue et froide attente, et le traitement augmenté des primes qui s'accumu-

leraient pour lui ne le consolait que médiocrement, maintenant, à sept cent cinquante millions de kilomètres du Soleil.

— « Un endroit merveilleux pour les chercheurs, » reprit Viken. « Toutes les installations voulues, des collègues triés sur le volet, pas de distractions... et naturellement... » Il désigna du pouce la planète et pivota pour s'éloigner.

Cornelius le suivit, la démarche maladroite. « C'est sans aucun doute très intéressant, » haleta-t-il. « Fascinant, même. Mais en réalité, Dr Viken, me traîner jusqu'ici et m'y faire passer plus d'un an à attendre le prochain vaisseau... pour accomplir une tâche qui ne me prendra peut-être que quelques semaines... »

— « Etes-vous sûr que ce soit si simple ? » s'enquit Viken, d'une voix posée. Il tourna la tête et Cornelius lut dans ses yeux quelque chose qui le fit taire. « Après tout le temps que j'ai passé ici, j'en suis encore à chercher le problème, si complexe soit-il, qui, examiné comme il convient, ne se révèlera pas encore plus compliqué. »

Ils franchirent le sas atmosphérique du vaisseau, puis suivirent le tube qui le reliait à l'entrée de la station. Presque tout était souterrain. Salles, laboratoires, couloirs même présentaient un certain aspect de luxe... Il y avait même une cheminée avec un vrai feu dans la salle commune ! Dieu seul savait ce que cela pouvait coûter !

En songeant à l'immensité glaciale du vide où gitait la reine des planètes ainsi qu'à sa condamnation à plus d'un an de séjour, Cornelius conclut que de tels luxes n'étaient en fait que des nécessités biologiques.

Viken lui montra une chambre agréablement meublée qui serait la sienne. « On va vous apporter vos bagages dans un moment, et on déchargera vos gadgets psioniques. Pour l'instant, tout le monde est soit en train de bavarder avec l'équipage, soit en train de lire le courrier du pays ! »

Cornelius acquiesça d'un signe de tête et s'assit. Le fauteuil,

comme tout le mobilier destiné à des mondes de faible gravité, n'était guère qu'un squelette ténu, mais qui supportait la masse du docteur dans un confort appréciable. Il tâta sa tunique dans l'espoir d'inciter son interlocuteur à lui tenir compagnie encore quelques instants. « Un cigare ? J'en ai apporté quelques-uns d'Amsterdam. »

— « Je vous en remercie, » fit Viken, acceptant avec une décevante désinvolture. Il croisa ses longues et fines jambes et souffla des nuages de fumée grise.

— « Euh... est-ce vous qui commandez ici ? »

— « Pas exactement. Personne ne commande. Nous avons bien un administrateur — c'est le cuisinier — qui s'occupe de tous les travaux de cet ordre... et il n'y en a guère, au fond. N'oubliez pas que nous sommes avant tout une station de recherche, et rien d'autre. »

— « Alors quelle est votre spécialité ? »

Viken fronça les sourcils. « Ne questionnez jamais les autres aussi brutalement, Dr Cornelius, » l'avertit-il. « Ils préfèrent faire durer le plaisir le plus longtemps possible avec tout nouvel arrivant. C'est un rare plaisir que d'avoir devant soi une personne dont la dernière réaction concevable soit... Non, inutile de vous excuser vis-à-vis de moi. Cela va bien. Je suis physicien, spécialisé dans les états solides sous les pressions ultra-élevées. » Il désigna du menton le mur. « Et il y en a pas mal à observer... ici même ! »

— « Je vois. » Cornelius fuma en silence pendant un temps. Puis il reprit : « Je suis censé être l'expert des questions psioniques, mais franchement, jusqu'à présent, je n'ai pas la moindre idée de ce qui peut amener votre machine à se conduire aussi mal que vous l'avez signalé. »

— « Vous voulez dire que ces... euh... tubes K ont une sortie stable sur la Terre ? »

— « De même que sur la Lune, sur Mars, sur Vénus... partout, semble-t-il, sauf ici. » Cornelius haussa les épaules. « Bien sûr, les faisceaux psi sont toujours fantasques, et on a parfois une réaction

indésirable quand... Non ! Il faut que je sois en possession des faits avant de passer à la théorie. Qui sont vos spécialistes psi ? »

— « Anglesey seulement, qui n'est d'ailleurs pas du tout un homme officiellement instruit en matière de perception extra-sensorielle. Mais il s'y est intéressé après sa mutilation et a fait preuve de telles aptitudes naturelles qu'il nous a été expédié dès qu'il s'est porté volontaire. Il est si difficile d'obtenir qu'on vienne sur Jupiter V que nous ne sommes pas très exigeants en matières de diplômes. D'ailleurs Ed paraît manipuler Joe tout aussi bien que le ferait un docteur en psychologie. »

— « Ah ! oui, votre pseudo-Jovien. Il faudra que j'étudie cet aspect avec beaucoup d'attention, » dit Cornelius. Malgré lui, il commençait à se passionner. « Peut-être les difficultés proviennent-elles de la biochimie de Joe ? Qui sait ? Je vais vous livrer un petit secret bien gardé, Dr Viken. La psionique n'est pas une science exacte. »

— « Pas plus que la physique, » répondit l'autre en souriant. Un moment passa, puis il ajouta d'un ton plus sérieux : « Pas le genre de physique que je pratique, en tout cas. J'espère quand même lui conférer de l'exactitude. C'est pour cela que je suis ici, vous savez. C'est la raison pour laquelle nous sommes tous ici. »

A la première rencontre, Edward Anglesey causait un choc. Il n'était qu'une tête, une paire de bras et un regard bleu intense et déconcertant. Le reste de sa personne n'était que détail, enclos dans une mécanique à roulettes.

— « Biophysicien au départ, » avait expliqué Viken à Cornelius. « Il étudiait les spores atmosphériques à la Station Terrestre quand il n'était encore qu'un jeune homme... Un accident... il a été broyé... rien de ce qui est plus bas que la poitrine ne fonctionnera plus jamais. Un type irritable; il faudra prendre des précautions avec lui. »

Assis sur un mince tabouret dans la salle de contrôle de l'es-

projecteur, Cornelius songeait que Viken était resté très au-dessous de la vérité.

Anglesey mangeait sans élégance, tout en parlant, et laissait les tentacules de son fauteuil roulant faire le nettoyage autour de lui. « Il le faut, » expliqua-t-il. « Cet endroit idiot est officiellement régi par l'heure GMT de la Terre. Jupiter ne l'est pas. Il faut que je sois ici chaque fois que Joe se réveille, tout prêt à le prendre en charge. »

— « Quelqu'un ne pourrait-il vous relever ? » demanda Cornelius.

— « Bah ! » Anglesey piqua de sa fourchette une bouchée de protéines et l'agita en direction de son vis-à-vis. Comme c'était sa langue maternelle, il était capable de cracher l'anglais — en usage général à la station — avec une férocité sans bornes. « Ecoutez. Avez-vous jamais pratiqué la thérapeutique extra-sensorielle ? Pas seulement en écoutant, ni même en communiquant, mais sous forme de contrôle pédagogique réel ? »

— « Non, pas moi. Il y faut un certain talent naturel, comme le vôtre. » Cornelius sourit. Sa petite phrase flatteuse fut avalée, inaperçue, par le visage marqué d'Anglesey. « Si je comprends bien, vous parlez de cas tels que... disons la rééducation du système nerveux d'un enfant paralytique ? »

— « Oui, oui. Assez bon exemple. Est-ce qu'on a jamais cherché à supprimer la personnalité de l'enfant, à s'emparer de lui au sens le plus absolu du mot ? »

— « Seigneur Dieu ! Non ! »

— « Même à titre d'expérience scientifique ? » Anglesey souriait. « Est-ce qu'un opérateur d'esprojecteur a jamais mis toute la sauce pour inonder de ses propres pensées le cerveau de l'enfant ? Allons, dites-le, Cornelius ! Je ne vous moucharderai pas ! »

— « Eh bien... vous comprenez... c'est un peu en dehors de mes travaux. » Le psionicien détourna prudemment les yeux, les fixa sur la face inerte d'un cadran. « J'ai... euh... j'ai lu quelque chose

au sujet de... oui, oui, on a fait des tentatives dans quelques cas pathologiques pour... euh... pour forcer le passage... pour anéantir les hallucinations du patient par la force pure... »

— « Et cela n'a pas marché, » dit Anglesey. Il émit un rire. « Cela *ne peut pas* marcher, pas même avec un enfant, encore moins avec un adulte dont la personnalité est pleinement développée. Voyons, il a déjà fallu dix années de perfectionnements avant que la machine soit suffisamment dépouillée de ses fautes pour qu'un psychiatre puisse même « écouter » sans que la différence normale entre son train de pensées et celui du patient... sans que cette différence déclenche une interférence qui brouillait l'aspect même qu'il désirait étudier. La machine doit procéder à des compensations automatiques en fonction des différences entre les individus. Et nous ne pouvons toujours pas aplanir les différences entre espèces.

» Si une tierce personne consent à coopérer, on peut très doucement orienter sa façon de penser. Et c'est tout. Si vous essayez de prendre le contrôle d'un autre cerveau, d'un cerveau qui possède sa propre somme d'expérience, son propre moi... vous risquez d'y perdre votre santé mentale. L'autre cerveau riposte d'instinct. Une personnalité humaine bien développée, mûre, endurcie, c'est trop compliqué pour qu'on puisse la contrôler de l'extérieur. Elle a trop de ressources, trop de puissance démoniaque où puiser pour sa défense quand on en menace l'intégrité. Bon Dieu, mon vieux ! Nous n'arrivons même pas à maîtriser nos propres esprits, à plus forte raison ceux des autres ! »

La tirade d'Anglesey, débitée d'une voix hachée, prit fin. Il resta sombrement assis devant le tableau de commandes, en tapotant le pupitre de sa gouvernante mécanique.

— « Alors ? » fit Cornelius au bout d'un moment.

Il n'aurait peut-être pas dû parler. Mais il avait du mal à rester silencieux. Il y avait trop de silence... près de huit cent millions de kilomètres de silence entre lui et le Soleil. Il suffisait de rester

bouche fermée pendant cinq minutes pour sentir le silence vous pénétrer comme un brouillard.

— « Alors, » gouailla Anglesey, « notre pseudo-Jovien Joe a un cerveau physiquement adulte. La seule raison qui me permette de le contrôler, c'est qu'on n'a jamais donné à son cerveau la chance de se fabriquer un moi. Je *suis* Joe. Dès l'instant où il est « né » à la connaissance, je me suis trouvé là. Le faisceau psi me communique toutes les données de ses sens et lui renvoie mes impulsions neuro-motrices. Néanmoins il jouit d'un cerveau excellent et ses cellules enregistrent jusqu'à la moindre trace d'expérience, comme il en va pour vous et pour moi. Ses synapses ont adopté la configuration de mon « plan de personnalité ».

» Toute autre personne qui prendrait ma succession s'apercevrait que c'est en quelque sorte une tentative pour me chasser de mon propre cerveau. Ce n'est pas réalisable. Certes, il n'a qu'un jeu rudimentaire de mémoires-Anglesey — par exemple, je ne m'amuse pas à répéter des théorèmes de trigonométrie pendant que je le contrôle — mais il possède suffisamment d'éléments pour être en puissance une personne distincte.

» En fait, chaque fois qu'il émerge du sommeil — il y a généralement un retard de quelques minutes pendant que je procède à la modification de mes facultés psi normales pour ajuster mon casque amplificateur — j'ai à livrer un petit combat. Je sens presque une... une résistance... jusqu'au moment où j'ai enfin mis ses courants mentaux en phase avec les miens. Le simple fait de rêver a été une expérience assez différente pour... »

Anglesey ne se donna pas la peine de terminer la phrase.

— « Je vois, » murmura Cornelius. « Oui, c'est assez clair. Il est même étonnant que vous parveniez à un tel contact avec un être dont le métabolisme est si étranger. »

— « Je n'y parviendrai plus bien longtemps, » dit Anglesey d'un ton sarcastique. « A moins que vous ne puissiez éliminer ce qui grille les tubes K. Mes réserves de pièces ne sont pas inépuisables. »

— « J'ai déjà formulé quelques hypothèses de base, » dit

Cornelius, « mais on sait si peu de choses sur la transmission des faisceaux psi... La vélocité en est-elle infinie, ou n'est-elle que très élevée ? La puissance du faisceau est-elle réellement indépendante de la distance ? Et quels sont les effets possibles de la transmission sur... disons quand elle passe par la matière dégénérée du noyau de Jupiter ? Seigneur Dieu ! Une planète où l'eau est un minéral lourd, où l'hydrogène est un métal ! Que savons-nous, en réalité ? »

— « Nous sommes censés trouver, » trancha Anglesey. « Notre entreprise me vise qu'à cela. Connaître ! Bon sang ! » Il faillit cracher par terre. « Il semble que le peu que nous ayons appris n'intéresse même pas les gens. L'hydrogène est toujours un gaz là où vit Joe. Il faudrait qu'il creuse à quelques kilomètres en profondeur pour le découvrir à l'état solide. Et on attend de moi l'analyse scientifique des conditions sur Jupiter ! »

Cornelius attendait, laissant Anglesey se déchaîner pendant qu'il réfléchissait lui-même au problème d'oscillation des tubes K.

« Ils ne comprennent même pas, là-bas, sur la Terre. Pas plus que ceux d'ici. J'ai parfois l'impression qu'ils se refusent à comprendre. Joe est là, en bas, et ne dispose à peu près que de ses mains nues. Lui, moi, nous avons débuté en ne sachant qu'une chose : il pouvait probablement manger les formes de vie locales. Il est obligé de consacrer presque tout son temps à la chasse, pour se nourrir. C'est miraculeux, le chemin qu'il a parcouru en ces quelques semaines... se faire un abri, se familiariser avec les environs immédiats, se mettre à la métallurgie, à l'hydrorurgie... appelez ça comme vous voudrez. Qu'est-ce qu'on exige de plus de ma part, sacré nom ? »

— « Oui, oui, » marmonna Cornelius. « Oui, je... »

Anglesey releva son visage osseux et livide. Une lueur se formait dans ses yeux.

« Qu'est-ce que... ? » commença Cornelius.

— « Taisez-vous ! » Anglesey fit pivoter son fauteuil, prit le casque à tâtons, l'ajusta ensuite sur son crâne. « Joe est en train de s'éveiller. Allez-vous-en. »

— « Mais si vous ne me permettez de travailler que pendant son sommeil, comment pourrai-je... ? »

Anglesey poussa un grondement et envoya dans sa direction une clé anglaise. Le lancer n'était pas violent, même sous cette faible gravité. Cornelius battit en retraite vers la porte. Anglesey accordait l'esprojecteur. Soudain, il sursauta.

— « *Cornelius !* »

— « Qu'y a-t-il ? » Le psionicien tenta de revenir en hâte, prit trop d'élan et alla s'écrouler en tas contre le panneau.

— « Encore le tube K ! » Anglesey se débarrassa du casque. Cela avait dû être une douleur terrible, un cri mental qui s'amplifiait sans possibilité de freinage dans son propre cerveau, mais il se contenta d'ajouter : « Rendez-moi le service de le changer. Vite. Et sortez, que je sois seul. Joe ne s'est pas éveillé de lui-même. Quelque chose a rampé dans le gourbi en même temps que moi... Je suis dans un bourbier, là-bas ! »

La journée de travail avait été dure et Joe dormait profondément. Il ne s'éveilla qu'en sentant les mains se refermer sur son cou.

Un instant il ne fut plus qu'une vague étouffante de panique. Il songea qu'il était de retour à la Station Terrestre, flottant en gravité zéro au bout d'un câble tandis qu'un millier d'étoiles glacées faisaient un halo à la planète devant lui. Il crut que la grande cornière s'était arrachée et descendait sur lui, lentement, mais chargée de toute l'inertie de ses froides tonnes, oscillant et scintillant dans la lumière terrestre, et le seul son était celui de son être qui hurlait et clamait dans son casque, s'efforçant de se détacher du câble que la poutre poussait à petits coups, mais le filin s'écartait et Joe bougeait en même temps, il était écrasé contre le mur de la station, sa combinaison couverte de gel se déchirait et, tandis qu'elle se ressoudait d'elle-même, du sang se mêlait à l'écume, son sang. *Joe rugit.*

Sa réaction convulsive arracha les mains de son cou et envoya

une forme noire à l'autre bout du gourbi. Elle heurta la paroi en un bruit de tonnerre, la lampe tomba sur le sol et s'éteignit.

Joe se tenait dans les ténèbres, le souffle court, se rendant vaguement compte que le vent était tombé d'un cri aigu à un grondement sourd tandis qu'il dormait.

La chose qu'il avait rejetée loin de lui grognait de douleur en rampant contre le mur. Joe cherchait à tâtons sa massue.

Quelque chose d'autre se fit entendre. Le tunnel ! Les choses venaient par le tunnel ! En aveugle, Joe partit à leur rencontre. Son cœur battait lourdement, son nez aspirait une odeur étrangère.

La créature qui émergea, quand les mains de Joe se refermèrent dessus, n'était que deux fois plus petite que lui, mais elle avait six pieds aux griffes monstrueuses et une paire de mains à trois doigts qui se portèrent vers ses yeux. Joe poussa un juron, la souleva du sol malgré ses mouvements affolés et la rejeta à terre. Elle lança un cri. Il entendit des os se briser.

— « Allez ! Venez donc ! » Joe bomba le dos, tel un tigre menacé par des chenilles géantes.

Elles se précipitaient dans l'abri, par le tunnel, au nombre d'une douzaine, tandis qu'il reprenait la lutte contre l'une d'elles qui s'était lovée sur son dos et se cramponnait de toutes ses griffes. Elles le tiraient par les jambes, s'efforçant d'escalader celles-ci. Il frappait de ses ongles et de sa queue, il bascula, s'écroula sous leur poids et se releva sans qu'elles l'eussent lâché.

Ils oscillaient tous dans le noir. La masse grouillante heurta la paroi du gourbi, qui trembla; un madrier céda, le toit s'effondra. Anglesey était maintenant dans une fosse, parmi les plaques de glace brisées, sous la pâle lumière de Ganymède au déclin.

Il voyait à présent que les monstres étaient noirs, et que leur tête était assez grosse pour contenir un cerveau, moins développé que chez l'humain, mais plus que chez les grands singes. Il y en avait une vingtaine qui se débattaient sous les décombres et revenaient sur lui avec la même âpreté hurlante.

Pourquoi ?

Réaction de babouin, songeait Anglesey au fond de lui-même. On voit l'inconnu, on en a peur, on le hait, on le tue. Sa poitrine se soulevait, pompant l'air dans sa gorge à vif. Il tira à lui une grosse branche, la cassa en deux et fit pivoter la massue dure comme fer.

La créature la plus proche eut le crâne écrasé. La suivante l'échine rompue. La troisième, les côtes enfoncées, alla en bousculer une autre. Joe se mit à rire. Cela commençait à devenir amusant.

Il poussa un hurlement de tigre et fonça sur le sol glacé en poussant des clameurs. Il les pourchassa jusqu'à ce que la dernière des bêtes eût disparu dans la forêt.

Haletant, Joe contemplait les morts. De son côté, il saignait, il avait le corps meurtri, il avait froid et faim et son abri était démoli... mais il les avait vaincus ! Il eut une soudaine envie de se battre la poitrine en poussant des cris de triomphe. Un instant encore, il hésita... mais pourquoi pas ? Anglesey renversa la tête et hurla sa victoire en direction du disque estompé de Ganymède.

Ensuite il se mit à l'œuvre. D'abord un feu, à l'abri de l'astronef qui n'était plus à présent qu'un monticule de métal corrodé. La meute des monstres criait dans le noir, elle ne l'avait pas abandonné, elle reviendrait.

Il arracha un quartier d'une des bêtes mortes et en mangea une bouchée. Assez bon. Ce serait meilleur une fois bien cuit. Hé ! Ces animaux avaient commis une erreur en attirant l'attention de Joe sur eux ! Il acheva de déjeuner tandis que Ganymède disparaissait derrière les hauteurs glacées de l'ouest. Bientôt ce serait le matin. L'air était presque immobile et un vol d'écumeurs de ciel en forme de galettes, comme les appelait Anglesey, traversa le ciel, taches de cuivre poli dans les premières grisailles de l'aube.

Joe fouilla dans les ruines de son gourbi et finit par retrouver son matériel à fondre l'eau. Il n'était pas endommagé. C'était la

première chose à faire, fondre de la glace pour la couler dans les moules à hache, couteau, scie et marteau qu'il avait si difficilement préparés. Dans les conditions jupitériennes, le méthane était un liquide qu'on buvait et l'eau un métal dur et dense. Cela ferait de bons outils. Plus tard, il essaierait des alliages avec d'autres matières.

Pour la suite... oui. Au diable le gourbi, il dormirait bien à ciel ouvert pour un temps. Fabriquer un arc, poser des pièges, être prêt à massacrer les chenilles noires si elles revenaient à l'assaut. Il y avait non loin une fissure qui s'enfonçait profondément vers le froid mordant de la couche d'hydrogène métallique : une glacière naturelle, l'endroit idéal pour conserver les quelques semaines de viande que ses ennemis lui avaient apportées. Cela lui laisserait le loisir de... oh ! de faire un tas de choses !

Joe éclata d'un rire exultant et s'allongea pour admirer le lever du jour.

Il fut de nouveau frappé de la beauté du paysage. Voir la petite étincelle éclatante du soleil émerger des bancs de brume à l'est, teintés d'un violet délicat veiné de rose et d'or ; voir la lumière se renforcer jusqu'à ce que l'arc du ciel tout entier soit une explosion brillante ; voir la lumière se répandre, chaude et vivante, sur un sol vaste, sur les millions de kilomètres carrés de forêts bruissantes, sur les lacs agités de vagues, sur les geysers d'hydrogène empanaché ; et voir, voir, voir comme les montagnes de glace à l'ouest prenaient des reflets d'acier poli !

Anglesey inspira profondément le vent farouche du matin et cria comme un enfant fou de joie.

— « Je ne suis pas moi-même biologiste, » dit Viken avec circonspection. « Mais c'est peut-être ce qui me permet de vous donner une image d'ensemble. Après quoi Lopez ou Matsumoto vous éclaireront sur tous les points de détail. »

— « Parfait, » acquiesça Cornelius. « Pourquoi ne partez-vous

pas du principe que j'ignore tout de cette entreprise ? C'est à peu près la vérité, je vous l'assure. »

— « Comme vous voudrez, » fit Viken en riant.

Ils étaient dans un des bureaux de la section de xénobiologie. Ils étaient seuls car il était 17 heures 30 GMT aux horloges de la station et il n'y avait qu'une équipe au travail. Inutile d'en maintenir davantage en alerte tant que la part d'Anglesey dans le projet ne lui aurait pas encore permis de recueillir des données quantitatives.

Le physicien se pencha pour prendre sur un bureau un presse-papier. « C'est un de nos gars qui a modelé cela pour s'amuser, mais c'est une assez bonne image de Joe. Il mesure environ un mètre cinquante de haut au niveau de la tête. »

Cornelius retournait entre ses doigts la figurine de plastique. Imaginez un être ressemblant à un centaure félin, avec une épaisse queue préhensile... Le torse était trapu, les bras longs, les muscles très développés ; la tête dépourvue de cheveux était ronde, le nez large, les yeux grands et profondément enfoncés, la mâchoire lourde, mais c'était bien un visage humain. La couleur générale était d'un gris bleuté.

— « C'est un mâle, je vois, » dit-il.

— « Bien sûr. Peut-être ne comprenez-vous pas. Joe est le pseudo-Jovien complet, et autant que nous puissions l'affirmer, le modèle définitif, tous les défauts ayant été éliminés. Il représente la réponse à une question qu'il a fallu cinquante ans rien que pour formuler. » Viken lança un regard en coin à Cornelius. « Vous saisissez donc l'importance du travail, n'est-ce pas ? »

— « Je ferai de mon mieux, » dit le psionicien. « Mais si... eh bien, supposons que la défaillance du tube ou autre chose vous fasse perdre Joe avant que j'aie résolu le problème des oscillations. Vous avez d'autres pseudos en réserve, non ? »

— « Oh ! si, » fit sombrement Viken. « Mais le prix de revient... Notre budget n'est pas sans limites. Nous dépensons beaucoup d'argent parce qu'il coûte très cher de respirer et vivre à une

telle distance de la Terre. Et pour cette même raison notre marge de manœuvre est réduite. »

Il fourra les mains dans ses poches et se dirigea vers la porte intérieure, qui menait aux laboratoires, la tête penchée, tout en continuant à parler à voix basse et précipitée.

— « Peut-être ne vous rendez-vous pas compte de la planète cauchemardesque qu'est Jupiter. Pas seulement pour sa gravité en surface... un peu moins de trois *g*, qu'est-ce ? Mais le potentiel de gravité est dix fois supérieur à celui de la Terre. La température. La pression... et par-dessus tout l'atmosphère et les tempêtes, et l'obscurité !

» Quand un astronef se pose à la surface de Jupiter, c'est un atterrissage radio-contrôlé ; le bâtiment fuit comme un tamis, pour que les pressions s'égalisent, mais par ailleurs c'est le modèle le plus résistant, le plus puissant qu'on ait jamais conçu ; il est bourré de tous les instruments imaginables, de tous les servomécanismes, de tous les systèmes de sûreté que l'esprit a pu imaginer pour protéger une masse d'un million de dollars de matériel de précision.

» Et que se passe-t-il ? La moitié des astronefs ne parviennent jamais jusqu'à la surface. Une tempête les emporte, les projette au loin, ou ils se heurtent à un morceau flottant de Glace VII — version réduite de la Tache Rouge — ou, Dieu sait que c'est vrai, ce qui passe pour un vol d'*oiseaux* les éperonne et crève les coques !

» Quant aux cinquante pour cent qui réussissent à se poser, c'est le voyage sans retour. Nous ne tentons même pas de les récupérer. Si les tensions au cours de la descente n'ont pas démoli quelque chose, ils sont de toute façon condamnés à la corrosion. L'hydrogène, à la pression de Jupiter, a de curieux effets sur les métaux.

» Il en a coûté au total environ cinq millions de dollars pour installer Joe, un unique pseudo, sur la planète. Chaque pseudo à venir nous coûtera, si nous avons de la chance, encore deux millions de plus. »

♣

Viken ouvrit la porte d'un coup de pied et passa le premier. Derrière s'ouvrait une vaste salle au plafond bas, éclairée à la lumière froide, où murmuraient des ventilateurs. Cela rappelait à Cornelius un laboratoire nucléaire ; il resta un instant sans savoir pourquoi, puis il reconnut les complications des télécommandes, des appareils d'observation lointaine, les parois faites pour contenir des forces capables de désintégrer toute la Lune.

— « Tout ceci est rendu nécessaire par la pression, naturellement, » expliqua Viken en désignant une rangée d'écrans protecteurs. « Et par le froid. Avec l'hydrogène même qui constitue un danger mineur. Nous avons ici des ensembles qui reproduisent les conditions de la... disons de la stratosphère jovienne. C'est ici qu'a réellement débuté notre entreprise. »

— « J'en avais entendu parler, » convint Cornelius. « N'avez-vous pas recueilli des spores flottantes ? »

— « Ce n'est pas moi, » gloussa Viken. « C'est l'équipe de Totti, il y a une cinquantaine d'années. Cela prouvait l'existence de la vie sur Jupiter. Une forme de vie qui utilisait le méthane liquide comme solvant de base, l'ammoniac solide comme point de départ de la synthèse des nitrates... les plantes utilisent l'énergie solaire pour fabriquer des composés carbonés non saturés, et libèrent de l'hydrogène ; les animaux mangent les plantes et réduisent de nouveau ces composés à la forme saturée. On relève même un équivalent de la combustion. Les réactions mettent en jeu des enzymes complexes et... bref, ce n'est pas ma partie. »

— « Donc, on comprend assez bien la biochimie de Jupiter. »

— « Oh ! oui. Même à l'époque de Totti, on disposait d'une technologie biotique très développée : on avait déjà synthétisé des bactéries terrestres et on avait relevé avec assez d'exactitude les configurations des gènes. La seule raison qui a fait durer si longtemps l'établissement du diagramme de l'évolution de la vie jovienne, c'est la difficulté technique, la haute pression et autres conditions. »

— « Quand avez-vous vraiment pu examiner la surface de la planète ? »

— « C'est Gray qui y est parvenu il y a une trentaine d'années. Il a fait descendre une nef de télévision qui a duré assez longtemps pour lui renvoyer une bonne succession d'images. Depuis lors on a perfectionné la méthode. Nous savons que Jupiter grouille d'une vie étrange qui lui est propre, et probablement plus prolifique que celle de la Terre. Par extrapolation à partir des micro-organismes en suspension dans l'atmosphère, notre groupe est parvenu à des synthèses expérimentales de métazoaires et... »

Viken soupira. « Bon Dieu ! Si seulement il y avait des formes de vie indigènes intelligentes ! Pensez à ce qu'elles pourraient nous dire, Cornelius, aux données, aux... Pensez seulement au chemin parcouru depuis Lavoisier, avec la chimie à basse pression de la Terre. Nous avons la possibilité de connaître ici une chimie et une physique à haute pression au moins aussi riches de promesses ! »

Au bout d'un moment, Cornelius, l'air rusé, demanda à voix basse : « Etes-vous certain qu'il *n'y ait pas* de Joviens ? »

— « Oh ! il pourrait y en avoir des milliards, » fit Viken en haussant les épaules. « Des villes, des empires, tout ce que vous voudrez. Jupiter a une surface égale à une centaine de Terre et nous n'en avons aperçu qu'une douzaine de petits secteurs. Mais nous savons positivement qu'il n'y a pas de Joviens en mesure d'utiliser la radio. Avec leur atmosphère, il est très improbable qu'ils l'eussent inventée d'eux-mêmes... Imaginez l'épaisseur qu'il faudrait aux tubes à vide, la force que devraient avoir les pompes ! C'est pourquoi nous avons finalement décidé qu'il valait mieux fabriquer nos propres Joviens. »

Cornelius traversa derrière lui le laboratoire et pénétra dans une autre pièce. Elle était moins encombrée et paraissait plus « finie » : les montages hâtifs de l'expérimentateur avaient cédé la place à la précision des ingénieurs.

Viken s'approcha d'un des panneaux qui recouvraient les murs et consulta les instruments de mesure. « Derrière ceci repose un autre pseudo, » déclara-t-il. « Une femelle, cette fois. Elle est sous une pression de deux cents atmosphères et à une température de 194 degrés absolus. Il y a... un dispositif ombilical, pourrait-on dire, pour la maintenir en vie. Elle a été menée à l'âge adulte dans ce... dans cet état fœtal... Nous avons conçu nos Joviens sur le modèle des mammifères terrestres. Elle n'a jamais eu sa conscience et ne l'aura pas avant de « naître ». Nous avons au total vingt mâles et soixante femelles ainsi en attente. Nous pouvons espérer que la moitié parviendra jusqu'à la surface. Nous pouvons en créer d'autres si nécessaire.

» Ce ne sont pas les pseudos en eux-mêmes qui sont si onéreux, c'est leur transport. Voilà pourquoi Joe est tout seul sur la planète jusqu'à ce que nous ayons la certitude que son espèce est *capable* d'y survivre. »

— « Si je comprends bien, vous avez d'abord expérimenté avec des formes inférieures ? »

— « Bien entendu. Il a fallu vingt ans, même avec les méthodes de catalyse forcée, pour passer d'une spore flottante artificielle à Joe. Nous nous sommes servis du faisceau psi pour commander à peu près tout, depuis les pseudo-insectes jusqu'aux espèces plus évoluées. Le contrôle interespèces est possible, vous le savez, si le système nerveux de la marionnette est volontairement conçu à cette fin et qu'on ne lui laisse pas l'occasion de se développer en une configuration différente de celle de l'opérateur. »

— « Et Joe est le premier phénomène à avoir causé des difficultés ? »

— « Oui. »

— « Et une hypothèse à éliminer ! » Cornelius se posa sur un établi, balançant ses longues jambes et passant la main dans ses cheveux blonds. « Je pensais que c'était peut-être une manifestation physique de Jupiter qui en était la cause. Maintenant, il me semble plutôt que ce soit Joe lui-même le responsable. »

— « Nous le soupçonnions tous, » avoua Viken. Il alluma une

cigarette et ses joues se creusèrent tandis qu'il aspirait la fumée. Il avait le regard assombri. « Difficile de voir comment. Les ingénieurs de biotique m'affirment que le *Pseudocentaurus Sapiens* est plus soigneusement organisé que tout produit de l'évolution naturelle. »

— « Même du point de vue du cerveau ? »

— « Oui. Il est copié directement sur le corps humain, pour rendre possible la commande par faisceau psi, mais avec des améliorations... une stabilité plus ferme. »

— « Restent cependant les aspects psychologiques, » dit Cornelius. « En dépit de tous nos amplificateurs et autres gadgets, la psionique est avant tout une branche de la psychologie, encore de nos jours... ou peut-être est-ce l'inverse ? Considérons les expériences traumatiques. Je crois comprendre que le... fœtus jovien à la taille adulte subit un voyage pénible pour gagner la surface ? »

— « Le vaisseau, oui, » avoua Viken. « Pas le pseudo lui-même, qui est enveloppé de fluide tout comme vous l'étiez avant votre naissance. »

— « Néanmoins, » objecta Cornelius, « la pression de deux cents atmosphères qui règne ici n'est pas la même que l'impensable pression de Jupiter. Ce changement ne pourrait-il être nuisible ? »

Viken lui adressa un coup d'œil chargé de respect. « C'est peu vraisemblable, » répondit-il. « Je vous ai dit que les nefs J sont prévues pour avoir des fuites. La pression extérieure est transmise au... mécanisme utérin par une succession de diaphragmes, en une progression suivie. Vous vous rendez compte que la descente prend des heures ? »

— « Bon. Et qu'arrive-t-il ensuite ? » poursuivit Cornelius. « Le vaisseau se pose, le mécanisme utérin s'ouvre ; le lien ombilical se rompt et Joe est... enfin... disons « né ». Mais il a un cerveau adulte. Il n'est pas protégé par le cerveau infantile seulement à demi développé du nouveau-né contre le choc que cause une soudaine prise de conscience. »

— « Nous y avons pensé, » dit Viken. « Anglesey était en liaison psi, en phase avec Joe, quand la nef a quitté ce satellite. Ce n'est donc pas réellement Joe qui en a émergé, qui a eu les perceptions. Joe n'a jamais été beaucoup plus qu'un intermédiaire biologique. Il ne peut souffrir d'un choc mental que dans la mesure où Ed en souffre, parce que c'est Ed qui est en bas ! »

— « Si vous voulez, » concéda Cornelius. « Cependant vous n'aviez pas projeté de faire une race de marionnettes, non ? »

— « Oh ! sûrement pas. C'est hors de question. Quand nous saurons que Joe est bien installé, nous importerons quelques spécialistes de plus et lui fournirons de l'assistance sous la forme de pseudos supplémentaires. Finalement, on fera descendre des femelles, puis des mâles sans contrôle, que les marionnettes devront instruire. Une nouvelle génération viendra normalement au monde... Bref, l'objectif ultime est de créer une petite civilisation de Joviens. Il y aura des chasseurs, des mineurs, des artisans, des agriculteurs, des ménagères, toute la séquelle. Ils subviendront aux besoins de quelques membres essentiels, une sorte de prêtrise. Et cette prêtrise sera contrôlée par perception exra-sensorielle, tout comme Joe. Elle n'existera que pour s'occuper des instruments, faire des relevés, procéder à des expériences et nous dire ce que nous désirons savoir. »

Cornelius approuva de la tête. D'une façon générale, c'était bien ainsi qu'il avait envisagé le projet jovien. Il était en mesure d'apprécier l'importance de son propre rôle.

Seulement il n'avait pas encore la moindre idée de ce qui causait cette réaction positive dans les tubes K.

Et qu'y pouvait-il ?

Il avait encore mal aux mains. *Oh ! Dieu,* songeait-il en gémissant intérieurement, *est-ce que cela m'affecte à ce point ? Pendant que Joe se battait en bas, ai-je réellement frappé du poing contre le métal ici ?*

Ses yeux foudroyaient Cornelius, qui travaillait sur un établi à l'autre bout de la pièce. Il n'aimait pas Cornelius, ce gros mollasson fumeur de cigares, qui bavardait sans cesse. Il avait à peu près cessé de se montrer courtois envers ce ver de terre.

Le psionicien posa un tournevis et fléchit ses doigts engourdis. « Ouf ! » fit-il en souriant. « Je pense que je vais m'octroyer un instant de repos. »

L'esprojecteur à demi assemblé faisait un maigre décor pour son corps large et mou, accroupi tel un crapaud sur l'établi. Anglesey avait horreur qu'on partage la pièce où il se tenait, ne fût-ce que quelques heures par jour. Depuis peu de temps, il avait demandé à prendre ses repas sur les lieux, après qu'on les eut déposés devant la porte de son ensemble chambre-salle de bains. Il y avait un certain temps qu'il n'en était pas sorti.

Et pourquoi sortirais-je ?

— « Vous ne pourriez pas vous presser un peu ? » lança Anglesey.

Cornelius rougit. « Si vous aviez eu une seconde machine toute montée, au lieu de ces pièces de rechange... » commença-t-il. Il haussa les épaules, ramassa un mégot de cigare et l'alluma avec soin. Il fallait faire durer sa provision. Anglesey se demandait si c'était par méchanceté que l'autre soufflait ces nuages puants. *Je ne vous aime pas, monsieur Cornelius de la Terre, et c'est évidemment réciproque.*

— « Le besoin ne s'en faisait pas sentir avant que les autres spécialistes de la perception extra-sensorielle arrivent, » répliqua Anglesey d'un ton boudeur. « Et les instruments de vérification signalent que cette machine est en parfait état de marche. »

— « Néanmoins, » reprit Cornelius, « elle se met de temps en temps à osciller de façon irrégulière, ce qui grille le tube K. Le problème est de savoir pourquoi. Je vous ferai essayer la nouvelle machine dès qu'elle sera prête, mais franchement, je ne crois pas que les ennuis proviennent d'une cause électronique... ni même d'effets physiques insoupçonnés. »

— « Alors, d'où cela ? » Anglesey était plus à l'aise maintenant que la conversation passait sur le plan technique.

— « Ecoutez. Qu'est-ce au juste que le tube K ? C'est le cœur de l'esprojecteur. Il amplifie vos impulsions psioniques naturelles, il les utilise pour moduler l'onde porteuse et lance tout le faisceau sur Joe. Il recueille également les impulsions de résonance chez Joe et les amplifie à votre avantage. Tout le reste n'est qu'accessoire au tube. »

— « Epargnez-moi votre dissertation, » grogna l'autre.

— « Je rappelais seulement l'évidence, » fit Cornelius, « parce que de temps à autre c'est la réponse la plus évidente qui est la plus difficile à trouver. Peut-être n'est-ce pas le tube K qui se comporte mal. Peut-être est-ce vous. »

— « Comment ? » Un visage livide le confrontait. On y voyait la rage monter, y infusant une teinte rosée.

— « Cela n'a rien d'une accusation, » s'empressa d'ajouter Cornelius. « Mais vous savez combien le subconscient peut être insidieux. Supposons — à titre de pure hypothèse — que très profondément vous *n'ayez pas envie* d'être sur Jupiter. J'imagine que c'est un endroit plutôt terrifiant. Ou peut-être intervient-il quelque élément freudien obscur. Ou encore plus simplement et naturellement que votre subconscient ne comprenne pas que la mort de Joe n'implique pas la vôtre... »

— « Hum-hum... » *Mirabile dictu*, songeait Anglesey, qui resta calme. Il se frotta le menton d'une main squelettique. « Pourriez-vous être un peu plus explicite ? »

— « Seulement d'une façon générale. Votre esprit conscient envoie une impulsion motrice par faisceau psi à Joe. En même temps votre esprit subconscient, effrayé de l'entreprise, émet les impulsions glandulaires, vasculaires, cardiaques et viscérales associées à l'état de peur. Elles réagissent sur Joe dont la tension vous est transmise en retour par le faisceau. En ressentant les symptômes somatiques de la peur, votre subconscient se tourmente de plus en plus, ce qui ne fait que grossir les symptômes... Vous me suivez ? C'est tout à fait analogue à la neurasthénie

courante, à cette exception près : comme un amplificateur puissant, le tube K, intervient dans le processus, les oscillations se multiplient sans contrôle possible en une ou deux secondes. Vous devriez être reconnaissant que le tube ne grille pas complètement... autrement il en irait de même de votre cerveau ! »

Anglesey resta un instant silencieux. Puis il rit. D'un rire sauvage qui fit sursauter Cornelius en lui ébranlant les tympans.

— « Bonne idée, » dit l'opérateur de l'esprojecteur. « Mais je crains que cela ne réponde pas à toutes les données. Vous voyez, je me plais bien là-bas. J'aime être Joe. »

Il s'interrompit, puis reprit d'un ton détaché : « Ne jugez pas l'environnement d'après mes notations. Ce ne sont jamais que des remarques idiotes telles que l'estimation de la vitesse du vent, les variations de température, les propriétés des minéraux, et ainsi de suite... Insignifiant ! Ce que je ne peux pas exprimer, c'est la vision de Jupiter à travers les yeux sensibles aux infrarouges d'un Jovien. »

— « J'imagine que ce doit être assez différent, en effet, » risqua Cornelius après une minute d'un silence lourd.

— « Oui et non. C'est difficile à mettre en langage courant. Une partie est impossible à rendre parce que l'homme n'en a même pas le concept. Mais... Oh ! je ne peux pas le décrire. Shakespeare lui-même en serait bien incapable. Rappelez-vous seulement que, sur Jupiter, tout ce qui est froid, empoisonné, sinistre, *convient parfaitement* à Joe. »

Le ton d'Anglesey se faisait lointain, comme s'il eût soliloqué.

« Imaginez que vous vous promenez sous un ciel d'un violet lumineux, où de grands nuages colorés balaient d'ombre le sol, semant la pluie entre eux. Imaginez que vous gravissez une montagne aux flancs polis comme un métal, avec une flamme d'un rouge pur qui jaillit au-dessus de vous, où le tonnerre rit aux éclats sous vos pieds. Imaginez un torrent frais et des arbres bas aux feuilles de bronze, aux fleurs de cuivre étincelant, et une cascade, une cascade de méthane... tout ce que vous voudrez

d'autre aussi bien... qui déborde d'une falaise et dont le vent effrange le flot en chevelures d'arc-en-ciel ! Imaginez toute une forêt sombre, qui respire, et que çà et là vous aperceviez un fantôme tremblant, rouge clair, qui n'est que l'irradiation de la vie de quelque animal agile et craintif, et... et... »

La voix d'Anglesey s'étrangla. Il contemplait ses poings crispés. Puis il ferma les paupières et des larmes coulèrent de ses yeux.

« Imaginez la sensation d'être *fort* ! »

Il saisit soudain le casque, se l'enfonça sur la tête et manipula les boutons de commande. Joe dormait dans la nuit profonde, mais Joe était sur le point de s'éveiller et... de rugir sous les quatre grands satellites, à faire trembler de crainte toute la forêt.

Cornelius s'esquiva discrètement de la pièce.

Dans la lumière étirée et flamboyante du crépuscule, filtrant entre les bancs de nuages poudreux qui annonçaient la tempête, il gravissait le flanc de la hauteur avec le sentiment d'avoir accompli une bonne journée de travail. Sur son dos s'équilibraient deux paniers tressés, l'un chargé du fruit noir et odorant de l'arbre à épines, l'autre de lianes rampantes grosses comme des câbles pour lui servir de cordages. La hache posée sur son épaule réfléchissait de façon aveuglante les reflets du couchant.

Le travail n'avait pas été pénible, mais la fatigue lui pesait sur l'esprit et il n'appréciait guère les corvées ménagères qui l'attendaient, cuisine, nettoyage et la suite. Pourquoi ne se hâtaient-ils pas davantage de lui envoyer ses aides ?

Ses yeux chargés de ressentiment se portèrent sur le ciel. Le satellite Cinq était caché... D'ici, au fond de l'océan de l'atmosphère, on ne voyait que le soleil et les quatre satellites galiléens. Il n'était même pas certain de la position actuelle de Cinq par rapport à lui-même. *Une minute... ici, c'est le crépuscule, mais si j'allais jusqu'au dôme de vision, je verrais Jupiter dans son dernier quartier... peut-être ? Oh ! du diable, il ne nous faut qu'une*

demi-journée terrestre pour faire le tour de la planète, de toute façon...

Joe secoua la tête. Après tout ce temps, il lui était encore très difficile de maintenir le cours de ses pensées. *Moi, l'essentiel Moi, je suis dans le ciel, naviguant sur Jupiter V parmi les froides étoiles. Rappelle-toi cela. Ouvre les yeux, si tu veux, et regarde l'inerte poste de commandes fiché au flanc d'un vivante colline.*

Il n'en fit toutefois rien. Au contraire, il contempla les blocs erratiques grisâtres creusés par le vent, éparpillés dans la vigoureuse végétation mousseuse de la pente. Ils ne ressemblaient guère aux roches terrestres, pas plus que le sol qu'il foulait n'était semblable à l'humus de la Terre.

Durant un temps, Anglesey se posa des questions sur l'origine des silicates, des aluminates et autres composés minéraux. En théorie, tous ces matériaux auraient dû se trouver bloqués au cœur de Jupiter où la pression était assez énorme pour désintégrer et écraser les atomes. Au-dessus de ce noyau auraient dû s'étager des milliers de kilomètres de glace allotropique, puis la couche d'hydrogène métallique. Il n'aurait pas dû y avoir de minéraux complexes si près de la surface, mais ils étaient bien là.

Bref, il était possible que Jupiter se fût constituée conformément à la théorie, mais la planète avait par la suite absorbé assez de poussière cosmique, de météores, de gaz et de vapeurs par l'avide gorge de sa gravitation pour former une croûte épaisse de plusieurs kilomètres. Ou plus probablement la théorie était-elle entièrement erronée. Que savaient-ils, que *pouvaient-ils* savoir, les vers mous et pâles de la Terre ?

Anglesey se fourra les doigts — ceux de Joe — dans la bouche et siffla. Un aboiement partit de la broussaille et deux formes d'un noir de nuit bondirent vers lui. Il sourit en leur caressant la tête ; le dressage progressait plus vite qu'il ne l'avait espéré, avec ces petits des bêtes sombres à l'aspect de chenilles qu'il avait capturés. Ils seraient pour lui des gardiens, des bergers, des serviteurs.

Joe se construisait une maison sur la crête de la colline. Il s'était réservé un arpent de terre entouré de poutres non dégrossies en guise de palissade. Sur le terrain il y avait à présent un appentis pour lui-même et ses réserves, un puits de méthane et l'amorce d'une vaste et confortable cabane.

Mais c'était trop de travail pour un seul être. Même avec l'aide des chenilles à demi intelligentes, avec une chambre froide pour la viande, il devrait encore consacrer la majeure partie de son temps à la chasse. Et le gibier ne durerait pas indéfiniment ; il lui fallait commencer à cultiver le sol dans l'année qui suivrait... une année de Jupiter, soit douze années terrestres, songeait Anglesey. Il y avait l'habitation à terminer et à meubler ; il voulait placer un moulin à eau — non, à méthane ! — dans la rivière pour actionner une douzaine de machines auxquelles il pensait, il voulait faire des expériences avec des alliages de glace et...

Et, tout à fait en dehors de son besoin d'aide, pourquoi devrait-il rester seul, unique créature pensante de toute une planète ? Il était mâle de corps, avec des instincts masculins — à la longue sa santé souffrirait de cette vie d'ermite, et pour le moment toute l'entreprise reposait précisément sur la santé de Joe.

Ce n'était pas normal !

Mais je ne suis pas seul. Il y a cinquante autres hommes sur le satellite avec moi. Je peux parler à n'importe lequel d'entre eux chaque fois que j'en ai envie. C'est seulement que je ne le souhaite guère ces temps-ci. Je préfère bien mieux être Joe.

Néanmoins... Moi, l'infirme, je ressens toute la fatigue, la colère, les blessures, les déceptions de cette machine biologique étonnante que nous appelons Joe. Les autres ne comprennent pas. Quand le vent violent d'ammoniac lui écorche l'épiderme, c'est moi qui saigne.

Etendu sur le sol, Joe poussait des soupirs. Les crocs étincelaient dans la gueule de la bête noire qui s'étirait pour lui lécher le visage. Joe avait dans l'estomac des grouillements de faim, mais

il était trop las pour préparer le repas. Dès qu'il aurait entraîné les chiens....

Il serait tellement plus satisfaisant d'éduquer un autre pseudo...

Il le voyait presque dans son cerveau assombri de fatigue. Là-bas, dans le creux de la vallée, au pied de la hauteur, du feu et du tonnerre quand se poserait le vaisseau. Et l'œuf d'acier éclaterait, les bras d'acier — déjà cassants, fragiles comme toute œuvre des faibles vers terrestres ! — soulèveraient la forme inerte à l'intérieur et la déposeraient sur le sol.

Elle s'agiterait, pousserait un cri en inspirant l'air pour la première fois, regarderait autour d'elle avec des yeux ternes, vides de pensée. Et Joe viendrait la prendre pour l'emporter chez lui. Il la nourrirait, il la soignerait, il lui enseignerait à marcher... ce ne serait pas long, un corps adulte apprendrait tout très vite. En quelques semaines, elle parviendrait même à parler, ce serait une personne, une âme.

As-tu jamais pensé, Edward Anglesey, à l'époque où toi aussi tu marchais, qu'un jour tu aurais pour femme un monstre gris à quatre jambes ?

Peu importait, d'ailleurs ! L'essentiel, c'est de faire descendre ici d'autres êtres de la même espèce, femelles *et* mâles. Le mesquin petit plan de la station prévoyait qu'il attende encore deux années terrestres avant qu'on lui envoie seulement une autre marionnette de son genre, un esprit humain méprisable qui regarderait par des yeux qui appartiendraient de plein droit à un Jovien. C'était intolérable !

S'il n'avait pas été si épuisé...

Joe s'assit. Le sommeil se retirait de son être tandis que la perception lui revenait. Il n'était pas fatigué, *lui*, du moins à peine. C'était Anglesey qui l'était. Anglesey, sa part d'humain, qui depuis des mois ne dormait que par brèves séances, dont le repos était depuis peu de temps interrompu par Cornelius... c'était le corps humain qui s'affaissait, abandonnait, envoyait vague molle sur vague amollissante de sommeil au long du faisceau psi jusqu'à Joe.

La tension somatique remonta dans le ciel ; Anglesey s'éveilla en sursaut.

Il lâcha une imprécation. Tandis qu'il était sous le casque, l'éclat vif de Jupiter s'estompait parce qu'il ne pouvait se concentrer, la planète devenait comme transparente. La prison d'acier qu'était le laboratoire s'épaississait au contraire. Il perdait le contact... Rapidement, avec l'habileté née de l'habitude, il se remit en phase avec les courants nerveux de l'autre cerveau. Il força le sommeil sur Joe, tout comme un homme se force à dormir.

Et, comme tous les insomniaques, il échoua. Le corps-Joe avait trop faim. Il se leva et traversa son terrain en direction de son abri.

Le tube K s'affola et grilla complètement.

La nuit qui précéda le départ des astronefs, Viken et Cornelius veillèrent tard.

Ce n'était pas vraiment la nuit, naturellement. En douze heures, la minuscule lune se projetait autour de Jupiter, du noir au noir de nouveau, et il pouvait aussi bien y avoir un peu de soleil pâle au-dessus de ses aspérités alors même que les pendules annonçaient l'heure de sortie des sorcières à Greenwich. Mais la plus grande partie du personnel dormait à cette heure.

Viken avait les sourcils froncés. « Je n'aime pas ça, » disait-il. « C'est une modification trop soudaine des plans. Un trop gros risque. »

— « Vous ne risquez jamais que... combien ?... trois mâles et une douzaine de femelles pseudo-Joviens, » répondit Cornelius.

— « Plus quinze vaisseaux J, tout ce qu'il nous en reste. Si l'idée d'Anglesey ne marche pas, il se passera des mois, une année ou plus, avant que nous en ayons construit d'autres pour reprendre la surveillance atmosphérique. »

— « Mais si cela marche, » observa Cornelius, « vous n'aurez plus besoin de vaisseaux J sauf pour descendre d'autres pseudos.

Vous serez trop occupés à étudier les données de la surface pour vous occuper plus longtemps des couches supérieures de l'atmosphère. »

— « Bien sûr. Mais nous n'étions pas prêts pour une date si rapprochée. Nous comptions faire venir davantage d'opérateurs pour manipuler un plus grand nombre de pseudos... »

— « Mais ils ne sont pas *nécessaires,* » fit Cornelius. Il alluma un cigare et tira une longue bouffée tandis que son esprit choisissait ses mots avec soin. « Du moins pendant un temps. Joe est arrivé au point où, avec de l'aide, il peut franchir d'un bond plusieurs milliers d'années d'histoire... Il se pourrait même que dans un avenir assez proche il ait inventé une sorte de radio, ce qui éliminerait en grande partie le besoin d'opérateurs d'esprojecteurs. Toutefois, sans secours, il sera obligé de marquer le pas. Et c'est stupide de faire exécuter par un humain hautement instruit des travaux manuels qui sont les seuls nécessitant pour le moment la présence des autres pseudos. Une fois la colonie jovienne bien établie, il est certain que vous pourrez y envoyer d'autres marionnettes. »

— « La question reste cependant de savoir, » reprit Viken, « si Anglesey tout seul sera en mesure d'instruire tous ces pseudos à la fois. Ils seront aussi impuissants à agir que des enfants durant des jours. Il se passera des semaines avant qu'ils se mettent à réfléchir d'eux-mêmes et à agir volontairement. En attendant Joe sera-t-il capable de s'en occuper ? »

— « Il a des mois de réserve en combustible et en vivres. Quant aux moyens de Joe, eh bien... hum... nous devons nous en rapporter au jugement d'Anglesey. Il est le seul à posséder des connaissances de l'intérieur. »

— « Et une fois que ces Joviens auront acquis des personnalités, » insista Viken, « resteront-ils obligatoirement aux côtés de Joe ? N'oubliez pas que ces pseudos ne sont pas des copies conformes les uns des autres. Le principe d'incertitude assure à chacun d'eux un assortiment unique de gènes. S'il n'y a qu'un seul

esprit humain sur Jupiter parmi tous ces inconnus... »

— « Un seul cerveau *humain* ? » C'était à peine audible. Viken ouvrit la bouche, mais l'autre poursuivit sans attendre.

— « Oh ! je suis sûr qu'Anglesey continuera de les dominer. Sa propre personnalité est plutôt... écrasante. »

Viken parut stupéfait. « Vous le croyez vraiment ? »

Le psionicien fit un signe affirmatif. « Oui. Je l'ai vu plus souvent que quiconque au cours des semaines écoulées. Et ma profession m'oriente naturellement davantage vers le cerveau et la psychologie d'un homme que vers son corps ou ses habitudes. Vous ne voyez qu'un infirme méchant comme une guêpe. Je vois un esprit qui réagit contre ses insuffisances physiques avec une énergie si démoniaque, une puissance de concentration si inhumaine, que cela m'effraie presque. Mettez à la disposition de cet esprit un corps sain et rien ne lui est impossible. »

— « Vous pourriez bien avoir raison, » murmura Viken après un temps de réflexion. « Non que cela ait de l'importance. La décision est prise et les fusées partent demain. J'espère que tout ira bien. »

Il attendit encore un moment. Dans la petite pièce, le ronronnement des aérateurs paraissait anormalement bruyant, les couleurs d'une gravure représentant une jolie fille, sur le mur, scandaleusement criardes. Puis il reprit lentement :

— « Vous êtes vous-même resté plutôt avare de renseignements, Jan. Quand espérez-vous avoir terminé votre propre esprojecteur et commencer les tests ? »

Cornelius jeta un coup d'œil circulaire. La porte était ouverte sur le couloir désert, mais il tendit la main pour la fermer avant de répondre, avec une ombre de sourire : « Il est prêt depuis plusieurs jours, mais n'en dites rien à personne. »

— « Comment ? » s'étonna Viken. Il avait sursauté et, dans la faible gravité, ce simple mouvement l'avait arraché de son siège,

jusqu'à mi-chemin de la table qui séparait les deux hommes. Il reprit sa place et attendit.

— « Voilà un temps que je feins de bricoler, » dit Cornelius. « Mais ce qu'il me fallait c'était un moment hautement chargé d'émotion, un moment où j'aurais la certitude que toute l'attention d'Anglesey se porterait exclusivement sur Joe. Cette entreprise de demain est tout juste ce dont j'ai besoin. »

— « *Pourquoi ?* »

— « Voyez-vous, je suis à peu près convaincu que les désordres de la machine sont psychologiques et non matériels. Je pense que pour une raison quelconque, enfouie dans son subconscient, Anglesey se refuse à faire l'expérience de Jupiter. Un conflit de cette nature pourrait fort bien déclencher des oscillations dans un circuit d'amplification psionique. »

— « Hum-hum, » fit Viken en se frottant le menton. « Possible. Depuis quelque temps, Ed change de plus en plus. Quand il est arrivé ici, il était assez vivace et jouait à l'occasion une partie de poker. Maintenant il s'est si bien replié dans sa coquille qu'on ne parvient même plus à le voir. Je n'y avais pas encore songé, mais... oui, bon Dieu ! C'est Jupiter qui a sur lui certains effets. »

— « Oui... oui, » murmura Cornelius. Il ne développa pas sa pensée. Par exemple, il s'abstint de mentionner un certain aspect qui ressemblait peu à Anglesey, quand celui-ci s'était efforcé de donner une idée des sentiments qu'il éprouvait quand il se sentait Jovien.

— « Naturellement, » poursuivit pensivement Viken, « les hommes qui l'ont précédé n'en étaient pas particulièrement affectés. Pas plus qu'Ed au début, alors qu'il ne contrôlait encore que des pseudos du type inférieur. C'est seulement depuis que Joe est descendu à la surface qu'il est devenu si différent. »

— « Oui, je m'en suis assez vite aperçu, » convint Cornelius. « Mais assez causé boulot... »

— « Non. Attendez une minute. » Viken avait adopté un ton bas et pressant, le regard vague. « C'est la première fois que je réfléchis lucidement à la question... je ne l'avais pas encore analysée,

je m'accommodais simplement d'une situation déplaisante. Il y a *en effet* quelque chose de singulier chez Joe. Cela ne peut guère relever de sa structure physique ni de son environnement, car les formes inférieures ne lui causent pas de telles difficultés. Pourrait-il s'agir du fait que... Joe est la première marionnette de toute l'histoire à disposer d'une intelligence humaine en puissance ? »

— « Nous bâtissons des hypothèses sur le vide, » dit Cornelius. « Demain peut-être pourrai-je vous en parler. Pour le moment, je ne sais rien du tout. »

Viken se redressa sur son siège. Ses yeux pâles se fixèrent sur son interlocuteur, sans ciller. « Un instant, » fit-il.

— « Oui ? » Cornelius s'agitait, prêt à se lever. « Mais faites vite, je vous prie. Il est temps que j'aille au lit. »

— « Vous en savez beaucoup plus que vous ne consentez à l'avouer, n'est-ce pas ? » fit Viken.

— « D'où le prenez-vous ? »

— « Vous n'êtes pas le menteur le plus habile de l'univers. En outre... vous avez avancé des arguments très forts en faveur de l'idée d'Anglesey : envoyer sur la planète d'autres pseudos. Avec plus d'insistance que ne l'aurait dû un nouveau venu. »

— « Je vous l'ai expliqué, je tiens à ce qu'il concentre son attention sur autre chose quand... »

— « Vous y tenez à ce point ? » coupa Viken.

Cornelius observa le silence pendant une minute. Puis il soupira en se renversant dans son fauteuil.

— « Très bien, » acquiesça-t-il. « Je dois m'en remettre à votre discrétion. Comprenez que je n'étais pas certain des réactions du personnel ancien de la station. Alors je ne voulais pas exposer mes élucubrations, qui sont peut-être erronées. Les faits confirmés, oui, je suis prêt à les leur communiquer ; mais je ne souhaite nullement m'attaquer à la religion d'un homme à partir d'une pure théorie. »

Viken fronça les sourcils. « Où diable voulez-vous en venir ? »

Cornelius tira ferme sur son cigare dont la pointe clignotait comme une minuscule étoile rouge. « Jupiter V est plus qu'une station de recherche, » dit-il d'une voix posée. « C'est une façon de vivre, n'est-ce pas ? Personne ne viendrait ici — même pour un séjour unique — si le travail n'était pas pour lui de première importance. Ceux qui rengagent, il faut bien qu'ils trouvent quelque chose dans leur activité, quelque chose que la Terre avec toutes ses richesses n'est pas en mesure de leur offrir. Non ? »

— « Si, » souffla Viken. « Je ne croyais pas que vous comprendriez aussi clairement. Et alors ? »

— « Alors, je ne tenais pas à vous déclarer — à moins de pouvoir le prouver — que tout cela a peut-être été vain. Que peut-être vous avez gaspillé vos vies en même temps que beaucoup d'argent. Et qu'il vous faudra boucler vos valises pour rentrer chez vous. »

Pas un muscle ne frémit dans le long visage de Viken. Ses traits paraissaient figés. Mais ce fut d'un ton assez calme qu'il demanda : « Pourquoi ? »

— « Pensez à Joe. Son cerveau a la même capacité que celui d'un adulte humain quelconque. Il a enregistré toutes les données des sens qui lui sont venues depuis l'instant de sa « naissance »... il en a constitué une mémoire, dans ses propres cellules et non pas seulement dans la mémoire matérielle d'Anglesey, ici même. Vous savez qu'une pensée est aussi une donnée des sens. Et les pensées ne sont pas isolées comme autant de petites voies ferrées bien tracées ; elles forment un champ continu. Chaque fois qu'Anglesey est en liaison avec Joe et qu'il pense, la pensée passe par les synapses de Joe aussi bien que par les siennes propres... et toute pensée comporte ses associations particulières et toute mémoire associée est enregistrée. Par exemple, si Joe construit une cabane, la forme des troncs peut rappeler à Anglesey une figure géométrique qui à son tour lui rappelle le théorème de Pythagore... »

— « Je vous suis, » déclara Viken, circonspect. « Avec le temps

le cerveau de Joe finira par emmagasiner tout ce qui s'est jamais trouvé dans celui d'Ed. »

— « Exact. Or, un système nerveux en état de fonctionnement doté d'engrammes d'expérience — et dans le cas présent, c'est un système nerveux *non humain* — n'est-ce pas là une assez bonne définition de la personnalité ? »

— « Je l'imagine... Seigneur ! » Viken sursauta. « Vous voulez dire que c'est Joe qui... prend les commandes ? »

— « En un sens. D'une manière subtile, automatique et inconsciente. » Cornelius respira profondément et plongea. « Le pseudo-Jovien est une forme de vie presque parfaite : vos biologistes y ont inclus toute l'expérience acquise à partir des erreurs commises par la nature quand elle *nous* a conçus. Au début, Joe n'était qu'une mécanique biologique commandée à distance. Puis Anglesey et Joe sont devenus deux aspects d'une seule et même personnalité. Et puis... oh ! très lentement... le corps le plus fort, le plus sain... avec une capacité de pensée plus ample... comprenez-vous ? Joe est en train de devenir la partie dominante. Par exemple, cette question de faire descendre les autres pseudos... Anglesey s'imagine seulement qu'il a des raisons logiques de le souhaiter. En réalité, ses « raisons » ne sont qu'une fausse justification des désirs instinctifs de la partie-Joe.

» Le subconscient d'Anglesey doit bien sentir la situation, d'une façon instinctive, mais vague ; il doit sentir son moi humain s'engloutir progressivement sous la force écrasante des instincts de *Joe*, des désirs de *Joe*. Il s'efforce de défendre sa propre identité, mais il est battu par la force supérieure du subconscient naissant de Joe lui-même.

» J'expose tout ceci d'une façon grossière, » acheva-t-il en s'excusant, « mais cela expliquerait les oscillations anormales des tubes K. »

Viken hochait lentement la tête, comme un vieillard. « Oui, je vois, » répondit-il. « Ce milieu ambiant différent de la planète... la structure différente des cerveaux... Mon Dieu ! En quelque sorte,

c'est Joe qui avale Ed ! Le manipulateur de marionnettes devient le pantin ! » Il paraissait malade.

— « Simple hypothèse de ma part, » intervint Cornelius. D'un seul coup, il éprouvait une immense fatigue. Ce n'était pas agréable de causer ce malaise à Viken qu'il aimait bien. « Mais vous saisissez le dilemme, n'est-ce pas ? Si j'ai raison, alors tout opérateur d'esprojecteur deviendra peu à peu un Jovien... un monstre doté de deux corps, dont le corps humain sera second, accessoire, sans importance. Ce qui signifie qu'aucun opérateur n'acceptera plus de contrôler un pseudo... ce qui veut dire la fin de votre entreprise. »

Il se leva. « Je suis désolé, Arne. Vous m'avez forcé à vous révéler ce que je pense et maintenant vous n'allez plus dormir, à retourner toutes ces pensées, et il se peut que je me trompe totalement et que vous vous tourmentiez pour rien. »

— « C'est bon, » grommela Viken. « Il se peut aussi que vous ne vous trompiez pas du tout. »

— « Je l'ignore. » Cornelius se dirigea vers la porte. « Je tenterai de trouver de bonnes réponses demain. Bonne nuit. »

Depuis longtemps déjà les fusées avaient ébranlé de leur tonnerre le satellite, en jaillissant de leurs aires de départ. Maintenant la flottille glissait sur ses ailes de métal, sous la poussée des réacteurs auxiliaires, à travers les fureurs du ciel de Jupiter.

Lorsque Cornelius ouvrit la porte du poste de commandes, il consulta le tableau d'instruments. Ailleurs, une voix sonnait le glas à toutes les stations, *un vaisseau perdu, deux vaisseaux perdus,* mais Anglesey se refusait à entendre le moindre son quand il était sous le casque. Un technicien obligeant avait improvisé un panneau de quinze voyants rouges et quinze bleus au-dessus de l'esprojecteur de Cornelius pour le tenir au courant, lui aussi. Naturellement, ces feux n'étaient en principe destinés qu'au seul usage d'Anglesey, bien que ce dernier eût soutenu qu'il ne les regarderait même pas.

Quatre des voyants rouges s'étaient éteints et par conséquent

quatre des bleus ne s'éclairaient pas pour annoncer un atterrissage réussi. Un tourbillon de vent, un météore de glace flottante, un vol d'oiseaux ressemblant à des raies mais à la la chair dense et dure comme du fer... il y avait une centaine de hasards qui avaient pu fracasser quatre fusées et les disperser en miettes parmi les forêts empoisonnées.

Quatre fusées ? Mais non ! Il fallait compter quatre créatures vivantes, avec des cerveaux d'une qualité rivale de la vôtre, condamnées d'abord à des années dans la nuit de l'inconscience puis, sans jamais s'éveiller sauf pour un bref instant d'incompréhension, précipitées en fragments sanglants contre une montagne de glace. Ce sauvage gaspillage nouait les entrailles de Cornelius. Il le fallait, sans nul doute, si l'on voulait voir sur Jupiter une forme de vie pensante ; mais alors, que tout se passe vite et avec le moins de pertes possibles, pour que la prochaine génération puisse naître de l'amour et non plus des machines !

Il referma le battant derrière lui et attendit un instant en retenant son souffle. Anglesey n'était qu'un fauteuil à roues et un casque de cuivre arrondi face au mur opposé. Pas un mouvement, aucune conscience de quoi que ce fût. Bon !

Il serait embarrassant, peut-être même désastreux qu'Anglesey s'aperçoive de cet examen des plus intimes. Mais cela n'arriverait sans doute pas. Il était aveugle et sourd, perdu dans sa propre concentration.

Néanmoins le psionicien mouvait son corps lourd avec précaution, pour s'approcher du nouvel esprojecteur. Il n'appréciait guère son rôle d'espion, et il ne s'en serait jamais chargé s'il avait entrevu un autre espoir, si infime fût-il. Et d'ailleurs il n'éprouvait pas de sentiment de culpabilité excessif. Si ce qu'il soupçonnait se révélait vrai, alors Anglesey, sans s'en rendre compte, subissait une transformation qui le rendrait non humain ; l'espionner, c'était peut-être le sauver.

Sans bruit, Cornelius mit en marche les instruments et fit chauffer les lampes. L'oscilloscope contenu dans la machine d'Anglesey lui fournissait le rythme alpha exact de l'autre homme,

son horloge biologique fondamentale, en quelque sorte. On s'y ajustait tout d'abord, puis on découvrait les éléments plus subtils par tâtonnements ; et quand l'appareil était pleinement en phase, on pouvait procéder au sondage sans se faire détecter et...

Trouver ce qui n'allait pas. Lire dans le subconscient torturé d'Anglesey, découvrir ce qui sur Jupiter l'attirait et le terrifiait à la fois.

Cinq vaisseaux perdus.

Mais l'instant de leur atterrissage devait maintenant être très proche. Peut-être les pertes se limiteraient-elles à cinq. Peut-être dix engins aboutiraient-ils. Dix compagnons pour... Joe ?

Cornelius poussa un soupir. Il regarda l'infirme, tassé, aveugle et sourd au monde humain qui l'avait mutilé, et il en ressentit de la pitié et de la colère. Ce n'était pas juste, rien de tout cela n'était équitable.

Pas même envers Joe. Joe n'avait rien d'un démon dévoreur d'âmes. Il ne se rendait même pas compte qu'il *était* Joe, qu'Anglesey ne devenait plus qu'une sorte d'accessoire. Il n'avait pas demandé à être créé, et lui retirer sa contrepartie humaine serait très probablement le détruire.

Il semblait bien qu'il y eût toujours des châtiments pour tous quand les hommes dépassaient les limites de la décence.

Cornelius jurait intérieurement. Du travail à accomplir. Il s'assit et ajusta son casque. L'onde porteuse émettait une faible pulsation inaudible, le tremblement des neurones au fond de sa conscience. C'était indescriptible.

Il se tendit pour s'accorder sur l'alpha d'Anglesey. Le sien avait une fréquence un peu plus basse, aussi était-il nécessaire de faire passer les signaux par un procédé hétérodyne. Toujours pas de réception... Mais, bien sûr, il lui fallait trouver la forme exacte de l'onde ; la tonalité était aussi essentielle pour la pensée que pour la musique. Il régla ses cadrans avec un soin méticuleux.

Quelque chose passa en éclair dans sa conscience, une vision de nuages amoncelés en désordre dans un ciel rouge violacé, un vent

galopant dans une immensité sans horizon... La vision se perdit. Il avait les doigts tremblants en agissant sur le bouton d'accord.

Le faisceau psi s'élargit entre Joe et Anglesey. Cornelius se trouva pris dans le circuit. Il regarda par les yeux de Joe ; il était debout sur une colline et contemplait le ciel au-dessus des monts de glace, cherchant les signes d'approche de la première fusée ; et en même temps, il était toujours Cornelius, qui voyait les cadrans dans un brouillard, qui sondait à la recherche d'émotions, de symboles, de toute clé qui lui ouvrirait le point d'origine de la terreur enfermée dans l'âme d'Anglesey.

La terreur s'enfla et le frappa au visage.

La détection psionique n'est pas affaire de guet passif. De même que tout récepteur radio est obligatoirement un faible émetteur, le système nerveux en résonance avec une source d'énergie dans le spectre psionique est lui-même émetteur. Naturellement, dans les conditions normales, cet effet est sans importance ; mais quand on fait passer les impulsions, dans les deux sens, par un ensemble d'instruments amplificateurs et hétérodynes, avec une réaction négative, élevée...

Dans les premiers temps, la psychothérapie psionique s'était viciée parce que les pensées amplifiées d'un homme, pénétrant dans le cerveau d'un autre, se combinaient aux propres cycles nerveux de ce dernier selon les lois courantes des vecteurs. Il en résultait que les deux hommes éprouvaient les nouvelles fréquences de battement sous la forme d'un flottement cauchemardesque de leurs pensées mêmes. Un analyste bien instruit à se dominer pouvait n'en pas tenir compte, mais non pas son patient, qui réagissait violemment.

Toutefois, on avait fini par mesurer les ondes essentielles des hommes et la thérapie psionique avait repris son cours. L'esprojecteur moderne analysait tout signal à l'arrivée et en répartissait les caractéristiques sur la configuration mentale de l' « écouteur ». Les pulsations *vraiment* différentes du cerveau émetteur,

celles qu'il n'était pas possible d'encadrer dans la configuration des neurones récepteurs — de même qu'un facteur exponentiel ne saurait guère être intégré à une sinusoïde — ces pulsations étaient filtrées et éliminées.

Ainsi compensée, l'autre pensée pouvait être saisie aussi aisément que celle même de l'opérateur. Si le patient était sur un circuit à faisceau psi, un manipulateur habile parvenait à se brancher sans que le patient en soit obligatoirement averti. L'opérateur pouvait alors sonder les pensées de l'autre, soit lui implanter les siennes propres.

Le plan de Cornelius, qui allait de soi pour tout psionicien, dépendait de ce phénomène. Il recevait les émissions d'un Anglesey-Joe non averti. Si son hypothèse se révélait exacte et que la personnalité de l'esprojectionniste fût en cours de déformation pour devenir celle d'un monstre... sa pensée serait trop différente pour passer par les filtres. Cornelius ne recevrait que des bribes ou rien du tout. Si sa théorie était erronée et qu'Anglesey fût toujours Anglesey, il recevrait seulement un flot de conscience humaine normale et pourrait procéder à des sondages pour repérer d'autres facteurs de désordres.

Son cerveau rugit !

Que m'arrive-t-il ?

Durant un moment, l'interférence qui transformait ses pensées en un non-sens abracadabrant le frappa de panique. Il reprit son souffle, là, dans le vent de Jupiter, et ses terribles chiens sentirent qu'il était étranger et se mirent à hurler.

Puis la mémoire, le souvenir, une flambée de fureur si énorme qu'elle ne laissait plus place à la peur. Joe emplit ses poumons et cria de toutes ses forces, éveillant les échos des hauteurs:

— « Sortez de mon esprit ! »

Il sentit Cornelius tomber en spirale vers l'inconscience. La puissance écrasante de son propre coup mental avait été exces-

sive. Il éclata de rire et cela ressemblait davantage à un grondement. Sa tension se relâcha.

Au-dessus de lui, entre les nuages orageux, la flamme de la première fusée en descente clignota.

L'esprit de Cornelius remonta vers la lumière. Il émergea d'une surface liquide, la bouche de l'homme happa l'air, ses mains se tendirent vers les cadrans, pour débrancher la machine et s'évader.

« Pas si vite ! » Sombrement, Joe envoya un ordre qui figea rigidement les muscles de Cornelius. « Je veux savoir ce que cela signifie. Ne bougez pas, que je regarde ! » Il lança violemment une impulsion qui pouvait se traduire peut-être par un point d'interrogation incandescent. Les souvenirs explosèrent en éclats aigus dans la partie antérieure du cerveau du psionicien.

« Tiens ! C'est donc tout ? Vous pensiez que j'avais peur de descendre ici et d'être Joe et vous désiriez savoir pourquoi ? Mais je vous ai *dit* que je ne l'étais pas ! »

J'aurais dû le croire... murmura Cornelius.

« Eh bien, tirez-vous du circuit, dans ce cas. » Joe continuait à gronder vocalement. « Et ne revenez plus dans le poste de commandes. Compris ? Tubes K ou non, je ne veux plus vous revoir. Et il se peut que je sois infirme, mais je suis quand même capable de vous désintégrer cellule après cellule. Maintenant... filez... laissez-moi seul. Le premier vaisseau va se poser dans quelques minutes. »

Vous, un infirme... vous, Joe Anglesey ?

— « Quoi ? » la grande créature grise sur la colline releva son visage barbare comme à un appel de trompettes. « Que voulez-vous dire ? »

Vous ne comprenez pas ? émit la pensée affaiblie, traînante. *Vous savez comment fonctionne l'esprojecteur. Vous savez que j'aurais pu sonder l'esprit d'Anglesey dans le cerveau d'Anglesey sans causer d'interférences suffisantes pour me faire repérer. Et je n'aurais pas pu sonder un esprit entièrement non humain, pas le moins du monde, pas plus qu'il n'aurait pu se rendre compte de ma présence. Les filtres n'auraient pas laissé passer de telles im-*

pulsions. Pourtant vous m'avez senti à la première fraction de se conde. Cela ne peut indiquer qu'un esprit humain dans un cerveau non humain.

Vous n'êtes plus un demi-cadavre sur Jupiter V. Vous êtes Joe... Joe Anglesey.

— « Ça, par exemple ! » fit Joe. « Vous avez raison. »

Il coupa le contact avec Anglesey, chassa Cornelius de son esprit d'une unique et brutale impulsion et descendit la colline en courant, au-devant de la fusée.

Cornelius s'éveilla quelques minutes plus tard. Son crâne lui donnait l'impression d'être sur le point de se fendre. Il tâtonna pour trouver l'interrupteur principal, l'abattit, arracha le casque de sa tête et le jeta à grand bruit sur le plancher. Toutefois il lui fallut un certain temps avant de trouver l'énergie d'en faire autant pour Anglesey. L'infirme était dans l'incapacité de se dégager tout seul.

Ils attendaient, assis devant l'infirmerie. C'était une pièce nue de métal et de plastique, qui sentait l'antiseptique. Presque au cœur du satellite, avec des kilomètres de roche pour cacher la terrifiante face de Jupiter.

Il n'y avait que Viken et Cornelius dans cette petite antichambre encombrée. Les autres membres de la station s'acquittaient de leurs besognes machinalement, pour passer le temps jusqu'à ce qu'ils apprennent ce qui s'était produit. De l'autre côté de la porte, les trois biotechniciens qui constituaient le personnel médical luttaient contre l'ange de la mort pour conserver la chose qui avait été Edward Anglesey.

— « Neuf vaisseaux se sont posés, » dit Viken d'une voix sombre. « Deux mâles, sept femelles. Cela suffit pour fonder une colonie. »

— « Du point de vue génétique, il serait souhaitable qu'il y en ait davantage, » observa Cornelius. Il parlait bas, en dépit d'un certain enthousiasme sous-jacent. Toute l'affaire présentait des qualités de merveilleux et d'inquiétant à la fois.

— « Je ne comprends toujours pas, » dit Viken.

— « Oh ! c'est assez clair... à présent. J'aurais sans doute dû le deviner plus tôt. Nous possédions tous les faits, mais nous ne parvenions pas à les interpréter de la façon la plus simple et évidente. Non, il a fallu que nous évoquions le monstre de Frankenstein. »

— « Eh bien, » grinça Viken, « nous avons en effet joué les Frankenstein, n'est-ce pas? Ed est en train d'en mourir. »

— « Cela dépend de la définition que vous donnez de la mort. » Cornelius tira sur son cigare car il avait besoin de tout ce qui pouvait le calmer. Il vida volontairement sa voix de toute émotion :

« Ecoutez. Considérez les données. Joe, par exemple ; une créature avec un cerveau de capacité humaine, mais sans esprit... la parfaite *tabula rasa* de Locke où le faisceau psi d'Anglesey pouvait écrire. Nous en avons déduit — et c'était assez juste, bien qu'un peu tardif — que lorsque la somme des écritures serait suffisante, il y aurait une personnalité. Mais la question qui se posait était : laquelle ? J'imagine qu'en raison de la peur normale de tout humain devant l'inconnu, nous avons présumé que toute personnalité dans un corps aussi différent ne pouvait être que monstrueuse. Par conséquent, elle devait être hostile à Anglesey, elle devait l'écraser... »

La porte s'ouvrit. Les deux hommes se dressèrent.

Le chirurgien en chef secoua la tête. « Rien à faire. Traumatisme typique d'un choc en profondeur. Proche de la fin, maintenant. Si nous avions des installations plus perfectionnées, peut-être... »

— « Non, » fit Cornelius. « Vous ne pourriez pas sauver un homme qui a décidé de ne plus vivre. »

— « Je sais. » Le médecin ôta son masque. « J'ai besoin d'une cigarette. L'un de vous en aurait-il une ? » Sa main tremblait un peu quand il prit celle que lui tendait Viken.

— « Mais comment aurait-il pu... décider... de n'importe quoi ? »

demanda-t-il d'une voix étouffée. « Il est resté sans connaissance depuis que Jan l'a arraché de ce... de cette chose. »

— « Il avait pris sa décision avant, » expliqua Cornelius. « En réalité, cette coquille que vous avez sur la table d'opération n'a plus d'esprit. Je le sais. J'étais là. » Il eut un frisson. Une bonne injection de tranquillisant était son seul rempart contre le cauchemar. Plus tard, il lui faudrait faire exorciser ce souvenir.

Le médecin inspira longuement la fumée, la garda un moment dans ses poumons puis la souffla fortement. « Je pense que c'est le point final à notre entreprise, » avança-t-il. « Nous n'obtiendrons plus jamais un autre esprojectionniste. »

— « Je peux vous le garantir ! » gronda Viken. « Je vais de mes propres mains saccager cette machine diabolique ! »

— « Doucement ! » s'écria Cornelius. « Vous ne comprenez décidément pas ? Ceci n'est pas la fin. Ce n'est que le commencement ! »

— « Il faut que j'y retourne, » dit le médecin. Il écrasa sa cigarette et franchit la porte, qui se referma sur lui dans un silence de mort.

— « Que voulez-vous dire ? » s'enquit Viken, comme s'il dressait une barrière entre eux.

— « *Refusez-vous* de comprendre ? » gronda Cornelius. « Joe a toutes les habitudes d'Anglesey, ses pensées, ses souvenirs, ses préjugés, ses intérêts... Oh ! oui, un corps différent, un milieu autre, cela amène évidemment des changements... mais pas plus prononcés que ceux que pourrait connaître un homme sur la Terre. Si vous étiez soudain guéri d'une maladie dévorante, ne deviendriez-vous pas vous aussi un peu turbulent et violent ? Il n'y a là rien d'anormal. Pas plus qu'il n'est anormal de souhaiter rester en bonne santé... Non ? Saisissez-vous ? »

Viken se rassit. Il resta un temps sans parler.

Puis, avec des précautions énormes, une lenteur exagérée : « Entendez-vous par là que Joe soit Ed ? »

— « Ou qu'Ed soit Joe. Comme vous voudrez. Je crois qu'il s'appelle maintenant Joe — en symbole de sa liberté — mais il est encore lui-même. Qu'est-ce d'autre que le moi, sinon la continuité de l'existence ? »

» Il ne le comprenait pas très bien lui-même. Il savait seulement que sur Jupiter — il me l'a dit et j'aurais dû le croire — il était fort et heureux. Pourquoi le tube K oscillait-il ? Symptôme d'hystérie ! Le subconscient d'Anglesey n'avait pas peur de rester sur Jupiter... il avait peur d'en revenir !

» Et aujourd'hui, j'ai écouté. Déjà tout son être était fixé sur Joe. C'est-à-dire que la source première de la libido était le corps viril de Joe et non la carcasse malade d'Anglesey. Ce qui signifiait une autre configuration des impulsions — pas trop étrange pour passer par les filtres, mais assez pour déclencher l'interférence. Alors il a senti ma présence. Et il a vu la vérité, tout comme moi...

» Savez-vous la dernière émotion que j'ai ressentie quand Joe m'a chassé de son esprit ? Plus de colère. C'est un rude jouteur, lui, mais il n'y avait plus place en lui que pour la joie.

» Je *savais* combien forte était la personnalité d'Anglesey ! Qu'est-ce qui a bien pu m'inciter à croire qu'un cerveau d'enfant hypertrophié comme celui de Joe pourrait le dominer ? Les médecins, là-dedans... Bah ! Ils s'efforcent de récupérer une enveloppe qui a été rejetée parce qu'elle est devenue inutile ! »

Cornelius se tut. Il avait la gorge râpeuse à force de parler. Viken prit la parole : « Très bien. Vous êtes mieux placé pour savoir... vous l'avez dit, vous étiez sur les lieux. Mais que faisons-nous à présent ? Comment entrerons-nous en rapports avec Ed ? S'intéressera-t-il à nous contacter ? »

— « Mais oui, bien sûr, » répondit Cornelius. « Il est resté lui-même, ne l'oubliez pas. Maintenant qu'il n'éprouve plus aucune des rancœurs des infirmes, il devrait se montrer plus sociable. Une fois passée la nouveauté de ses compagnons, il lui faudra quelqu'un à qui parler sur un pied d'égalité. »

— « Et, plus précisément, qui sera l'opérateur d'un autre pseu-

do ? » demanda Viken d'un ton sarcastique. « Moi, je suis parfaitement satisfait de mon osseuse carcasse. Non merci ! »

— « Anglesey était-il le seul infirme sans espoir sur Terre ? » fit calmement Cornelius.

Viken en resta bouche bée.

« Et il y a aussi les hommes vieillissants, » poursuivit le psionicien, comme pour lui-même. « Un jour, mon ami, quand vous et moi nous sentirons le poids croissant des ans avec tant de choses encore que nous souhaiterions apprendre, peut-être que nous aussi nous serons heureux d'un sursis de vie dans la peau d'un Jovien. » Il contempla son cigare. « Une vie dure, forte, orageuse, d'accord... dangereuse, pleine de bagarres et de violences... mais une vie telle qu'aucun humain n'en a sans doute connu depuis l'époque de la reine Elizabeth. Oh ! non, nous n'aurons pas grand mal à trouver des Joviens. »

Il tourna la tête quand le chirurgien réapparut.

— « Alors ? » murmura Viken.

Le médecin s'assit. « C'est fini. »

Ils attendirent un moment, embarrassés.

« Bizarre, » reprit le docteur. Viken lui tendit une cigarette. « Bizarre. J'ai connu de ces cas autrefois. Des gens qui démissionnent tout simplement de la vie. Mais c'est la première fois que j'en vois un s'en aller avec le sourire... avec le sourire d'un bout à l'autre. »

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Call me Joe.

WILLIAM

TENN

La génération de Noé

CELA arriva le jour où Plunkett entendit les appels impératifs que sa femme lançait à voix couverte à leur fils cadet.

Il laissa la porte du pondoir claquer derrière lui sans égard pour les poules qui picoraient nerveusement. Il devina qu'elle avait mis les mains en porte-voix autour de sa bouche pour que seul le gamin l'entende.

— « Saul ! Ho, *Saul* ! Reviens, reviens ici tout de suite. Tu veux que ton père te voie là-bas sur la route ? Saul ! »

Le dernier appel était plus aigu et plus franc, comme si elle s'était résignée à l'impossibilité d'attirer l'attention du gamin sans alerter en même temps son mari.

Pauvre Ann !

© 1951, Farrell Publishing Corporation.
Reproduit avec l'autorisation de Henry Morrison.

Avec douceur et rapidité, Plunkett se dirigea vers la porte latérale en écartant de la voix les poules avides qui s'affairaient dans son chemin. Il émergea en face de l'enclos aux couveuses et s'élança dans un lourd pas de course qui n'avait rien d'athlétique.

Il entendit les autres enfants jaillir bruyamment de la resserre. Parfait ! C'est eux qui sont responsables après Ann et moi. Qu'ils regardent et apprennent encore.

« Saul, » cria avec tristesse la voix de sa femme. « Saul, ton père arrive ! »

Ann sortit sur le pas de la porte de la maison et s'arrêta. « Elliot, » cria-t-elle dans son dos comme il sautait par-dessus la plaque qui couvrait le puits, « je t'en prie, je ne me sens pas bien. »

Elle faisait une grossesse difficile, bien sûr, et était dans son sixième mois. Mais cela n'avait rien à voir avec Saul, celui-ci le savait bien.

Au dernier sillon gelé du jardin potager, Plunkett s'accorda un instant pour récupérer l'air nécessaire à ses poumons. Voilà des années, il aurait encore été capable de continuer son trajet après une course comme celle-ci. Maintenant, il était affreusement essoufflé. C'est pour dire : une si courte distance depuis l'extrémité du poulailler du milieu jusqu'au bout du potager — pas plus d'un hectare et demi à traverser — et il n'en pouvait plus. Avec l'entraînement qu'il avait.

C'est tout juste s'il apercevait le gamin en train de lever nonchalamment un bâton qu'il s'apprêtait à lancer pour amuser le chien. Saul était dans le fossé du bout, bien au-delà de la ligne blanche que son père avait peinte en travers de la route.

« Elliot, » s'écria de nouveau sa femme. « Il n'a que six ans. Il... »

Plunkett ouvrit largement la bouche et vida ses poumons dans un rugissement. « Saul ! Saul Plunkett ! » hurla-t-il. « Allez, cours ! »

Il savait que sa voix avait porté. Il pressa le bouton de son chronomètre et, levant le bras droit, fit aller son poing serré comme s'il pompait.

Le gosse entendit effectivement l'appel. Il se retourna et, à la vue du bras en mouvement qui signifiait que le chronomètre était en marche, il laissa choir le bâton. Mais, pendant un affreux instant, il fut trop surpris pour bouger.

Huit secondes. Plunkett releva légèrement les paupières. Saul avait commencé à courir, mais il n'avait pas acquis de vitesse et Rusty qui lui gambadait gaiement dans les jambes l'empêchait de prendre son rythme.

Ann, qui avait péniblement traversé le jardin, se tenait à côté de lui, tantôt regardant le chronomètre par-dessus la saillie de son coude, tantôt lui adressant un petit sourire de biais propitiatoire. Elle n'aurait pas dû sortir avec cette mince robe d'intérieur au mois de novembre. Mais c'était bien d'Ann. Plunkett continua à contempler d'un air impassible l'aiguille des secondes qui trottait inexorablement.

Une minute quarante secondes.

Il entendait se rapprocher les aboiements joyeux du chien, mais aucun claquement de sandales ne retentissait encore sur la route. Saul n'y arriverait pas.

Les amères méditations familières envahirent Plunkett. Un père en train de chronométrer la rapidité de son fils de six ans avec le meilleur instrument que ses moyens lui permettaient. Voilà donc la méthode scientifique pour élever ses enfants dans la région la plus civilisée de la Terre. Bah, c'était scientifique... de pair avec les toutes dernières découvertes...

Deux minutes et demie. Les aboiements de Rusty ne paraissaient plus si éloignés. Plunkett perçut le tap-tap-tap affolé des pas du gamin. Il y arriverait peut-être tout de même. Si seulement il y arrivait !

— « Dépêche-toi, Saul, » souffla sa mère. « Tu y es presque. »

Plunkett leva les yeux à temps pour voir son fils passer devant lui en martelant le sol, son pantalon de toile déjà noirci de sueur. « Pourquoi ne respire-t-il pas comme je le lui ai dit ? » marmotta-t-il. « Il va être à bout de souffle d'ici peu. »

A mi-chemin de la maison, Saul se prit le bout du pied dans

un sillon. Comme il s'étalait, Ann eut un sanglot sec. « Tu ne peux pas compter ça, Elliot, il a trébuché. »

— « Bien sûr qu'il a trébuché. Il doit prévoir les faux pas. »

— « Relève-toi, Saulie, » cria Herbie, son frère aîné, depuis le garage où il se tenait à côté de Josephine Dawkins, un seau d'œufs entre eux. « Debout, cours ! A ce coin-ci ! Tu y es presque ! »

Le gamin se remit lourdement sur pied et projeta de nouveau son corps en avant. Plunkett l'entendait sangloter. Il atteignit les marches de la cave... et plongea littéralement dedans.

Plunkett pressa le bouton du chronomètre et l'aiguille des secondes s'arrêta. Trois minutes treize secondes.

Il tint la montre en l'air de façon que sa femme la voie. « Treize secondes, Ann. »

Le visage de la jeune femme se crispa.

Plunkett se dirigea vers la maison. Saul remontait lentement les marches, la poitrine secouée par les spasmes de sa respiration qui n'avait pas retrouvé son rythme. Il gardait les yeux fixés sur son père.

« Approche, Saul. Viens ici. Regarde la montre. Alors, qu'est-ce que tu vois ? »

Le gamin contempla fixement le cadran. Ses lèvres se mirent à trembler ; des larmes de surprise dévalèrent ses joues barbouillées. « Plus... plus de trois minutes, p'pa ? »

— « Plus de trois minutes, Saul. Allons, Saul... ne pleure pas, fiston ; cela ne sert à rien... Saul, qu'est-ce qui se serait passé quand tu aurais atteint l'escalier ? »

Une petite voix, s'efforçant pitoyablement de masquer ses fêlures : « Les grandes portes seraient fermées. »

— « Les grandes portes seraient fermées. Tu serais bloqué à l'extérieur. Alors, qu'est-ce qui t'arriverait ? Cesse de pleurer. Réponds-moi ! »

— « Alors, quand les bombes seraient tombées, je... je n'aurais eu aucun endroit où m'abriter. Je brûlerais comme une tête d'allumette. Et... et la seule chose qui resterait de moi serait une marque noire par terre, de la forme de mon ombre. Et... et... »

— « Et la poussière radioactive ? » Son père soufflait le reste de la leçon.

— « Elliot... » dit Ann derrière lui dans un sanglot, « je ne... »

— « *Je t'en prie,* Ann ! Et la poussière radioactive, fiston ? »

— « Et si c'était de la poussière radioactive au lieu de bombes atomiques, ma peau se détacherait de mon corps, mes poumons brûleraient à l'intérieur de moi... Je t'en supplie, papa, je ne le ferai plus ! »

— « Et tes yeux ? Qu'est-ce qui arriverait à tes yeux ? »

Un poing dodu à la peau brunie s'enfonça dans un des yeux en question. « Et mes yeux tomberaient, et mes dents tomberaient, et j'éprouverais une douleur terrible, terrible... »

— « A l'intérieur et à la surface de ton corps. Voilà ce qui se passera si tu atteins la cave trop tard quand l'alarme sera donnée, si tu trouves les portes fermées. Au bout de trois minutes, nous abaissons les leviers et peu importe qui se trouve dehors — *peu importe qui* — les quatre portes d'angle se refermeront et l'abri sera clos hermétiquement. Tu as bien compris, Saul ? »

Les deux enfants Dawkins écoutaient, le visage blême et les lèvres sèches. Leurs parents les avaient amenés de la ville en suppliant Elliot Plunkett, en souvenir de leur vieille amitié, de donner à leurs enfants la même protection qu'aux siens. Eh bien, ils l'avaient. C'était la façon de l'avoir.

— « Oui, je comprends, papa. Je ne le ferai plus jamais. Plus jamais. »

— « Je l'espère bien. Maintenant, en route pour la grange, Saul. File devant. »

Plunkett tira sa lourde ceinture de cuir hors de ses coulants.

— « Elliot ! Tu ne crois pas qu'il comprend ces horreurs ? Une raclée ne les lui fera pas mieux comprendre. »

Il s'arrêta derrière le gamin en larmes qui clopinait vers la grange. « Cela ne lui fera rien comprendre de plus, mais cela lui enseignera la leçon d'une autre manière. Nous devons être tous les sept dans cette cave trois minutes après l'alerte, dussé-je pour cela user cette lanière jusqu'à la boucle ! »

Quand Plunkett entra un peu plus tard dans la cuisine avec ses lourdes bottes de fermier, il poussa un soupir en s'immobilisant. Ann faisait manger Dinah. Sans quitter des yeux le bébé, elle demanda : « Pas de dîner pour lui, Elliot ? »

— « Pas de dîner. » Il soupira de nouveau. « Cela vous esquinte son homme. »

— « Surtout quelqu'un comme toi. Il n'y en a pas beaucoup qui seraient devenus fermiers à trente-cinq ans. Il n'y en a pas beaucoup qui investiraient jusqu'à leur dernier sou dans un fortin et un générateur électrique souterrains, simplement pour se rassurer. Mais tu as raison. »

— « J'aimerais seulement, » dit-il d'une voix inquiète, « pouvoir trouver le moyen d'introduire la génisse de Nancy dans la cave. Si le cours des œufs reste encore élevé pendant un mois, je pourrai construire le tunnel jusqu'au générateur. Il y a aussi la question du puits. Rien qu'un puits, même s'il est étanche... »

— « Dire que quand nous sommes arrivés ici il y a sept ans... » (elle se leva enfin pour aller à lui et frotter doucement ses lèvres contre l'épaisse chemise bleue de son mari) «... nous n'avions qu'un bout de terrain. Maintenant, nous possédons trois poulaillers, un millier de poulets et je ne sais plus combien de poules pondeuses et couveuses. »

Elle s'arrêta : il s'était raidi et lui agrippait les épaules.

— « Ann ! *Ann !* Si tu penses comme cela, tu agiras en conséquence ! Alors comment puis-je espérer que les enfants... Ann, ce que nous avons — les seuls biens que nous possédons — c'est une cave de cinq pièces, bétonnée, que nous pouvons fermer hermétiquement en quelques secondes, un puits étanche alimenté par un cours d'eau souterrain très profond, un générateur éolien pour nous fournir l'électricité et un générateur à mazout enterré à utiliser en cas de besoin. Nous avons des provisions suffisantes pour nous permettre de survivre, des compteurs Geiger pour déceler les radiations et des scaphandres doublés de plomb pour nous déplacer... ensuite. Je t'ai dit cent fois que ces choses-là constituent

notre bateau de sauvetage et que la ferme n'est qu'un navire en train de couler. »

— « Bien sûr, chéri. » Les dents de Plunkett crissèrent les unes contre les autres, puis se séparèrent dans un mouvement d'impuissance tandis que sa femme se remettait à faire manger le bébé. « Tu as parfaitement raison. Avale, allons, Dinah. Certes, le dernier bulletin du Club des Survivants donnerait à réfléchir à n'importe qui. »

Il avait cité un extrait du *Survivant d'octobre* et Ann avait reconnu le passage. Et alors ? Au moins faisaient-ils quelque chose, eux. Ils cherchaient des refuges et bâtissaient fiévreusement des abris — ils mettaient en commun leur ingéniosité pour tenter de survivre avec leurs familles aux années de guerre de l'ère atomique.

Sur la table de la cuisine, la couverture verte bien connue de la revue polycopiée attirait le regard. Il tourna les feuillets jusqu'à l'article de la page cinq que soulignaient des empreintes de pouce et secoua la tête.

— « Tu te rends compte ! » dit-il tout haut. « Ces pauvres imbéciles sont une fois de plus d'accord avec le gouvernement sur la question du facteur sécurité. Six minutes ! Comment peuvent-ils... un organisme comme le Club des Survivants... faire de ça leur opinion officielle ! Voyons, l'effet de surprise, rien que la paralysie due à la surprise... »

— « Ils sont ridicules, » approuva à mi-voix Ann en râclant le fond du bol.

— « D'accord, nous avons des détecteurs automatiques. Mais il faut toujours des hommes pour observer l'écran radar ou bien nous nous précipiterions sous terre chaque fois qu'il tombe une pluie de météorites. »

Il tournait autour d'une immense table en martelant en cadence sa paume avec son autre poing serré. « Ils n'en seront pas tellement certains, sur le moment. Qui voudra risquer sa situation en donnant le signal d'alerte générale qui fait que, d'un

bout à l'autre du pays, on se rabattra de la terre sur la tête et qui met en action nos propres bases de lancement ? Finalement, ils en ont la certitude : le choc vous paralyse pendant un instant. Entre-temps, les fusées continuent à filer vers nous — à quelle allure, nous l'ignorons. Les responsables retrouvent l'usage de leurs membres, ils se jettent dans les jambes les uns des autres et dans leur affolement ne savent plus où donner de la tête. Après seulement ils pressent le bouton et après seulement le signal d'alerte générale déclenche nos radiosignaux. »

Plunkett se tourna vers sa femme, écarta des bras insistants, frémissants. « Et alors, Ann, c'est à notre tour de nous figer sur place en l'entendant ! Finalement, nous nous dirigeons vers l'abri. Qui sait, qui peut se risquer à dire de combien a été réduite la marge de sécurité à ce stade ? Non, s'ils prétendent que six minutes est le facteur de sécurité, comptons-en la moitié pour le système d'alerte. Trois minutes pour nous. »

— « Encore une cuillerée, » insista Ann à l'adresse de Dinah. « Rien qu'une. Ça y est, elle est avalée ! »

Josephine Dawkins et Herbie nettoyaient le chariot à pâtée dans l'appentis à droite du poulailler. « C'est fini, papa, » dit en souriant le garçon à son père. « Et les œufs ont été ramassés. Quand Mr. Whiting passe-t-il les prendre ? »

— « A neuf heures. As-tu fini de nourrir les poules dans le dernier parquet ? »

— « J'ai dit que tout était fait, non ? » s'exclama Herbie avec l'impatience propre aux adolescents. « Quand je dis quelque chose, je le pense. »

— « Parfait. Alors, les enfants, allez vous occuper de vos devoirs. Hé, pas de grimace ! L'instruction sera très importante, après. On ne sait jamais ce qui sera utile. Et peut-être qu'il n'y aura que ta mère et moi pour vous instruire. »

— « Mince ! » Herbie hocha la tête à l'adresse de Josephine. « Tu te rends compte ! »

Elle tira sur son chandail à l'endroit où il se tendait à l'extrême sur une poitrine qui commençait à s'épanouir et tapota ses nattes blondes. « Et mes parents à moi, Mr. Plunkett ? Est-ce qu'ils ne seront pas... ne seront pas... ? »

— « Non ! » Herbie éclata du gros rire paysan qu'il cultivait ces derniers temps. « Ils sont fichus. Ils ne s'en tireront pas. Ils habitent en ville, non ? Ils ne seront plus que... »

— « Herbie ! »

— « ... qu'un peu d'écume sur un nuage en forme de champignon, » acheva-t-il, positivement fasciné par cette image. « Sapristi, excuse-moi, » dit-il, son regard allant de son père furieux à la jeune fille frémissante. Il poursuivit en s'appliquant à prendre un ton raisonnable : « Mais c'est la vérité tout de même. C'est pour cela qu'ils vous ont envoyés ici, Lester et toi. Je pense que je t'épouserai... après. Et tu devrais prendre l'habitude de l'appeler papa. Parce que c'est comme ça que ça se passera. »

Josephine ferma les yeux avec énergie, ouvrit d'un coup de pied la porte de l'appentis et sortit en courant. « Je te déteste, Herbie Plunkett ! » s'écria-t-elle d'une voix grosse de larmes. « Tu es abominable ! »

Herbie adressa une grimace à son père — *ah ! les femmes, les femmes, les femmes* — et s'élança à sa suite. « Hé, Jo ! Ecoute ! »

L'ennui, songea Plunkett, tourmenté, en descendant à la cave les lampes de secours pour le jardin hydroponique — l'ennui, c'est que Herbie avait appris cette leçon-là à force de l'entendre répéter : la survie passe avant tout, et la civilité n'est que secondaire.

La force et l'indépendance — Plunkett avait mûrement réfléchi aux vertus nécessaires à ses enfants, voilà bien des années, pendant qu'il établissait des bilans de société, un œil toujours sur le calendrier dans des bureaux à air conditionné.

— « Tout de même, » marmotta Plunkett, « tout de même... Herbie ne devrait pas... » Il secoua la tête.

Il inspecta les incubateurs près des longues tables fumantes du jardin hydroponique. Un plateau était près d'éclore. Il faudrait qu'ils se mettent à sélectionner des œufs pour le regarnir le len-

demain matin. Il s'arrêta dans la troisième pièce, combla un vide dans les rayons de livres.

« J'espère que Josephine va inciter le garçon à étudier sérieusement. S'il rate le prochain examen, on me forcera à l'envoyer régulièrement en ville. Tiens, voilà un aspect de la survie avec lequel je peux tenir Herbie en main. »

Il se rendit compte qu'il avait parlé tout seul, une habitude qu'il combattait en vain depuis plus d'un mois. Dans le style prêchi-prêcha, par-dessus le marché. Il devenait comme ces types qui laissent des tracts dans les autobus.

« Il est temps que je me surveille, » commenta-t-il. « Bon Dieu, je recommence ! »

Le téléphone retentit à l'étage. Il entendit Ann aller vers le poste, de cette démarche sereine, sans hâte, que semblent avoir toutes les femmes enceintes.

— « Elliot ! Nat Medarie. »

— « Dis-lui que j'arrive, Ann. » Il rabattit soigneusement derrière lui la porte qui rappelait celle d'une salle blindée, la considéra un instant, puis remonta les hautes marches de pierre.

— « Allô, Nat, quoi de neuf ? »

— « Salut, Plunk. Je viens de recevoir une carte de Fitzgerald. Tu te souviens de lui ? La mine d'argent abandonnée dans le Montana ? Oui. Il dit que nous devons tabler sur le fait que ce sont des bombes au lithium qui seront utilisées. »

Plunkett s'appuya du coude contre le mur. Il coinça le récepteur sur son épaule droite pour pouvoir allumer une cigarette. « Fitzgerald se trompe quelquefois. »

— « Hum, je ne sais pas. Mais tu te rends compte de ce que ça signifie, une bombe au lithium, hein ? »

— « Cela signifie, » répliqua Plunkett en contemplant à travers le mur de la maison une Terre en ébullition, « qu'une réaction en chaîne risque d'être déclenchée dans l'atmosphère si l'on en utilise un nombre suffisant. Peut-être que s'il y en a seulement une seule de... »

— « Oh ! ferme ça, » coupa Medarie. « A quoi ça nous mène ?

En pareil cas, personne ne s'en tire et nous pourrions aussi bien passer le temps entre le bar et l'église comme le fait actuellement mon beau-frère à Chicago. Je lui ai dit : Fred... Non, écoute, Plunk : cela signifie que j'avais raison. Tu n'as pas creusé assez profond. »

— « Pas assez profond ! Je suis allé aussi profond que je le voulais. Si je n'ai pas assez de couches de plomb et de béton pour m'abriter... parole, si les bombes me fendent cette coquille, alors toi tu mourras de soif avant de revenir à la surface, Nat. Non... j'ai investi mon fric en alimentation électrique. Qu'elle vienne à manquer et on se retrouvera en train de remplir les réservoirs à oxygène à la main avec de l'air usé ! »

L'autre rit. « D'accord. *J'espère* te voir un de ces jours. »

— « Et j'espère que je *verrai*... » Plunkett se retourna pour regarder par la fenêtre de devant en entendant un vieux break tressauter sur les ornières dans son chemin. « Dis donc, Nat, devine un peu ! Voilà Charlie Whiting qui s'amène. Est-ce qu'on n'est pas dimanche ? »

— « Si. Il est aussi passé de bonne heure chez moi. A cause d'une espèce de réunion politique en ville à laquelle il veut assister. Cette fois-ci, ça ne suffit pas que les diplomates et les généraux soient pratiquement prêts à se bouffer le nez, nous avons un ou deux philosophes locaux qui s'impatientent de l'allure lente à laquelle approche leur extinction, et ils se réunissent pour voir s'il n'y a pas moyen d'activer un peu les choses. »

— « Ne sois pas amer, » dit Plunkett en souriant.

— « Parle pour toi. Mes amitiés à Ann, Plunk. »

Plunkett remit le récepteur en place et descendit à pas lents. Dehors, il regarda Charlie Whiting ouvrir la portière du break qui tourna sur son unique gond déglingué.

— « Les œufs sont embarqués, Mr. Plunkett, » dit Charlie. « Le reçu est signé. Tenez. Vous recevrez un chèque mercredi. »

— « Merci Charlie. Hé, les gosses, retournez à vos bouquins. Allez, Herbie. Tu as une composition d'anglais ce soir. Les œufs montent toujours, Charlie ? »

— « Ça monte toujours. » Le vieil homme se glissa sur le siège

de cuir fendillé et rabattit la portière avec dextérité. Il appuya le coude sur le bord de la glace qui était abaissée. « Hé oui. Et chaque fois que ça monte, je ramasse un peu plus de fric sur votre dos à vous autres, les fanas de la survie, parce que vous avez trop la frousse pour aller les porter en ville vous-mêmes. »

— « Ma foi, vous l'avez bien gagné, » dit Plunkett, gêné. « A quel sujet c'est, la réunion en ville ? »

— « Une bande de gars veulent discuter de la conférence. Moi, je suis d'avis qu'on se retire. Envoyez aux pelotes ce fichu truc, je dis. Jamais notre pays n'a eu le dessus dans une conférence. Un million de conférences qu'il y a eu ces dernières années, et tout le monde sait ce qui va arriver un de ces quatre matins. Hé oui. On perd son temps. Y a qu'à frapper les premiers, voilà mon avis. »

— « C'est peut-être ce que nous ferons. A moins que les autres ne prennent les devants. Et... ça se pourrait encore que cette bonne idée vienne aussi à deux autres nations en même temps, Charlie. »

Charlie Whiting abaissa le pied et actionna le starter. « Ça ne rime à rien ce que vous dites. Si nous frappons les premiers, comment nous rendraient-ils la pareille? Frappons les premiers — frappons fort — et ils ne récupéreront jamais assez vite pour nous tirer dessus à leur tour. Voilà mon avis à moi. Mais vous, les fanas de la survie... » Il secoua sa tête blanche avec humeur tandis que la voiture démarrait brusquement.

« Hé ! » cria-t-il au moment de s'engager sur la grand-route. « Hé, regardez ! »

Plunkett jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Charlie Whiting lui faisait des gestes avec la main gauche, l'index tendu et le pouce à la verticale.

« Regardez, Mr. Plunkett ! » clama le vieil homme. « Boum ! Boum ! Boum ! » Il partit d'un gloussement hystérique en se tordant sur son volant.

Rusty apparut au coin de la maison et se précipita derrière la voiture, jappant avec frénésie selon l'antique tradition canine.

Plunkett regarda la voiture s'éloigner jusqu'à ce qu'elle eût franchi le tournant, trois kilomètres plus loin. Il considéra le petit chien qui s'en revenait tout fier.

Pauvre Whiting. Et aussi bien pauvre humanité qui éprouve une méfiance instinctive envers les cinglés.

Comment peut-on laisser un vieux type aux doigts crochus comme Whiting acheter vos produits simplement pour éviter à soi et aux siens de courir le risque d'aller en ville ?

Eh bien, parce qu'on a constaté depuis des années que le monde est trop plein de gens convaincus d'être plus malins que les autres — quant à ce type, de toute manière, il bluffe. Des gens qui croient que deux gamins séparés par la largeur de la rue peuvent empiler des boules de neige chacun sur son trottoir puis rentrer chez eux sans les avoir utilisées, de gens qui discutent des mérites comparés de la murette de béton et de la glissière de sécurité pendant que leurs voitures dérapent et dévalent la pente. De gens pleins de componction. De gens apathiques.

C'est cette dernière catégorie, songea Plunkett, qui l'avait finalement amené à cesser de catéchiser ses contemporains. On se lasse de revêtir le cilice et de désigner le ciel d'un air sinistre. On en arrive au stade où l'on souhaite tout le bien possible à l'humanité, mais où l'on veut se mettre, soi et les siens, à l'abri de ses caprices. On se dit que la survie pour l'individu et sa famille...

Clang-ng-ng-ng-ng !

Plunkett pressa le bouton de son chronomètre. Bizarre. Il n'y avait pas d'essai d'alerte prévu pour aujourd'hui. Tous les gosses étaient dehors, à l'exception de Saul — et il n'oserait pas quitter sa chambre ni à plus forte raison tripoter le signal d'alarme. A moins qu'Ann...

Il entra dans la cuisine. Ann courait vers la porte, Dinah dans les bras. Le visage de sa femme lui parut curieusement étranger. « Saulie ! » hurlait-elle. « Saulie ! Dépêche-toi, Saulie ! »

— « Je viens, maman, » cria le gamin à tue-tête en descendant

bruyamment l'escalier. « Je vais aussi vite que je peux ! J'arriverai à temps ! »

Plunkett comprit. Il appuya une main lourde sur le mur, au-dessous de la pendule en forme d'assiette.

Il regarda sa femme descendre péniblement les marches conduisant à la cave. Saul passa en courant près de lui et franchit le seuil, les bras battant comme des fléaux. « J'y arriverai, papa ! J'y arriverai ! »

Plunkett sentit son estomac se soulever. Il déglutit avec précaution. « Ne te presse pas, fils, » murmura-t-il. « Ce n'est que le jour du Jugement. »

Il se redressa et consulta sa montre, remarquant que sa main avait laissé une empreinte humide sur le mur. Une minute douze secondes. Pas mal. Pas mal du tout. Il avait compté sur trois.

Clang-ng-ng-ng-ng !

Il voulut se secouer et fut parcouru d'un tremblement qu'il n'arrivait pas à maîtriser. Qu'est-ce qui se passait ? Il savait ce qu'il avait à faire. Il devait déballer le tour portable qui était resté dans la grange.

— « Elliot ! » appela sa femme.

Il se retrouva en train de descendre l'escalier avec des pieds qui refusaient de se soulever à sa volonté. Il franchit en trébuchant le seuil de la cave. Il eut la sensation d'une masse confuse de visages affolés disséminés dans la pièce.

— « Nous sommes tous là ? » demanda-t-il d'une voix rauque.

— « Tous là, papa, » dit Saul qui était posté près du système d'aération. « Lester et Herbie sont dans la pièce du fond près de l'autre commutateur. Pourquoi Josephine pleure-t-elle ? Lester ne pleure pas. Moi non plus, je ne pleure pas. »

Plunkett hocha vaguement la tête à l'adresse de la mince adolescente qui sanglotait et posa la main sur le levier qui émergeait du mur de béton. Il jeta encore un coup d'œil à sa montre. Deux minutes dix secondes. Pas mal.

— « Mr. Plunkett ! » Lester Dawkins jaillit comme une flèche

du couloir. « Mr. Plunkett ! Herbie s'est précipité dehors pour chercher Rusty. Je lui ai dit... »

Deux minutes vingt secondes, songea Plunkett en bondissant en haut de l'escalier. Herbie traversait en courant le potager ; il claquait des doigts derrière lui pour inciter Rusty à le suivre. Quand il vit son père, sa bouche se raidit de stupeur. Il ralentit l'allure un instant et le chien se précipita joyeusement entre ses jambes. Herbie tomba.

Plunkett fit un pas en avant. *Deux minutes quarante secondes.* Herbie se remit sur pied d'une secousse, baissa la tête... courut.

Ce bruit sourd est-il une explosion ? Tiens... une autre ! Comme un hoquet géant. Qui a commencé ? Au fond, quelle importance... maintenant ?

Trois minutes. Rusty dévala les marches de la cave, la tête rejetée en arrière, la queue battant la mesure. Herbie arriva hors d'haleine. Plunkett le saisit par le col de sa chemise et sauta.

En sautant, il vit — tout là-bas dans le sud — les champignons déployer leurs chapeaux de mort au-dessus de la terre. Rangées après rangées de champignons qui s'épanouissaient...

Il projeta le garçon devant lui quand il atterrit. *Trois minutes cinq secondes.* Il manœuvra le levier et, sans attendre que la porte se soit rabattue et fermée hermétiquement, il s'élança dans le couloir. Cette manette assurait la clôture de deux portes ; la seconde manette contrôlait les autres issues. Il l'atteignit. Il l'abaissa. Il regarda sa montre. *Trois minutes vingt secondes.* « Les bombes, » dit Josephine entre deux sanglots. « Les bombes ! »

Dans la pièce principale, Ann palpait Herbie d'une main fiévreuse, lui touchait les bras, lui caressait les cheveux, le pressait follement contre elle en répétant sans arrêt : « Herbie ! Herbie ! Herbie ! »

— « Je sais que tu vas me flanquer une raclée, p'pa. Je... je tiens seulement à te dire que je suis d'accord avec toi. »

— « Je ne vais pas te flanquer de raclée, fiston. »

— « Non ? Pourtant j'en mérite une. Je mérite la pire... »

— « Peut-être, » répliqua Plunkett qui eut un haut-le-corps de-

vant la paroi où cliquetaient les compteurs Geiger. « *Peut-être que tu mérites une raclée,* » clama-t-il si fort que tous pivotèrent sur eux-mêmes pour lui faire face, « mais je ne te punirai ni maintenant ni jamais. Et comme j'agis avec vous, » hurla-t-il, « de même vous agirez avec vos enfants ! Compris ? »

— « Oui, » répliquèrent-ils en un chœur haché de sanglots. « Nous comprenons ! »

— « Jurez ! Jurez que vous et vos enfants et les enfants de vos enfants ne punirez jamais un autre être humain... *quelle que soit la provocation.* »

— « Nous le jurons ! » braillèrent-ils. « Nous le jurons. »

Puis tous s'assirent.

Pour attendre.

Titre original : Generation of Noah.
Traduit par Arlette Rosenblum.

CHAD

OLIVER

Une maison pour vivre

TOUT était absolument parfait, jusqu'à la plus petite éraflure sur le piquet de la barrière blanche et jusqu'au réfrigérateur qui, la nuit, à intervalles réguliers, ronflait comme un vieillard asthmatique.

Les deux cottages blancs étaient gentiment posés sur leurs pelouses vertes, comme de belles constructions de rêve. Leur perfection n'était pas dénuée d'une certaine suffisance. Ils avaient des volets verts et, sur les portes, de lourds heurtoirs de bronze. A leurs fenêtres, des rideaux propres, nets, et des bibelots sur les cheminées. Il y avait même une citation poétique inscrite sur les panneaux de céramique des entrées : *Une maison pour vivre, au bord de la route, et l'amitié de l'homme.*

© 1954, Palmer Publications, Inc.
Reproduit avec l'autorisation de Scott Meredith Literary Agency.

Dans l'un des cottages se trouvait le portrait du grand-père Walters, vieux et grincheux, et cela, c'était important.

Des sons doux et légers traversaient l'air chaud. Parmi ces sons, on pouvait reconnaître le bruissement d'un hélico, à haute altitude, mais on ne pouvait pas le *voir*, naturellement. On entendait la brise dans les herbes mais le gazon restait immobile. Quelque part, des enfants riaient, criaient en barbottant et en plongeant dans la vieille piscine.

Il n'y avait naturellement pas d'enfants, ni d'ailleurs la moindre piscine...

Tout était absolument parfait, *d'une exactitude parfaite*. Et, si l'on n'était pas au courant, on aurait juré que tout était vrai.

Gordon Collier huma l'odeur des fleurs qui n'existaient pas et regarda sans enthousiame les nuages blanchâtres qui couraient dans le ciel bleu.

— « Sacré nom d'un chien, » dit-il.

Il donna un coup de pied par terre, dans l'herbe verte, mais n'arriva pas à la courber. Alors il se dirigea vers son douillet cottage blanc et entra, faisant claquer la porte derrière lui, butalement.

De la cuisine, Helen le héla : « Ne claque pas la porte, mon chéri. »

— « Excuse-moi, » dit Gordon. « Elle m'a échappé. »

Helen vint le rejoindre. Elle avait la trentaine et c'était une femme attirante quoique sans éclat particulier. Elle avait les yeux et les cheveux bruns, une allure casanière. Elle embrassa distraitement son mari : « Tu es allé chez les Walters ? » lui demanda-t-elle.

— « Comment le sais-tu ? » demanda Gordon. Comment avait-elle *pensé* qu'il était sorti ?

— « Mais, Gordey, » lui reprocha Helen, « tu n'as pas besoin de me faire la tête parce que je te pose poliment une question. »

— « Je t'en prie, ne m'appelle pas Gordey, » dit Gordon d'un ton irrité. Puis il se détendit ; après tout, ce n'était pas sa faute. Il lui donna des nouvelles des Walters : « Bart jouait au football, » répéta-t-il pour la millième fois, « et Mary regarde la télévision. »

— « Viennent-ils jouer aux cartes ce soir ? » demanda Helen.

Elle joue le jeu jusqu'au bout, pensa Gordon. *Elle a appris son rôle et le joue comme une machine. J'aimerais être capable d'en faire autant.*

— « Ils viendront, » répondit-il.

Un éclair s'alluma dans les yeux d'Helen. Elle avait toujours aimé la société, se rappela Gordon. Elle s'écria tout à coup : « Pauvre de moi ! Je ferais mieux d'aller m'occuper du dîner. » Elle eut un sourire gourmand, le sourire d'un chien qui aperçoit un lapin, et se hâta de retourner dans sa cuisine.

Gordon Collier regarda partir sa femme, non sans une certaine admiration. Ils avaient certainement fait un bon choix avec Bart, qui était capable de rester des heures avec son jeu de football électrique, à revivre le passé, ou qui pouvait, toujours avec le même soin, peindre sans cesse des tableaux d'une naïveté charmante, des tableaux d'étoiles. Mary aussi était bonne, tout au moins tant qu'elle avait son poste de télévision en relief, car avec lui elle était heureuse, comblée. Mais quand ils avaient choisi sa femme, ils avaient vraiment mis dans le mille. Elle était parfaite dans son rôle, elle donnait véritablement l'impression d'y *croire* réellement.

Gordon fronça tristement les sourcils. « L'ennui avec toi, Gordon, » dit-il à voix basse, « c'est que tu n'as pas très bien appris ton rôle. »

Il y avait bien une raison à cela, mais il préférait ne pas y penser.

Après le dîner — un steak avec des pommes de terre frites, une salade et du café — on sonna à la porte. Naturellement, c'étaient les Walters.

— « Quelle surprise ! » s'écria Helen. « Mais c'est Bart et Mary ! »

Ils entrèrent. Mary, une femme grisonnante de quarante ans, qui regarda si la télévision marchait, et Barton, homme fort et apparemment plein de vitamines, qui franchit le seuil comme s'il se jetait sur la ligne de but adverse.

Quatre personnes, pensait Gordon. *Quatre personnes, parfaitement seules. Quatre êtres humains, qui prétendent constituer une société.*

Quatre personnes.

Ils bavardèrent de petites choses sans importance. Comme ils faisaient tous exactement les mêmes choses depuis sept mois, ils n'avaient pas grand-chose à se raconter. La conversation roula sur l'opinion que Mary avait des dernières émissions télévisées et elle déclara qu'elle les aimait toutes.

Elle alluma le récepteur de Gordon, ce qui naturellement ne lui fit aucun plaisir, et ils regardèrent un spectacle de variétés pendant une demi-heure, des variétés mises en conserve, intégrées dans le poste, naturellement, et des variétés dont la principale caractéristique était un singulier manque de variété. Finalement, en désespoir de cause, Gordon sortit le jeu de cartes.

— « Nous allons faire un poker ce soir, » décida-t-il, alors qu'il s'asseyaient tous les quatre autour de la table à jouer pliante, avec son tapis vert. Il distribua quatre jeux de trois cartes, misa un quarter au centre du tapis, et se disposa à profiter autant que faire se pouvait de la partie.

Ce n'était pas facile. Mary augmenta la puissance du récepteur de la télévision, car elle n'entendait pas assez, et Barton, lui, se livra à son passe-temps favori : rejouer la partie de Stanford-Notre Dame de 1973, lui-même tenant le rôle principal.

A onze heures précises, Helen servit des amuse-gueule.

A minuit, ils entendirent un bruit nouveau.

C'était un léger sifflement, qui passait au-dessus de leurs têtes comme le sifflement d'un serpent. Il grésillait, venant de loin, puis il y eut un long silence pesant. A la fin, ils entendirent quelque chose qui ressemblait à un bruit de chute, un bruit assourdi.

Immédiatement, Gordon arrêta la télévision. Ils écoutaient tous. Il ouvrit une fenêtre et regarda à l'extérieur. Il ne pouvait rien voir : le ciel bleu avait disparu pour faire place au violet sombre de la nuit et la seule lueur était celle de la lampe de la porte du cottage voisin ; il n'y avait rien à voir, et tout ce qu'ils entendaient, c'était les sons normaux qui n'existaient pas réellement, le grincement des criquets, le doux bruissement de la brise.

— « Avez-vous entendu ? » demanda-t-il aux autres.

Ils firent signe que oui, inquiets et subitement solitaires. *Un nouveau bruit.* Comment était-ce possible ?

Gordon Collier sortit nerveusement de la pièce, suivi de Barton. Il serrait les poings ; il avait la paume des mains moite de transpiration et devait faire effort sur lui-même pour contenir la peur qu'il sentait monter en lui. Ils s'avancèrent dans la petite entrée et Gordon appuya sur un bouton. Une portion de mur glissa en douceur sur des gonds huilés et les deux hommes entrèrent dans la salle de contrôle toute blanche, brillamment éclairée.

Gordon ne toucha rien mais s'approcha des sondeurs extérieurs. Il ne put rien voir. Il regarda l'écran du traceur mais celui-ci était vierge. Barton essaya la radio, au cas où quelqu'un aurait voulu entrer en contact avec eux. La radio restait silencieuse.

Ils vérifièrent les enregistrements radar de l'heure écoulée. Tous les renseignements étaient parfaitement normaux, sauf le dernier. Celui-ci portait la trace d'un écho, un écho très bref, très clair, parfaitement net. L'écho avait le profil d'un arc et s'incurvait vers le bas d'une manière assez habituelle. Il provenait de l'espace et s'arrêtait là, à l'extérieur, dans la glace, les rochers et le froid.

— « Probablement une météorite, » suggéra Barton.

— « Probablement, » dit Gordon d'un ton dubitatif. Il inscrivit une observation sur le registre permanent.

— « De toute manière, qu'est-ce que cela *aurait pu être* d'autre ? » demanda Barton.

— « Rien ! » admit Gordon. « C'était une météorite. »

Ils refermèrent le panneau mural, recouvrant les tubes, les écrans et les bobines d'un papier peint fleuri représentant l'*Enfant bleu* de Gainsborough. Ils revinrent dans le salon où leurs femmes étaient toujours assises autour de la table à jeu, les attendant. La pièce était aussi confortable que toujours, et la télévision était de nouveau en marche.

Tout était exactement dans le même état que lorsqu'ils étaient partis, pensa Gordon, mais c'était quand même différent. La pièce semblait plus petite, elle paraissait s'être comprimée, être devenue plus isolée. La température n'avait pas changé, mais il faisait plus

frais. Des millions et des millions de kilomètres avaient pénétré dans la pièce et rampaient autour des cloisons...

— « Ce n'était qu'un météore, je pense, » dit Gordon.

Ils se remirent à jouer pendant une heure encore, puis Barton et Mary rentrèrent chez eux pour se coucher. Avant de partir, ils invitèrent Gordon et Helen à leur rendre visite le lendemain.

Tout à coup, la maison fut vide.

Gordon Collier prit sa femme dans ses bras et écouta le réfrigérateur qui bourdonnait dans la cuisine, l'eau qui coulait goutte à goutte d'un robinet mal fermé. A l'extérieur, il n'y avait plus que les criquets et le vent.

— « Ce n'était qu'un météore, » dit-il.

— « Je sais, » lui répondit sa femme.

Ils allèrent alors se coucher, mais le sommeil fut long à venir. Oui, ils avaient une maison, un petit cottage blanc avec une cour verte. Ils avaient deux voisins gentils, et le ciel bleu, et un poste de télévision. Tout était vraiment la perfection, et il n'y avait certainement rien dont ils dussent avoir peur.

Mais le chemin du retour était long, et ils n'avaient pas de vaisseau.

Quand Gordon Collier s'éveilla le lendemain, il se rendit immédiatement compte que quelque chose n'allait pas. Il sauta du lit et se mit au centre de la chambre, à moitié accroupi, ne sachant pas bien ce qu'il cherchait.

La chambre lui paraissait être assez normale. Les lits jumeaux étaient à leur place, le tapis était souple, sa montre était toujours sur la table de nuit où il l'avait laissée. Il regarda le réveille-matin et vit qu'il n'avait pas encore sonné. Sa femme dormait toujours. Qu'est-ce qui avait bien pu l'éveiller ?

Il resta immobile et écouta. Tout à coup, il entendit. Cela venait de dehors, par-delà la pelouse verte sous le ciel bleu. Il alla jusqu'à la fenêtre pour s'assurer que ses sens ne le trahissaient pas. Le bruit était toujours là : un autre bruit *nouveau*. Un autre bruit

nouveau dans un endroit où *il ne pouvait y avoir de bruits nouveaux,* mais seulement des bruits anciens, qui se répétaient toujours et toujours.

Il ferma la fenêtre, essayant de le faire disparaître. Peut-être, se dit-il, n'était-ce pas, après tout, un bruit exactement nouveau ; peut-être n'était-ce seulement qu'un bruit ancien déformé par un haut-parleur défectueux ou par un tube en mauvais état. Il y avait déjà eu auparavant de douces brises, des bouffées estivales, des souffles d'air, et même quelques légères pluies, une fois tous les quinze jours. Il écouta de nouveau, prêta l'oreille, mais sans ouvrir la fenêtre. Son cœur battait fortement dans sa poitrine. Non, il ne pouvait pas y avoir de doute !

Le vent se mettait à souffler.

Helen grogna dans son sommeil et Gordon décida de ne pas la réveiller. Elle aurait besoin de sommeil, elle en aurait grand besoin avant que tout cela soit fini, il le savait bien. Il s'habilla et sortit dans l'entrée, appuya sur le bouton qui commandait l'ouverture de la salle de contrôle où il pénétra. Il vérifia tout : les cadrans, les traceurs, les sondeurs et les enregistrements. Encore une fois, il trouva qu'ils étaient tous normaux, sauf un seul. Un des traceurs avait inscrit une faible ligne qui provenait de la glace et des rochers, une ligne qui se dirigeait vers les deux cottages isolés, les deux cottages abrités dans leur bulle.

Il fallait penser que la chose était toujours là, la chose quelle qu'elle fût.

Le problème qui se posait alors était simple : que représentait donc cette ligne qui s'incurvait en provenance de l'espace et qui avait traversé la glace tout près de sa porte ? Qu'est-ce que cela *pouvait* bien représenter ?

Gordon Collier s'obligeait à penser avec logique, d'une manière pratique. Et ce n'était pas facile, surtout après sept mois d'une vie conditionnée qui avait été tout spécialement organisée pour qu'il *ne pense pas* de manière rationnelle. Il ferma la porte, effaçant la petite maison blanche et tout ce qu'elle représentait. Il s'assit sur une

inconfortable chaise de métal, en compagnie des machines luisantes. Il essayait.

Il n'était que trop clair qu'il ne pouvait pas entrer en contact avec la Terre. Sa radio n'avait pas une portée suffisante et, de toute manière, qui serait donc à l'écoute, de l'autre côté ? Le vaisseau en provenance de la Terre n'était pas attendu avant cinq mois encore, aussi ne devait-il pas en attendre le moindre secours. En cas d'urgence, les deux femmes ne seraient pas d'une grande aide. Quant à Bart, ce qu'il ferait dépendrait de la *sorte* d'urgence à laquelle il devrait faire face.

Mais quelle était donc cette urgence ? Il ne le savait pas et n'avait aucun moyen de le savoir. C'était une situation sans précédent. Et il n'avait pas beaucoup d'éléments, seulement un sifflement, un choc et quelques lignes sur l'écran d'un traceur. *Et le vent,* lui souffla son esprit, *n'oublie pas le vent.* Ce n'était pas grand-chose, mais il avait peur. Il regarda ses mains blanches, toutes tremblantes, et il se mit à douter de lui. Que pouvait-il faire ?

Qu'est-ce qu'il y avait dehors ?

Le mur glissa derrière lui et il dut se mordre les lèvres pour ne pas crier.

— « Le petit déjeuner est prêt, mon chéri, » lui dit sa femme.

— « Oui, oui, » murmura Gordon en tremblant. « Oui, je viens tout de suite. »

Il se leva et suivit sa femme hors de la salle de contrôle, retournant dans le cottage confortable qu'il connaissait si bien. Il gardait les yeux droit devant lui en marchant et essayait de ne pas écouter le mugissement du vent qui ne pouvait pas souffler.

Gordon Collier but son café noir et mangea les œufs à la coque synthétiques, feignant un appétit qu'il n'avait pas. Sa femme prit normalement son petit déjeuner, bavardant, disant sans y penser tout ce qu'elle avait l'habitude de dire le matin. Gordon ne l'écoutait pas, jusqu'au moment où une ou deux phrases arrivèrent à pénétrer dans sa conscience :

— « Ecoute donc le vent, Gordey, » lui disait-elle, avec une légère tension dans la voix. « Je crois bien, je suis même sûre que nous allons avoir une tempête. »

Collier se força à continuer de boire son café, mais il avait reçu un violent choc. *Son esprit à elle ne veut même pas accepter la situation telle qu'elle est,* pensa-t-il avec un frisson. *Elle va prendre la situation par le mauvais bout. Je suis SEUL.*

— « C'est vrai, ma chérie, » dit-il enfin, cherchant à parler d'une voix égale. « Nous allons avoir une tempête. »

Dehors, le vent soufflait et grondait aux coins de la petite maison, tandis que quelque chose qui aurait pu être le tonnerre grondait dans le lointain.

L'après-midi fut un cauchemar.

Gordon Collier resta devant la fenêtre à attendre. Il ne voulait pas faire cela mais, en lui, quelque chose de profond l'empêchait de se retourner. Sa femme s'installa devant la télévision, regardant toute une série de programmes décousus, mais elle était sans doute en meilleur état que lui-même. Car lui, il devait attendre, même si cela devait le tuer. Il sentait profondément qu'il avait la responsabilité d'attendre et de veiller.

Il n'y avait naturellement pas grand-chose à voir. Le ciel bleu avait changé et était devenu d'un gris de plomb, avec de gros nuages blancs et floconneux tristement veinés de noir. Le gazon propre et vert semblait avoir perdu un peu de sa vitalité ; il semblait mort, comme la chose artificielle qu'il était. Bien loin au-dessus de sa tête — presque sous la surface intérieure de la bulle, semblait-il — quelques éclairs lumineux traversaient le ciel.

Les fréquences visuelles devaient être détraquées, c'est tout. Il ne fallait pas trop s'en faire.

Les bruits étaient plus inquiétants. Le tonnerre roulait et crépitait. Le faible bruissement d'un hélico dans le ciel se changeait en un grincement aigu, devenait le son d'un avion en détresse, d'un avion qui tombait. Il attendit le bruit de l'écrasement, qui naturel-

lement ne vint pas. Il y avait seulement ce grincement qui se poursuivait encore et toujours.

Les fréquences auditives devaient elles aussi être détraquées, c'est tout. *Il valait mieux ne pas trop s'en faire.*

Quand les enfants rieurs qui s'éclaboussaient dans la vieille piscine commencèrent à crier, Gordon Collier ferma la fenêtre.

Il s'effondra dans un fauteuil et se cacha le visage entre ses mains. Il aurait voulu crier, hurler, casser tout, faire *n'importe quoi.* Mais il en était incapable. Il avait l'esprit engourdi. La seule chose qu'il pouvait faire, c'était rester là, assis dans son fauteuil, devant la fenêtre et attendre l'inconnu.

Le soir était presque venu quand la pluie se mit à tomber. Il plut à torrent, des hallebardes qui venaient fouetter les vitres des fenêtres. Sur les vitres coulaient des petits ruisseaux, des mares se formaient dans la cour. C'était bien de la *vraie* pluie.

Gordon Collier regardait l'eau tomber d'un endroit où il ne pouvait pas y avoir d'eau ; il commençait à être véritablement saisi par la peur.

A neuf heures précises, Gordon et Helen allèrent prendre dans le placard de l'entrée deux vieux imperméables et, sous la tempête, allèrent jusqu'à la porte à côté. Ils sonnèrent et attendirent sous la pluie glacée que Mary ouvre la porte et qu'un peu de lumière vienne trouer l'obscurité.

Ils entrèrent dans le cottage, qui était en tout une parfaite réplique du leur, à l'exception de l'austère portrait du grand-père Walters qui trônait dans l'entrée. Ils restèrent là, plantés sur le tapis, jusqu'au moment où Bart vint à grands pas, venant du salon, tout heureux de les revoir.

— « Quelle tempête ! » dit-il à haute voix. « Cela me rappelle quand nous avons joué le match de l'UCLA, sous une véritable tempête. Mais laissez-moi donc vous débarrasser de vos manteaux. »

Gordon serra les poings de désespoir. Bart et Mary ne regardaient pas la situation en face ; ils se contentaient de s'y adapter

en espérant que tout se tasserait. *Mais,* lui souffla son esprit, *que pouvaient-ils donc faire d'autre ?*

Ils se mirent à la rituelle partie de cartes. Cette fois, ils jouèrent au bridge au lieu du poker, mais la soirée était semblable à celle de la veille. C'était d'ailleurs toujours la même chose, sauf pendant les vacances.

Dehors, l'incroyable tempête s'abattait sur le cottage. La toiture commença à suinter, une fuite se forma, une toute petite fuite qui laissait tomber avec ironie quelques gouttes d'eau au milieu de la table à jeu. Personne ne sembla le remarquer.

Gordon était assez bon joueur pour maintenir la façade, mais il n'avait pas l'esprit au jeu. Il bourrait sa pipe avec son tabac ultra-odorant, imprégné de bourbon, et s'abritait derrière un nuage de fumée.

Maintenant, il se contrôlait assez bien. Et d'ailleurs, pour lui, le pire était probablement passé. Il était désormais capable de penser, et c'était un triomphe dont il était fier.

Ils étaient là, pensait-il, quatre êtres humains sur une lune de la taille d'une planète, à six cent vingt millions de kilomètres de la Terre, de la Terre qui les avait envoyés ici. Quatre êtres humains terrés dans deux petits cottages blancs, abrités par une bulle d'air, dans le roc et la glace de Ganymède. Ils étaient là, à attendre. Ils attendaient dans un univers vide, soutenus par une foi en quelque chose, une foi qu'ils avaient déjà presque perdue.

Ils constituaient un squelette d'équipage, un squelette attendant de la chair et des habits. Tout cela n'arriverait pas aujourd'hui, et n'arriverait pas non plus demain. Maintenant, cela pourrait même ne plus arriver.

Il était impensable qu'un vaisseau en provenance de la Terre puisse être dans le voisinage. Il était impensable que leur matériel ait pu se détériorer, se modifier tout seul.

Ainsi, ils attendaient... mais ce n'était pas un vaisseau terrien qu'ils attendaient. Non, mais que pouvaient-ils donc attendre ?

A onze heures, la tempête cessa brusquement, ne laissant qu'un silence pesant.

A minuit, on frappa à la porte.

C'était alors un de ces moments isolés, un de ces instants coupés, détachés du concept temporel normal. Tout était calme, tendu ; rien ne respirait.

On frappa de nouveau, avec impatience.

— « Il y a quelqu'un à la porte, » dit Mary comme si elle en doutait.

— « Tu as raison, » dit Bart. « Nous avons des visiteurs. »

Personne ne bougea. Les quatre êtres humains étaient assis, paralysés autour de la table, gardant leurs cartes en main, comme s'ils attendaient que des serviteurs imaginaires aillent ouvrir la porte et accueillir qui se trouvait à l'extérieur. Gordon Collier constata qu'il était lui-même assez calme, mais il savait bien que ce calme n'était pas naturel. Il avait été conditionné, comme les autres. Il les étudiait avec un grand intérêt. Comment pouvaient-ils supporter l'incroyable fait que l'on frappait à la porte, comment pouvaient-ils assimiler ce fait, l'insérer dans leur mode de pensée ?

Il semblait pourtant qu'ils en étaient capables.

— « Va voir à la porte, mon chéri, » dit Mary à son mari. « Je me demande qui peut bien venir si tard ? »

On frappa une troisième fois. Ce qui était à l'extérieur, pensa Gordon, commençait à s'impatienter.

Avec répugnance, Bart se leva, mais Gordon fut cependant plus rapide que lui pour repousser sa chaise. « Laisse-moi y aller, » dit-il, « je suis plus près. »

Il traversa la pièce jusqu'à la porte. Jamais ce chemin ne lui avait paru aussi long. La lourde porte de bois lui semblait extrêmement mince. Il posa la main sur la poignée, s'apercevant à peine que Bart s'était levé et l'avait suivi. Il regardait la porte, à un mètre de lui. On frappa de nouveau, plus fort, avec plus d'impatience ; d'une manière folle, insensée. Gordon se représenta le lourd heurtoir de cuivre, de l'autre côté de la porte. A qui ou à quoi pouvait bien appartenir la main qui agitait ainsi le heurtoir ? Mais *était-ce même une main ?*

D'une manière désordonnée, Gordon se rappela une série de plaisanteries qui couraient quand il était enfant. Des plaisanteries au sujet du petit homme qui éteignait la lumière du réfrigérateur quand on fermait la porte. Des plaisanteries au sujet de ce petit homme... mais comment l'appelait-on ?

Le petit homme qui n'était pas là.

Gordon hocha la tête. Non, ce n'était pas ainsi qu'il fallait réagir, se dit-il. Il lui fallait rester calme. Il se posa une question : *A quoi t'attends-tu donc ?*

Ses dents crissèrent les unes contre les autres. Il ouvrit rapidement la porte.

Le petit homme *était là*, et il trépignait. Ce n'était pourtant pas exactement un petit homme. Il était plus flou, sans forme... c'était, si l'on peut dire, *presque* un petit homme.

— « Ce n'est pas trop tôt, » dit le presque-homme d'une voix imprécise. « Mais, tout d'abord, j'ai un mot à vous dire de la part de notre annonceur. Puis-je entrer ? »

Surpris, Gordon Collier se mit de côté et le petit homme entra dans le cottage.

Le presque-homme resta un peu à l'écart des autres, semblant hésiter. Ce n'était pas réellement un petit homme, découvrit avec un certain soulagement Gordon ; c'est-à-dire, ce n'était pas un gnome ni un elfe ni rien de ce genre. Gordon se rendit compte que c'était sa projection mentale qui lui avait permis d'imaginer que cela *aurait pu* être une créature surnaturelle qui sortirait de la pelouse verte et viendrait frapper à la porte. Il fit un effort pour nettoyer son esprit mais il échoua.

Une pensée lui vint et il s'y agrippa, avec désespoir : *S'il s'agit là d'un extra-terrestre, tout ce pour quoi j'ai travaillé est terminé. Le rêve est terminé.*

Le presque-homme... se modifia. Il se solidifia, devint réel. *C'était maintenant un homme...* un homme d'un certain âge, un peu solennel, bien habillé d'un costume classique, un peu désuet, avec une cravate bleue classique elle aussi. Il avait les cheveux blancs et une moustache nette, taillée avec soin. Il clignait ses yeux bleus.

— « Je suis confus, » dit-il nettement, levant en l'air une main fine. « Je m'appelle John. Vous vous montrez trop aimable à l'égard d'un pauvre campagnard. »

Gordon fut surpris. L'homme était le portrait vivant et figé du grand-père Walters qui ornait l'entrée.

Bart et Mary, tout pâles, regardaient l'homme, essayant de s'élever au niveau de l'énormité qui survenait. Bart avait remis sa chaise près de la table et avait même repris ses cartes. Helen regardait Gordon qui était toujours près de la porte. Mary était assise, hésitante, ne semblant pas se rendre compte que c'était elle l'hôtesse, attendant le déclic approprié qui déclencherait chez elle l'habituelle procédure d'accueil. La maison attendait... ressemblant à une scène de théâtre, avec tous les acteurs à leur place, le rideau à demi levé.

Gordon Collier claqua la porte, s'efforçant de chasser de son esprit le léger brouillard qui s'y inflitrait, essayant de remettre chaque chose à sa place. « Mais, bon Dieu, qu'est-ce que vous venez faire ici ? » demanda-t-il à l'homme qui ressemblait au grand-père Walters et qui s'appelait John.

— « Gordey ! » s'écria Helen.

— « Ce n'est pas une manière de parler aux visiteurs ! » dit Mary.

John se retourna vers Gordon, ne faisant aucune attention aux autres. Il tendit les mains en avant, en signe d'impuissance. « Je ne suis qu'un étranger qui passait par là, » dit-il. « Je passais juste devant votre demeure et, comme vous habitez une maison sur le bord de la route, j'ai supposé que vous désiriez vous montrer amical envers votre semblable. »

Gordon Collier se mit à rire de façon hystérique mais, s'arrêta avant que son rire fit explosion d'une manière incongrue dans la pièce. « Etes-vous *réellement* un homme ? »

— « Certainement pas, » répondit John avec indignation.

Gordon Collier serra si fortement les poings que ses ongles lui entrèrent dans la paume des mains. Il s'efforça de faire travailler son esprit, de le libérer, de lutter. Il ne le pouvait pas, et il sentit

des larmes de rage lui monter aux yeux. *Je le dois*, pensait-il, *je le dois, je le dois, JE LE DOIS.*

Il ferma les yeux. Le rituel était brisé, le procédé apaisant n'existait plus, n'agissait plus. Il se dit : *Quelque part dans ma folie doit se trouver une méthode qui peut me rendre la raison. C'est à moi de le découvrir ; c'est pourquoi je suis ici. Je dois combattre cette chose, quoi que ce soit. Je dois me nettoyer l'esprit ; et je dois combattre. Il faut que je voie au-delà des apparences, que je sois véritablement confronté avec ce qui se cache au-dessous, quoi que ce soit. C'est là une épreuve, et je ne dois pas échouer.*

— « Désirez-vous boire quelque chose ? » demanda-t-il à l'homme qui ressemblait au grand-père Walters.

— « Pas spécialement, » lui dit John. « En vérité, cette idée même me dégoûte. »

Gordon Collier se détourna et sortit de la pièce pour se rendre dans la cuisine où il prit une bouteille du meilleur scotch de Bart ; il en but coup sur coup deux grandes rasades. Après cela, il dosa soigneusement un scotch avec du soda ; puis il resta un moment immobile, essayant de penser.

Il devait penser.

Il n'y avait pas de folie, voilà un fait qu'il devait se rappeler. Cela *semblait être* fou, et c'était cela qui était important. Il savait bien que les choses n'arrivaient pas tout simplement, qu'il y avait toujours une explication, et qu'on pouvait toujours la découvrir. Certainement, ces deux petits cottages sur Ganymède devaient paraître assez extraordinaires si l'on n'en connaissait pas l'histoire. Jamais on n'aurait pu penser, en les regardant, qu'ils étaient la conclusion d'un rêve, d'un rêve que cet homme était en train de s'efforcer de faire rentrer dans sa boîte...

Une fois de plus, la pensée lui revint : *S'il s'agit réellement d'un extra-terrestre, tout ce pour quoi j'ai travaillé est terminé. Le rêve est fini.* Et une autre pensée, encore : *A moins qu'ils ne le découvrent jamais, là-bas sur Terre.*

Ces pensées qui tourbillonnaient dans sa tête... Etaient-ce seulement ses pensées à lui ? Et si elles faisaient partie de son condition-

nement ? Il secoua la tête. Il ne pouvait pas penser clairement ; son esprit était tout embrumé. Il fallait qu'il parvienne à reprendre pied.

C'est avec désespoir qu'il se rendait compte qu'il n'avait pas de réactions rationnelles, dans la situation où il se trouvait. Non, ses réactions n'avaient pas de sens ; et tout était trop compliqué. Mais comment parviendrait-il à retrouver la vérité ?

Il ne le savait pas.

Mais, ce qu'il savait, c'était qu'il y avait du danger dans la maison, un danger que l'on ne pouvait même pas imaginer.

Il s'efforçait au calme. Il revint dans le salon, pour affronter les trois personnes qui étaient moins qu'humaines et l'homme étrange qui était sorti de l'infini.

Gordon Collier entra dans la pièce et s'arrêta. Il obligeait son esprit à accepter le spectacle en termes d'évidence. Il poursuivait la réalité et voulait s'y tenir.

Il y avait là la table à jeu, il y avait là Helen, Mary et Bart, les cartes à la main, pris entre l'action et la non-action. Il y avait là les meubles familiers, les bibelots sur la cheminée non-fonctionnelle. A l'extérieur de la pièce, dans la cuisine, il y avait le réfrigérateur qui ronronnait. Il y avait aussi la citation poétique : *Une maison pour vivre, au bord de la route, et l'amitié de l'homme.* Il y avait le portrait du vieux grand-père Walters.

Il y avait aussi, assis, l'homme qui s'appelait *John,* celui qui était le grand-père Walters. Jusqu'au moindre poil de ses moustaches blanches, jusqu'au moindre pli de son costume gris.

Dehors, dans l'ombre de la nuit, il n'y avait aucun bruit.

— « Vous êtes revenu, comme le règlement le permet, » dit John. « Sans aucun doute, vous avez eu le temps de préparer vos questions. » Il alluma une cigarette ; la marque qu'il fumait n'existait plus depuis une vingtaine d'années. Il laissa tomber ses cendres sur le tapis.

— « Je peux donc vous poser mes question, » dit Gordon Collier en hésitant.

— « Certainement, mon vieux. Allez-y. Il y a des récompenses à gagner. »

Gordon fronça les sourcils, n'aimant pas beaucoup cette appellation de « mon vieux ». Et cet horrible jargon qui semblait sortir des émissions télévisées le déconcertait. Il s'efforça d'éclaircir ses idées.

— « Etes-vous notre ami ? »

— « Non. »

— « Notre ennemi ? »

— « Non. »

Les trois personnes qui étaient autour de la table à jeu attendaient, regardaient, sans bouger.

— « Etes-vous en train d'essayer... euh... de conquérir la Terre ? »

— « Pourquoi faire, la Terre, mon vieux ? »

Gordon Collier ignora la question. Ça ne collait pas. Rien ne collait. C'est pourquoi il ne pouvait pas forcer son esprit à considérer les événements d'une manière objective. Tout cela était totalement en dehors de son expérience.

Il y a une explication quelque part...

— « A quoi cela rime-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ? »

John fit cligner ses yeux bleus. Il alluma une autre cigarette, laissant tomber son mégot sur le tapis avant de l'écraser d'un soulier noir soigneusement ciré. Puis il déclara : « Je vous ai dit que je ne suis pas un homme. Il s'ensuit, de votre point de vue, que je suis un extra-terrestre. Je n'ai rien à cacher. Mes actions, pour vous, sont irrationnelles, comme les vôtres le sont pour moi. Vous êtes, d'une certaine manière, un préliminaire à la nourriture. Cela, est-ce assez clair ? »

Gordon Collier regarda fixement l'homme qui ressemblait au grand-père Walters. *Si c'est là un extra-terrestre...*

Son esprit se révoltait devant cette pensée. C'était absurde, fantastique. Il essaya de trouver une autre explication, ignorant volontairement les signaux d'alarme qui cliquetaient dans son cerveau. Et si tout ceci n'était qu'un piège, un piège monstrueux ? John n'était pas un extra-terrestre, mais simplement un agent intelligent venu de la Terre tout exprès pour briser le rêve.

— « Vous dites que vous êtes un extra-terrestre, » dit-il à John. « Prouvez-le. »

John haussa les épaules, laissant tomber ses cendres en petit tas sur le tapis. « La meilleure preuve vous serait fort désagréable, » dit-il. « Mais je puis — les mots me viennent difficilement, car il commence à être tard, savez-vous, bonnes gens — je puis donc tirer de votre esprit une histoire et — c'est difficile à expliquer — vous la reprojeter. Sera-ce concluant ? »

— « Prouvez-le, » répéta Gordon Collier, pour se rassurer. « Prouvez-le. »

John fit un signe d'assentiment. Il regarda autour de lui, tout souriant.

La pendule de l'entrée sonna deux coups.

Gordon Collier s'assit. Il se pencha en avant...

Il vit un vaisseau. Il faisait très froid et c'était la nuit. Il vit... des ombres... sur le vaisseau. Il suivait le vaisseau. Celui-ci n'avait pas de port d'attache. C'était un nomade. Il se nourrissait d'une énergie qu'il absorbait, qu'il tirait d'autres civilisations. Il vit une des... ombres... plus nettement. Il y avait de nombreuses ombres qui le surveillaient. Il se pencha en avant, il pouvait presque les voir...

— « Je vous demande pardon, » dit John à haute voix. « Je suis trop maladroit. »

La pièce était emplie de crainte.

— « Si vous ne réussissez pas du premier coup, » dit John avec nonchalance, « essayez, essayez encore. Voyons, mon vieux... Par où commençons-nous ? »

C'était une question de pure rhétorique. Gordon Collier sentit un choc dans sa cervelle. Il se sentit glisser, il essaya de tenir bon mais n'y réussit pas. Cela commençait à venir, à émerger du passé.

Par bribes, d'abord. Les grandes lignes, puis un peu plus...

L'HOMME A LA CONQUETE DE L'ESPACE !

PREMIER ATTERRISSAGE SUR LA LUNE !

MARS EST LA PROCHAINE ETAPE, DECLARENT LES SAVANTS !

Il y avait de longs articles, sous ces titres. Des articles sur les

stations spatiales qui devaient interdire pour une très longue période toutes les guerres. Des articles sur les fusées, les engins à réaction et l'énergie nucléaire. Des articles traitant de la manière de construire une base sur la Lune.

Gordon Collier rit tout fort, puis s'arrêta brusquement. Les trois personnes assises à la table de bridge le regardaient distraitement. John lui sondait de nouveau le cerveau.

Ils avaient parlé longuement de l'apesanteur et des champs de gravité. Ils avaient conçu une machine parfaite.

Mais, à l'intérieur, il y avait une machine imparfaite.

Une imperfection qui était l'homme.

Il y avait aussi des machines imparfaites à l'extérieur. Des villages, des villes et des cités surpeuplées. Après le premier pas, une fois que l'homme avait été réellement dans l'espace, la réaction était venue. L'énormité, la véritable énormité de la tâche n'était devenue que trop évidente.

Les stations spatiales n'avaient pas empêché les guerres, naturellement, pas plus que ne l'avaient fait les lances, les fusils et les bombes atomiques. Les guerres étaient une réponse aux problèmes des belligérants ; pour se débarrasser des guerres, il fallait changer de mode de pensée au lieu de simplement le perfectionner.

L'espace avait tué des hommes. On en avait envoyé dans des cercueils d'acier, lancés dans l'inconnu. On les avait retirés de leurs civilisations familières, protectrices, pour les projeter à des millions de kilomètres dans le néant.

L'espace n'était pas rentable. Il engouffrait des millions et des milliards dans son tonneau des Danaïdes et n'était jamais rassasié. Il ne payait jamais d'intérêts. Non, il ne rendait jamais rien.

L'espace était pour l'élite. Il coûtait cher. Il exigeait comme passeport une grande qualification technique. C'était bien beau de parler de rêves, mais ce rêve, il fallait le payer. Cela entraînait des impôts, des contraintes. Et qui payait les impôts ? Qui désirait des contraintes ?

Je travaille huit heures par jour dans une usine, chantait le

chœur dans un grand silence. *J'ai une femme et des enfants et, quand je rentre chez moi, le soir, je suis trop fatigué pour rêver. Je travaille dur. Je gagne durement mon argent. Pourquoi devrais-je encore payer les factures du vaisseau spatial dernier modèle ?*

L'espace n'était qu'une source d'ennuis. On prononçait quantité de discours contre lui. On écrivait de nombreux éditoriaux contre l'espace. On proposait des lois, des lois raffinées, car personne ne désirait les contraintes.

Les fusées avaient atteint la Lune et, au-delà, Mars, Vénus et les lointains satellites de Jupiter et de Saturne. Le matériel avait été mis au point, la voie avait été ouverte.

Mais qui devait donc suivre cette glorieuse voie ? Et qui l'avait suivie ? Et qu'en avait-on retiré quand on l'avait suivie ?

La chaleur des étoiles avait blessé les âmes. Certains n'avaient pas voulu abandonner. Certains savaient que l'homme ne ferait pas machine arrière.

Les hommes qui avaient senti la brûlure des étoiles savaient que les rêves ne mourraient jamais.

Ils habitaient dans une solitude fantastique, et ils étaient nombreux, qui attendaient. Ils attendaient que quelques-uns de leurs semblables, sur Terre, triomphent d'une planète hostile à coups de publicité, de conférences, d'entretiens à huis clos avec des industriels. Ils se battaient pour bâtir à retardement les fondations d'un gratte-ciel qui chancelait dangereusement dans le ciel, et au-delà.

Bien loin dans l'espace, un fragile réseau d'hommes et de vaisseaux tenait bon et espérait.

— « Reprenons maintenant les communications verbales », dit tout à coup John. « Les projections mentales sont vraiment très fatigantes. »

Gordon Collier bascula de nouveau dans le présent et s'efforça de s'adapter. Il sentait obscurément qu'il était le jeu d'une diabolique intelligence. Il se trouvait dans la situation d'un poisson qui a un hameçon dans la bouche. Que pouvait-il faire ? Il essayait de penser...

— « Naturellement, » continua John d'une voix maintenant très douce, tout en allumant encore une autre cigarette, « vos savants,

si l'on peut ainsi les qualifier, ont découvert avec beaucoup de retard qu'il n'était pas possible de se contenter d'isoler un homme, ou un homme et une femme, dans un abri métallique pendant six mois ou un an, pour employer votre propre échelle de temps ethnocentrique. Un homme est ainsi constitué qu'il se sent nu et sans défense quand il est privé de son environnement culturel, de ce quelque chose pour lequel il peut vivre, dans lequel il croit. »

Gordon Collier serra dans sa main son verre vide, jusqu'au moment où il craignit de le briser. Cet homme était-il capable de lire ses pensées ? Un mot s'imposa à lui : *l'hypnotisme.* Cela lui plaisait ; il essaya de le croire.

— « A la longue, voyez-vous, » poursuivait John, « c'est toute une accumulation de petites choses qui parviennent à créer une civilisation. Un homme tel que vous ne s'assied pas simplement dans une pièce ; il est assis dans une pièce d'un type familier, avec des tableaux contre les murs, de la poussière dans les coins, des lampes sur les tables. Un homme ne se contente pas de manger ; il mange une nourriture spéciale qu'il a été conditionné à aimer, qui lui est présentée comme il a été habitué à la voir présentée, dans des plats auxquels il est accoutumé, dans un cadre social qui lui est familier, dans lequel il s'intègre, auquel il *appartient.* Toute vie intelligente est ainsi, voyez-vous. »

Gordon attendait, essayant de penser. Il lui semblait tenir quelque chose, quelque chose qui lui échappait...

« Il faut naturellement que quelqu'un reste dans l'espace, » disait John, tout en laissant encore tomber des cendres sur le tapis. « Quelqu'un qui doit garder la station et assurer le fonctonnement du matériel, mais il y a encore une autre raison, plus subtile ; il y a un avantage psychologique certain à avoir déjà des hommes dans l'espace, pour prouver que la chose est possible. Les machines ne peuvent pas tout faire, malheureusement pour vous, aussi il fallait bien que quelqu'un reste ici, et ce quelqu'un devait rester sain d'esprit... sain d'après vos normes, naturellement. »

Gordon Collier regarda de l'autre côté de la table les trois personnes assises comme si elles étaient figées autour d'un bridge ou-

blié, le regardant de leurs yeux blancs, de leurs yeux de poisson mort. Helen, sa femme. Bart et Mary. Sains d'esprit ? Que cela voulait-il dire ? Et quel était le prix de la santé mentale ?

« Et ainsi, » continuait John d'une voix ennuyée, « l'homme a emporté sa civilisation avec lui, dans son image la plus provinciale et la plus rassurante. Il a pris des petits cottages blancs avec leur voisinage, les a enfouis dans leur sol natal, les a scellés dans des cylindres d'acier et les a propulsés sur de petits mondes nus, dans la glace et l'obscurité. Je dois dire, Collier, que votre esprit a une manière terriblement mélodramatique de considérer les événements. C'est peut-être pour cela que les petits cottages blancs avec leur voisinage n'ont pas été suffisants ; car, de toute manière, le conditionnement était aussi nécessaire. Aucune personne jouissant de toutes ses facultés de perception ne serait capable de jouer la farce que vous êtes en train de vivre ici. Et pourtant, sans cette farce, vous deviendriez fou. Il est difficile d'imaginer une race moins adaptée aux voyages dans l'espace, ne croyez-vous pas ? »

Gordon Collier haussa les épaules, sentant une sueur froide lui couler dans les paumes des mains.

« Et vous êtes ici, » dit John en allumant une autre cigarette. « J'ai essayé de vous démontrer des projections, sur plusieurs niveaux différents. J'espère que vous m'excuserez de tous ces commentaires disparates ? »

Sur la défensive, Gordon Collier se retrancha derrière une unique ligne de raisonnement et s'y accrocha. S'il s'agissait bien là d'un extra-terrestre et si la nouvelle en parvenait jusqu'à la Terre, alors le rêve des voyages spatiaux serait terminé. Une espèce plus avancée que l'humanité, sans oublier les autres périls, ce serait la goutte d'eau qui ferait déborder le vase. Lui, Gordon Collier, avait consacré sa vie à ce rêve. C'est pourquoi il ne pouvait pas être vain. C'est pourquoi John devait être un humain. Tout cela était un piège.

Son esprit faisait cliqueter ses avertissements, mais il ne voulut pas en tenir compte.

Il se pencha en avant ; il respirait rapidement. « Je les excuse, » dit-il lentement, « mais je vous traite aussi de menteur. »

Dehors, la nuit était calme.

Les bruits s'étaient éteints.

Il n'y avait plus de tempête, plus de pluie, plus de tonnerre ni d'éclairs. Il n'y avait pas de vent, pas même une simple brise estivale. Il n'y avait pas de criquets, pas de bruissement nocturne dans cette matière ressemblant à de l'herbe.

Bart et Mary restaient assis inconfortablement à la table de bridge, essayant en quelque sorte de s'adapter à une situation qu'ils n'avaient pas été préparés à affronter. Ce n'était pas leur faute, Gordon le savait. Ils n'avaient pas été conditionnés pour faire face à de nouveaux éléments. Cela, c'était son travail à lui. C'est pour cela qu'il avait été choisi. Lui, il était le facteur variable, l'esprit qui avait été laissé assez libre pour être capable de fonctionner.

Mais il n'était pas complètement libre. Il en était parfaitement conscient, ici, dans cette pièce, avec cet homme qui s'appelait John. Son esprit était flou et ne trouvait que des approximations. Et il avait besoin d'un esprit clair, précis. Il essaya de croire qu'il avait tous les éléments. *L'hypnotisme. C'*était le mot qu'il fallait.

Il espérait avoir raison.

— « Un menteur ? » L'homme qui ressemblait au grand-père Walters se mit à rire, pour protester, et envoya un nuage de fumée dans les yeux de Gordon. « La projection était-elle incorrecte ? »

Collier agita la tête, voulant ignorer la fumée, essayant de ne pas se laisser distraire. « Les renseignements étaient corrects. Mais cela ne prouve rien. »

John releva ses sourcils broussailleux. « Ah ? Expliquez-vous, mon vieux. »

— « Réfléchissez, » dit Gordon Collier d'une voix décidée, car il était sûr de lui, maintenant. « Vous me paraissez être un homme. Tout ce dont je dispose pour contredire mon impression, c'est votre affirmation non prouvée, et quelques trucs qui pourraient très bien s'expliquer par le conditionnement ou par l'hypnotisme. Si vous venez de la Terre, comme il est évident que vous le faites, vous connaissez l'histoire aussi bien que moi. Tout le reste, ce sont des

trucs. La véritable question est celle-ci : qui vous a envoyé ici, et pourquoi ? »

La pièce était froide. Pourquoi faisait-il tellement froid ?

John ajouta encore des cendres sur la petite montagne qui s'élevait à ses pieds. « Votre logique est parfaite, même si elle est primaire, » dit-il. « L'ennui, avec la logique, c'est que ses rapports avec la réalité sont généralement obscurs. Il est logique que je vienne de la Terre. Et pourtant, ce n'est pas vrai. »

— « Je ne vous crois pas, » dit Gordon Collier.

John sourit avec patience. « L'ennui, » dit-il, « c'est que vous avez un mot, « extra-terrestre », et pas de concept à y adapter. Vous persistez à vouloir me réduire à des termes humains et je vous garantis bien que je ne me laisserai pas réduire. Je suis, par définition, non-humain. »

Le doute revint, le rongeant. Il se débattit. Il se sentait un frisson glacé monté le long de la colonne vertébrale. Il s'efforçait de se convaincre et dit : « Il y a une raison aux tempêtes, aux constructions et aux cris. Je pense que cette raison est humaine. Je crois que vous avez été envoyé ici dans l'intérêt de la Terre qui est en train de combattre l'expansion spatiale, pour essayer de nous faire peur. Je crois que vous êtes un excellent acteur, mais je ne crois pas que vous soyez assez bon. »

Et la même pensée revint : *S'il s'agit là d'un extra-terrestre...*

Quelle idiotie.

Helen, qui était toujours à la table de bridge, se réveilla tout à coup. « Ma foi, il commence à être tard. » Elle n'en dit pas plus.

John ne fit pas attention à elle. « Je vous garantis, » dit-il, « que je n'ai pas le moindre intérêt à ce que votre petite planète s'introduise dans l'espace ou non. Vous faites preuve d'un fantastique ethnocentrisme. Ne voulez-vous pas comprendre, mon vieux ? Je ne m'en soucie pas, ni en général ni en particulier. Cela ne fait pas partie de mon système de valeurs. »

— « Repartez et dites-leur que ça n'a pas marché, » dit Gordon Collier.

— « Oh ! non ! » répondit John, brutalement. « Je passe la nuit ici. »

Le silence se fit pesant.

Mary s'approcha de la table à jeux. Un déclic s'était déclenché en elle ; elle essaya d'y répondre et dit : « Bart, allons préparer le lit de la chambre d'amis pour ce charmant monsieur. »

Bart ne bougea pas.

— « Vous n'allez pas rester, » dit Gordon Collier d'un ton égal. Il secoua la tête. Il était tellement troublé. Si seulement...

John sourit et alluma une autre cigarette, qu'il prit dans sa provision qui semblait inépuisable. « Je dois réellement rester, vous savez, » dit-il avec gaieté. « Examinez maintenant le problème de cette manière : l'amas d'étoiles que vous appelez *la* galaxie — comme vous êtes drôle ! — est habité par une multitude de groupes culturels différents. Si vous réfléchissiez seulement un instant, vous comprendriez qu'il est impossible d'avoir une organisation uniforme sur un espace aussi vaste. Le seul problème des communications interdirait un tel plan, même si ce plan était désirable, ce qu'il n'est pas. »

» Un de ces groupes culturels, auquel il se trouve que j'appartiens, n'a pas de frontières territoriales, sauf l'espace lui-même. Notre vaisseau est notre demeure. Nous sommes, pour ainsi dire, des nomades. Notre économie, étant donné que nous ne produisons rien, est fondée sur ce que nous sommes capables de tirer des autres pour subvenir à nos besoins. »

Gordon Collier écoutait avec attention. Cela coulait comme un liquide dans ses oreilles.

« L'analogie la meilleure que je puisse trouver pour votre esprit, c'est celle des anciens Indiens des plaines de cette zone que vous appelez l'Amérique du Nord, » continuait John, les yeux brillants. « Qu'il est charmant de penser que vous les considérez comme des primitifs ! Les économies sédentaires sont tellement lourdes, savez-vous. Nous sommes devenus très qualifiés, si je puis me permettre de le dire, dans l'art d'imiter les formes de vie dominantes. Prendre contact avec d'autres races pour une identification préliminaire est

pour nous une question de prestige, comme les coups de force de vos Indiens des plaines, quand un brave se glissait dans le campement ennemi pour abattre un adversaire endormi ou pour voler un cheval entravé. Cela donnait du prestige à sa tribu ; sans ce prestige, sa tribu n'existait pas, n'avait aucune importance. Pour nous, il y a un autre motif. Supposons — j'extrapole, mais c'est pour me mettre à votre niveau — que vous désiriez des pommes. Vous aurez avantage à essayer de regarder un fermier qui en fait pousser, pour faire comme lui, n'est-e pas ? Notre civilisation a trouvé qu'il était pratique de « cataloguer » les membres d'une civilisation étrangère dans une situation contrôlée, avant de, pour ainsi dire, ramasser les pommes. Les individus qui vont ainsi « cataloguer », ou étudier, voient leur prestige croître en fonction du danger qu'ils ont couru. Est-ce que vous me suivez ? »

Gordon Collier se leva lentement. Il essayait de penser mais n'y arrivait pas réellement. Il s'en rendait compte, d'une certaine manière. Il essayait pourtant d'aller plus loin, de faire ce qu'il pouvait. Son esprit lui fournit une idée : *Cinq mois après cette même nuit, que trouverait le vaisseau de la Terre dans ce cottage silencieux ? Y aurait-il cinq êtres humains... ou quelque chose d'autre ?*

Naturellement, John *était bien* un être humain.

Un hypnotiseur, peut-être.

Pourquoi faisait-il tellement froid dans la maison ?

Il s'avança lentement, pas à pas, vers l'homme qui s'appelait John. Il ne savait pas pourquoi il le faisait ; il savait seulement qu'il devait agir, agir avant qu'il soit trop tard, à tout prix. L'impulsion venait des profondeurs de lui-même, d'au-delà du conditionnement.

— « Vous mentez, » répéta-t-il, crachant ses mots. « Vous mentez. Nous ne vous croyons pas. Sortez, sortez, mais sortez donc... »

L'homme qui s'appelait John se leva de sa chaise et se recula. Ses yeux bleus devinrent glacés. De ses doigts sa cigarette glissa sur le sol, cassée en deux.

— « Arrêtez ! » dit John.

Gordon Collier continua à avancer.

L'homme qui s'appelait John... se transforma.

Gordon Collier cria.

C'était un cri d'animal.

Il se recula jusqu'au mur. Il fermait les yeux aussi fort qu'il le pouvait. Il avait ouvert la bouche pour laisser échapper un cri sans fin qui provenait de la matrice même de son être. Il était blotti, écrasé contre le mur, telle une créature à l'agonie.

Il avait peur de ne pas mourir.

Ses mains tremblaient, tout humides de la sueur froide qui humectait ses paumes. Une terrible onde de souffrance, qui partait de ses orteils, qui le brûlait comme du plomb en fusion, inondait son corps. La douleur grimpait le long de ses nerfs dénudés et s'inflitrait dans son cerveau douloureux, comme le tranchant d'une fraise de dentiste dans une dent cariée. Il se mit à saigner du nez.

Il s'écroula sur le sol, ne sentant même pas les échardes qui pénétraient sous ses ongles.

Le cri devint perçant ; il avait les yeux exorbités.

Il y eut un claquement sec.

Il se détendit ; il tremblait doucement. Il avait l'esprit clair et vide, comme une fleur lavée par une pluie d'été. Il respira profondément, plusieurs fois. Il se souvint...

Il avait été trompé.

Il reprit son calme, resta tranquille une longue minute, laissant la vie réchauffer ses veines. Sa respiration se calma. Il eut un sentiment de triomphe qui lui traversa le corps.

Son esprit était clair.

De nouveau, il pouvait penser.

Il prit une profonde inspiration et se retourna.

Le cottage était toujours là. Le réfrigérateur bourdonnait dans la cuisine. Le salon n'avait pas changé. Il y avait toujours les chaises, le récepteur de télévision, le portrait du grand-père Walters, les cendres sur le tapis, et les trois personnes immobiles autour de la table de bridge. Bart, Mary et Helen.

Ils étaient immobiles.

Oui, c'était normal. Leurs esprits conditionnés avaient dépassé le

point critique et avaient été saturés. Court-circuités. Le fusible avait fondu. Ils n'étaient plus dans le coup, maintenant.

Il était seul.

L'homme qui s'appelait John était de nouveau assis dans son fauteuil, les yeux brillants, la moustache nette, une pile de cendres à ses pieds. Il alluma une autre cigarette. Il souriait, ressemblant tout à fait à lui-même.

Mais non, en vérité, il n'était *plus* lui-même.

Gordon Collier se mit debout. Cela lui prit beaucoup de temps, et il dut faire attention. Il était tout ébranlé, il avait les genoux faibles. Il avait perdu l'état brumeux qui l'avait en partie protégé.

Mais il avait retrouvé son esprit.

Ce qui était, pensa-t-il, une bonne affaire.

— « Je crains que le choc n'ait été trop violent pour vos pauvres amis, » dit doucement John en se croisant les jambes avec soin, comme pour ne pas défaire le pli de son pantalon. « J'ai essayé de vous avertir, ne l'oubliez pas. »

Gordon répondit : « Vous ne pouvez pas rester ici. » Il avait du mal à parler, et il fut obligé de s'humecter les lèvres.

John hésita, mais trouva rapidement une réponse : « Bien au contraire, je le peux et je le veux. Cet endroit est vraiment charmant. Cela me fera plaisir de vous connaître mieux. »

— « Je crois bien ! » dit Gordon Collier.

Le silence résonnait dans ses oreilles. C'était une curieuse expérience : jamais auparavant il n'avait entendu l'absence de bruit.

Un sombre désespoir l'engloutissait. Il voyait bien, maintenant, que la situation était effrayante, par sa simplicité même. Il devait l'accepter telle qu'elle était. La créature était extra-terrestre. Elle ne se préoccupait nullement des effets que sa visite aurait sur l'avenir de la Terre. Les humains, pour elle, étaient ce que les cochons étaient pour les humains.

L'homme affamé se préoccupe-t-il de savoir si les cochons rêvent ou non ?

— « Vous allez sortir, » dit-il.

L'homme qui s'appelait John haussa les sourcils, semblant émettre un doute poli.

Gordon Collier n'était pas certain, maintenant, que l'homme doive quitter la Terre. C'était curieux, pensa-t-il, qu'il continue à se préoccuper de son rêve. Quoi qu'il fasse ici, tous les humains ne seraient pas « mangés ». Beaucoup échapperaient, et l'espèce s'en remettrait. Mais si cette créature atteignait la Terre, ou même si seulement on en entendait parler, alors le rêve serait terminé. Toute la structure folle, branlante, fragile, qui avait mis l'homme dans l'espace s'écroulerait comme un château de cartes soufflé par un ouragan. L'homme — ou ce qui en resterait — ferait retraite, bâtirait un mur autour de lui, essayerait de se cacher.

Et s'il restait dans l'espace ?

Gordon Collier ne savait pas. Il n'y avait pas de réponses simples. Si les extra-terrestres, ou même la seule notion qu'il pouvait exister de tels extra-terrestres, atteignaient la Terre, alors l'homme serait fichu, mort d'insignifiance. Sinon, il avait encore une chance de contrôler sa propre destinée. Il avait gagné du temps. C'était aussi simple que cela.

Gordon Collier regarda l'homme qui s'appelait John ; il souriait.

Deux civilisations, face à face dans une pièce.

De la table à jeu, trois statues pétrifiées regardaient.

Pour Gordon Collier, le seul bruit qu'il y avait dans la pièce, c'était sa propre respiration haletante dans ses oreilles.

— « Comme je le disais, » dit l'homme qui s'appelait John, « j'ai grand-peur d'être réellement obligé d'ignorer votre déplorable manque d'hospitalité et de rester un certain temps. Je suis, comme vous pourriez dire, l'homme qui est venu dîner. Vous êtes impuissant, Gordon Collier, et je peux faire venir ici les miens à n'importe quel moment. En assez grand nombre, vous savez, pour emplir à la fois vos maisons et la bulle d'air qui est autour. Ce sera la vie pour mon peuple. Vous n'avez aucun recours, Gordon Collier, et je peux faire venir ici les miens à n'importe quel moment. En assez grand nombre, vous savez, pour emplir... »

Gordon Collier refusait d'entendre la voix qui essayait de le faire

à nouveau dormir. Il ferma son esprit. Il n'avait qu'une seule arme, une arme qui était son esprit. Il fallait qu'il le garde clair et inviolé.

John continuait de parler, comme une mélopée.

Gordon Collier essayait de penser, essayait d'organiser ses pensées, de réunir les données, de les intégrer dans un ensemble.

Il y avait quelque part une solution.

Toute une série de renseignements, classés par son esprit conditionné, se mirent en place comme les diverses pièces d'un puzzle. Le brouillard avait maintenant disparu, et un certain nombre de faits apparaissaient clairement.

Il faisait fonctionner son esprit, avec joie.

D'une part, l'homme qui s'appelait John lui avait donné plus de renseignements qu'il n'était nécessaire. Il lui avait expliqué le mécanisme du prestige, et le fait que plus il y avait du danger, plus le prestige était grand. Un fait important en découlait : si lui, Gordon Collier, était véritablement impuissant, s'il ne présentait pas le moindre danger, il n'y avait donc pas le moindre prestige à gagner.

Ce qui impliquait...

« ...votre déplorable manque d'hospitalité, et rester un certain temps. » La voix continuait de ronronner dans ses oreilles. « Je suis, comme vous pourriez dire, l'homme qui est venu dîner. Vous êtes impuissant, Gordon Collier, et je peux... »

Ainsi, John, par ses renseignements, lui avait donné une arme. Il avait joué à un jeu de hasard. Il avait donné à son adversaire des indices. Mais *lesquels* ?

« ...faire venir les miens à n'importe quel moment. En assez grand nombre, vous savez... »

« *L'ennui,* » avait dit John, « *c'est que vous avez un mot,* « *extraterrestre* », *et pas de concept à y adapter.* »

Gordon Collier resta sans bouger, entre John et les trois silhouettes immobiles qui étaient à la table de bridge, qui regardaient le fil qui allait se dénouer. La voix de John continuait à bourdonner, mais il voulait l'ignorer.

Dès le début, il se le rappelait, John s'était mis à part des êtres humains. Il était entré, avait hésité, avait au début fait des remar-

ques stéréotypées, calquées sur la télévision, et s'était assis comme l'aurait fait le grand-père Walters. Il était resté seul. Il ne s'était jamais réellement approché d'aucun des humains, ne les avait jamais touchés.

Et quand Gordon Collier s'était approché de lui...

Collier regarda l'homme qui s'appelait John. Etait-ce de la télépathie, ou avait-il inventé son histoire avant même d'avoir franchi la porte ? A l'instant même, percevait-il ses pensées ?

Mais cela n'avait aucune importance, il le comprit tout à coup. Il se trouvait dans une impasse. Cela ne faisait pratiquement aucune différence. Il n'y avait qu'un seul fait qui comptait : l'extra-terrestre ne pouvait pas le toucher. Et il était probable qu'il n'était pas armé ; ce qui aurait équilibré le facteur danger.

Il faisait grand froid dans la pièce. Gordon Collier sentit un malaise au creux de l'estomac.

« ...pour emplir à la fois vos maisons et la bulle d'air qui est autour. Ce sera la vie... »

Il y avait un danger, ici même, pour l'extra-terrestre. Il devait y en avoir un. Gordon Collier sourit doucement, sentant ses mains se couvrir de sueur. Il ne pouvait y avoir qu'un seul danger.

Lui-même.

Il voyait le tableau. Tout était clair. Tout avait été édifié, tous les bruits, la pluie et le vent avaient été conçus pour éprouver l'homme, comme dans un laboratoire. Si l'homme se montrait propice à être « catalogué », alors c'était lui qui devait suivre sur le « menu », lui qui serait le prochain mets.

Des cochons.

S'il ne craquait pas, s'il pouvait tenir le coup, alors les extra-terrestres auraient à tenter leur jeu ailleurs. La mort n'est pas une plaisanterie, même pour un extra-terrestre.

La mort était la base de toutes choses.

Oui, il voyait clairement ce qu'il avait à faire. Il ne savait pas comment, mais il devait essayer. Il avait les jambes faibles, et il y avait quelque chose qui était caché dans sa mémoire et qu'il devait retrouver. Il se mordit les lèvres si fort qu'il eut la bouche emplie

d'un âcre goût de sang. Il était maintenant sans protection aucune, et il savait parfaitement le prix qu'il aurait à payer.

Il sourit de nouveau et s'approcha lentement de l'homme, pas à pas.

Cela dura une éternité, tout le temps qu'il fallut à Gordon Collier pour traverser la pièce. Il lui semblait être englué dans un cauchemar, un cauchemar qui ne voulait pas finir, qui recommençait sans cesse.

De la table de bridge, six yeux morts le suivaient.

« Assez, » dit John.

Gordon Collier continua d'avancer.

L'homme qui s'appelait John quitta sa chaise et se recula. Ses yeux bleus étaient froids, et s'emplissaient de crainte et de fureur.

« Arrêtez-vous, » dit-il presque en criant.

Gordon Collier continua d'avancer.

Alors, à ce moment, John se transforma.

Gordon Collier cria mais continua d'avancer. Il arrêta son cri sur les lèvres, le transformant en un sourire, et continua d'avancer. Il se sentait de plus en plus faible, mais il continuait d'avancer.

De plus en plus près, de plus en plus près.

Il criait, et tandis qu'il criait, son esprit formulait une pensée, et ne la laissait pas partir : *Si ce liquide hideux, si ce liquide infernal m'est insupportable, moi aussi je dois lui être également insupportable.*

Il continua d'avancer. Il gardait les yeux ouverts. Sa marche cessa quand il fut en plein dans une flaque hideuse et agitée de convulsions, en plein milieu du parquet. Il s'arrêta. Il cria de plus en plus fort. Il tendit la main pour la toucher ? Cela bouillonnait et c'était glacé...

Il savait que, s'il la touchait, cela le tuerait.

La chose... craqua. Elle se contracta à une prodigieuse vitesse, se réduisit de moitié. Et cela s'éloigna, tout en bouillonnant affreusement. La flaque se réfugia dans un coin, collée au mur. Elle essaya de grimper. Elle respirait, palpitait. Elle s'arrêta, avança, s'agita...

Et battit en retraite.

Elle se glissa avec des convulsions, en rampant, sous la porte.

Gordon Collier cria de nouveau, à plusieurs reprises. Il jeta un coup d'œil sur les trois statues mortes-vivantes qui étaient à la table de bridge. Il s'en éloigna.

Mais il avait vaincu.

Il s'écroula sur le parquet en sanglotant. Sa figure tomba en plein sur l'amas de cendres grises accumulé sous le fauteuil.

Il avait gagné. Sa pensée était loin, si loin...

L'une des statues, qui avait été sa femme, se déplia et, d'un bond, se mit debout. Elle traversa la pièce et prit une couverture. Elle la posa gentiment sur son corps.

— « Pauvre chéri, » dit Helen. « Il a eu une dure journée. »

Dehors, on entendit un sifflement et un grondement, puis le pâle éclair de l'aurore, peu à peu, emplit le ciel.

Cinq mois avaient passé, et presque rien n'avait changé.

Il n'y avait plus qu'un seul petit cottage blanc maintenant, et il se trouvait sur Terre. Il était entouré du paysage familier de l'Illinois. Il y avait des volets verts et des rideaux empesés aux fenêtres. Il y avait des bibelots sur le manteau de la cheminée. Il y avait une citation d'une poésie naïve, sur des carreaux de céramique...

Gordon Collier était maintenant seul, et sa solitude était tangible. Il avait presque complètement perdu l'esprit et il savait qu'il avait perdu l'esprit. Il savait qu'ils l'avaient placé ici pour le mettre à l'abri, pour le protéger, jusqu'au moment où il serait assez fort pour supporter le traitement que Helen, Bart et Mary avaient déjà reçu.

Mais il savait aussi qu'il ne serait plus jamais assez fort, plus jamais.

Ils avaient pitié de lui. Peut-être aussi éprouvaient-ils du mépris. Ne leur avait-il pas fait défaut, en dépit de leurs efforts, du conditionnement qu'ils lui avaient inculqué ? N'avait-il pas été réduit en pièces comme les autres, devenant ainsi inutile ?

Ils avaient déchiffré les derniers enregistrements dans la salle de

contrôle. Comme c'était curieux qu'un simple météore pût mettre un homme dans un pareil état !

Il traversa la pelouse verte et se dirigea jusqu'à la barrière blanche. Il resta là, au soleil. Il entendait des voix, des voix d'enfants. Oui, ils étaient là, au nombre de trois, courant sur la pelouse. Il voulait les appeler, mais ils étaient trop loin et il savait que sa voix n'était pas assez forte pour qu'ils l'entendent.

Il resta très longtemps accoudé à la barrière blanche.

Quand vint l'obscurité, et qu'apparut au-dessus de lui la première étoile, Gordon Collier se retourna et marcha lentement, revenant le long du chemin ; il regagnait la chaleur, il regagnait le petit cottage blanc qui attendait de l'accueillir.

Traduit par Jacques de Tersac.
Titre original : Let me live a house.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 27 JUIN 1970
SUR LES ROTATIVES
DES IMPRIMERIES
RICCOBONO
(83) DRAGUIGNAN

Dépôt légal : 2e trimestre 1970
Le gérant : Daniel Domange — Imprimé en France

Seul dans un avant-poste interplanétaire,
un humain affronte un péril inconnu
qui menace de lui faire perdre la raison...

Un visiteur d'une autre planète
arrive sur Terre et son comportement
pose une énigme déconcertante...

La guerre atomique va ravager la planète :
seuls survivront les plus prévoyants...
et ceux qui auront avant tout pensé à eux...

La fin du monde est pour demain : comment
se passera le dernier jour de vie des humains ?

sept récits
de l'âge de l'espace!